

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3001.

SAMEDI 26 JUIN 1915

Prix du Numéro : 2 francs.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LA RUDE VIE DES BRANCARDIERS

Au cours des dangereuses promenades qu'ils effectuent pour accomplir leur secourable mission, les brancardiers voient souvent de bien terribles spectacles. Rien ne les effraie, rien ne les arrête quand il s'agit d'aller au secours de leurs camarades blessés.

*Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs, avec ce numéro, la première série de **Toute la Guerre par les Communiqués et par l'Image**, qui comprend la période d'Août à Décembre 1914. Le deuxième fascicule comprendra celle de Janvier à fin Mai.*

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

L'ÉCOLE DU MENSONGE

La Prusse est certainement le seul pays au monde, et le seul aussi dans l'histoire, où la fourberie est érigée au rang des moyens politiques et où le mensonge est promu à la dignité de vertu civique. Ceci n'est point une simple déduction, trop facile à tirer des faits qui nous sont journalièrement révélés ; c'est la constatation d'une théorie officielle, avouée, prônée, mise en pratique et célébrée ouvertement depuis les premiers âges de la monarchie prussienne.

Frédéric II, dans ses principes de gouvernement, formulait effrontément cette maxime : — « S'il y a à gagner à être honnête, nous le serons ; s'il faut duper nous serons fripons ». Et les philosophes, grands éducateurs du peuple, s'emparant de cette belle pensée, en exprimèrent tout le suc et le présentèrent sous la forme de l'odieuse théorie de *l'erreur utile*. En 1780, l'Académie de Berlin ayant mis au concours ce sujet d'actualité : « — Est-il bon que le peuple soit trompé ? » il se trouva une majorité respectable de *doktors* pour répondre *oui* et pour développer avec arguments victorieux cette thèse audacieuse. Les plus mesurés posaient cette question : ne pas dire la vérité, est-ce mentir ? Et ils tombaient d'accord sur ce point que *ce n'était pas mentir*, surtout quand le bien de l'Etat est en jeu. Un certain Feder, professeur de philosophie à Gottingue, édictait : — « Il n'est nullement contraire à la vérité de dire quelque chose qui, pour être vrai, doit être entendu *contrairement au sens habituel des mots* ! » et Rönberg, exaltant le mensonge officiel, qu'avait déjà justifié Kant, écrivait : — « Tu agis en bon serviteur de l'Etat en enseignant contre ta conviction : si tu fais ainsi tu sentiras ton esprit d'autant moins incommodé que tu auras, dans toute sa plénitude, la conscience de ton devoir envers les lois ! »

Ainsi la duplicité devient pour le fonctionnaire une obligation de conscience.

Il serait extrêmement facile de multiplier les citations de ce genre : qu'il suffise de constater qu'elles ont bien vite été admises comme principes d'administration et que le mensonge est officiellement passé, en Prusse, et, sous la férule de celle-ci, dans toute l'Allemagne, à l'état de parole d'évangile. Anomalie unique, on ne saurait trop le répéter, dans l'histoire du monde.

Voilà qui explique bien des choses : ils savent qu'ils mentent lorsqu'ils prônent leur *Kultur* ; ils savent qu'ils mentent quand ils protestent qu'ils ne désiraient que la paix et que la jalousie des nations alliées leur a cruellement imposé la guerre ; leurs intellectuels n'ignorent pas qu'ils maquillent la vérité, en proclamant la modération de l'Allemagne et « la barbarie des Belges » ; leur gouvernement sait bien qu'il ment, lui aussi, en assurant, sans rire, que « quiconque connaît la *bonhomie naturelle* des troupes allemandes ne saurait prétendre qu'elles se soient portées à des destructions inutiles ». Ils mentent, ils mentent sciemment, pour justifier la destruction de Louvain, celle de Reims, d'Arras et de Soissons, les massacres de Dinant, de Surice, de Termonde, de Gerbéviller, les fusillades sommaires, les incendies, les meurtres d'enfants et de femmes, et je me demande même pourquoi leurs victimes se donnent la peine de discuter avec eux, puisqu'il est bien entendu, bien établi et bien prouvé que tout ce qu'ils affirment n'est que mensonge, mensonge voulu et prémédité, et qu'ils imaginent, suivant la doctrine de leurs philosophes, se montrer, en trompant de la sorte, bons serviteurs de l'Etat et parfaits sujets du roi de Prusse.

Reste seulement un point intéressant : ils sont si profondément enlisés dans leurs mensonges qu'ils ne peuvent plus s'en dépêtrer : la théorie de *l'erreur utile* a si bien opéré son œuvre qu'on ne voit pas comment elle pourra être, sans téméraire fanfaronnade, poursuivie plus avant. La lecture des journaux allemands est, sur cette donnée, pleine d'intérêt ; et voici ce qu'on raconte aux malheureux boches pour entretenir leur patience : la France est dans le

désarroi le plus lamentable ; notre gouvernement est en proie à la pire anarchie ; nos diplomates, repoussés de partout, se dévorent entre eux ; M. Viviani ne sait plus « où donner de la tête » et, « gravement malade », laisse les araignées tisser paisiblement leurs toiles dans les bureaux du quai d'Orsay. M. Poincaré, dans la crainte de perdre son trône (!), s'est mis en tête de faire la paix, coûte que coûte ; il en a touché deux mots au roi d'Angleterre qui, furieux, a menacé de retourner son armée contre les débris des troupes françaises, et de s'emparer de Calais, du Havre et de Nantes. Ce qu'apprenant, Joffre s'est dévoué : il a pris en main la « dictature militaire », ce dont les Russes se montrent si mécontents qu'ils vont très probablement abandonner la partie. L'affaire en est là : ce n'est point gai, ainsi qu'on en peut juger, et la situation de cette pauvre France, écrasée par ses alliés, est vraiment digne de pitié.

En revanche, le sort favorise singulièrement les Allemands. Il semble que le monde entier s'est conjuré pour assurer leur triomphe, et jugez-en : le *Réveil* de Dusseldorf donne des détails circonstanciés sur l'assassinat du vice-roi des Indes et sur la révolution qui a éclaté à Calcutta, ainsi que sur l'explosion de toutes les citadelles de Varsovie, détruites par les révolutionnaires polonais... La *Gazette de Cologne* a raconté, avec grands détails, l'entrée des Allemands dans Belfort ; ils ont pénétré, apprenez-le, dans notre vieille place-forte aussi facilement que le doigt pénètre dans une motte de beurre : ils y ont fait, — à preuve, — 140.000 prisonniers et râflé un butin considérable, entre autres 80 drapeaux — une misère, — et quatre cents pièces de canon. Pour fêter cette heureuse nouvelle, les ménagères allemandes ont usé, en lampions, leurs dernières burettes d'huile ; mais ça valait ça.

La *Gazette des Ardennes*, journal allemand mi-officiel, qui s'imprime à Mézières, cite au nombre des villes qu'occupent les troupes du Kaiser, *Dunkerque, Béthune, Rouen, Epervain, Bar-le-Duc, Pont-à-Mousson, Nancy, Belfort* et même *Paris*. Oui Paris ! A vrai dire, notre capitale n'est pas encore totalement administrée par des fonctionnaires prussiens, mais les Allemands sont sous ses murs, et s'ils n'y sont pas entrés, c'est par suite d'un scrupule de délicatesse de Guillaume II envers cette ville fameuse, « plus corrompue que coupable ». D'ailleurs encercler Paris c'est la meilleure tactique pour s'emparer de Londres, et ceci ne va pas tarder, d'autant plus que l'Amérique vient de déclarer la guerre à l'Angleterre et que là-bas les Turcs sont victorieux sur toute la ligne. Un professeur de gymnase, homme instruit qui lit les gazettes, écrit à son fils, soldat, en lui servant toutes ces bonnes nouvelles : — « Confiance, mon fils, encore une semaine comme celle-ci et notre Kaiser invincible pourra s'asseoir sur le trône de Poincaré ! » Le trône de Poincaré, c'est leur marotte, c'est le but de tous leurs efforts... Si leur Kaiser n'a que ce siège-là pour s'asseoir... !

On ne se contente pas d'imprimer ces prouesses : trop de blessés reviennent du front vers l'intérieur de l'Allemagne pour que la vérité ne filtre pas de leurs récits et, comme il y a là danger pour la légende officielle, on prend soin d'illusionner les combattants afin que leurs relations concordent avec les mensonges des journaux. Combien de Boches, pour s'être battus au *Four de Paris*, dans la forêt d'Argonne, ont été persuadés qu'ils avaient atteint un faubourg de notre capitale. Beaucoup d'autres assurent revenir de Calais, et si on les interroge sur la topographie ou les monuments de cette ville, ils en font une description qui diffère sensiblement de la réalité — et pour cause, — ce n'est point à Calais qu'ils sont allés, mais à Courtrai. Inutile de les détromper, car ils ont parfaitement lu, de leurs yeux, le nom de *Calais* peint sur les parois de la gare. D'autres ont pu le lire également sur la gare de Zeebrugge, car c'est un stratagème dont use volontiers le quartier-général allemand, de transformer, suivant le degré de confiance qu'il veut imposer à ses troupes, une ville déjà occupée en une ville à prendre. Encore qu'il ne soit pas inédit, puisqu'il est inspiré du *voyage à Dieppe*, — une vieille comédie du temps de la Restauration où l'on voyait un bon bourgeois qui, n'ayant pas quitté la rue Charlot, se persuadait être au bord de la mer et reniflait voluptueusement

l'air salin ; — encore donc qu'il ne soit pas inédit, ce procédé de conquête est économique : ça coûte des hommes et des munitions de s'emparer d'une place bien gardée : pour quelques pfennigs et en cinq coups de pinceau sur un écriteau de gare, on obtient le même résultat, ou presque, et cela rappelle le moine rabelaisien, qui, pour calmer ses scrupules de conscience, baptisait *carpe* une oie grasse dont il se régalaient un jour d'abstinence.

A retenir, dans le même genre, les grands écriteaux déroulés le long des voies de chemin de fer et sur lesquels les *landsturm* amenés du fond de l'Allemagne vers l'interminable bataille des Flandres peuvent lire ces mots rassurants : *Le roi des Belges fait prisonnier avec soixante mille hommes. — L'armée allemande a fait hier son entrée à Dunkerque* ; ce qui ragailardit les arrivants en leur donnant à croire que la besogne est terminée. Quand ils s'aperçoivent que cela n'est pas vrai, il n'est plus temps de rechigner.

Tel est le gâchis fouillis dans lequel s'empêtre l'Allemagne. C'est au point que personne là-bas ne doit plus savoir au juste quelles sont les villes de France qu'occupent les troupes du Kaiser et celles qui restent encore à prendre. M. E. Daudet raconte que, ayant vu arriver à Tunis une troupe de prisonniers allemands, ceux-ci, pleins d'arrogance et d'espoir en leur prochaine délivrance, demandaient « si Paris existait encore et si l'armée impériale avait déjà dépassé *Bordeaux* ». Un autre s'informait de ce qu'était devenu « le gouvernement français, fait prisonnier et expédié en Allemagne ». Tous étaient persuadés que si on les avait conduits aussi loin c'est parce que « la presque totalité de la France était au pouvoir des Allemands et qu'il ne nous restait plus sur le continent une seule ville pour y interner avec quelque sécurité nos prisonniers ! »

Et notez que ces bourdes de taille insolite sont pieusement et docilement absorbées par des gens qui se vantent d'avoir créé la méthode critique et qui se posent comme étant les plus érudits du monde en géographie. Seraient-ils bêtes ? C'est bien possible. A moins qu'ils ne soient à ce point esclaves de la discipline que, sur le simple dire de leur caporal, ils prennent Ostende pour Montpellier et se figurent qu'en suivant l'Yser ils vont arriver à Grenoble ? Ce qui est avéré, du moins, et pour jamais, c'est que, nourri depuis la plus tendre enfance d'*erreurs utiles*, soumis au régime de l'agence Wolff, des communiqués hâbleurs, des faux écriteaux de gares, des victoires imaginaires, des dépêches falsifiées, des gazettes trompeuses et des nouvelles fantaisistes, un Allemand, quel qu'il soit, ne peut être autre chose qu'un fourbe. Elevé à la plus parfaite école du mensonge, eut-il reçu de la nature la franchise et la sincérité d'Eliacin, il est, pour la vie, marqué de l'empreinte fatale ; nous aurons mis du temps à nous en apercevoir ; mais la découverte a son prix. Elle commence, d'ailleurs, à se répandre et je n'en veux pour preuve que cette anecdote, cueillie dans le *Petit Marseillais* et que notre confrère tient du lieutenant-colonel de Croidyt. Elle a peut-être fait le tour de la Presse ; que ceux de mes lecteurs qui la connaissent déjà m'excusent de la répéter : après un combat aux environs de La Bassée, les Anglais relevaient les morts et leur rendaient les derniers devoirs. Ils avisèrent un soldat allemand qui gisait, immobile, mais qui, pour un trépassé, présentait une mine assez fraîche. Un sous-officier anglais lui marcha sur la main, comme par mégarde : le boche défunt fit une affreuse grimace.

— Il est bien mort, dit froidement le sous-officier ; enterrez-le.

On vit alors le cadavre se mettre à genoux, joindre les mains ; il protesta en sanglotant qu'il avait toujours considéré les Anglais comme ses meilleurs *Kamarad*, et criait *pardon ! pardon !* d'une voix à fendre l'âme.

— Non, non, faisait le sous-officier imperturbable : il prétend qu'il n'est pas mort ; mais les Allemands sont si menteurs qu'on ne peut croire un mot de ce qu'ils disent : enterrez-le avec les autres.

Le Boche ne doutait plus de sa fin prochaine et poussait des hurlements. Ce fut seulement au camp des prisonniers, devant une tranche de rosbeef qu'il se rendit un compte exact de ce qu'est l'humour anglais.

G. LENOTRE.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Pendant quelques jours, les opérations en Artois se sont bornées à compléter les positions prises, à les organiser, à les retourner contre l'adversaire, à entretenir le duel d'artillerie, et à cheminer dans les ouvrages tels que le Labyrinthe, encore partiellement au pouvoir de l'ennemi.

A partir du 17 juin, elles ont pris de nouveau une tournure beaucoup plus active. Une violente préparation par le canon, où les munitions ont été dépensées sans compter, prélude nécessaire, a été suivie d'un effort de notre infanterie qui nous a valu de nouveaux et importants avantages.

L'ennemi a opposé une résistance désespérée ; sur cette étroite partie du front, il n'a pas engagé contre nous moins de onze divisions d'infanterie, c'est-à-dire une armée entière de quatre à cinq corps.

A l'heure où j'écris ces lignes, une grande bataille est engagée, qui vraisemblablement comprendra plusieurs phases. Jusqu'ici, elle se présente très bien en notre faveur. Nos pertes sont sérieuses, nous dit-on, mais celles de l'ennemi sont extrêmement lourdes. Toutes ses attaques sont repoussées ; partout nous gagnons du terrain vers le bord des hauteurs qui dominent la plaine de Lens. J'ai déjà exposé le but, l'objectif de ces opérations ; je n'y reviendrai pas.

C'est une première étape vers la reprise des villes de la région de Lille, Douai, Cambrai, que visent aussi les efforts de l'armée britannique, coordonnés avec les nôtres. Sur tout le reste du théâtre occidental de la guerre, il ne se passe, en comparaison, que des faits locaux, épisodiques.

La récente expédition d'une escadrille composée d'une vingtaine d'appareils, qui est allée bombarder Karlsruhe, porte naturellement à envisager l'emploi de l'aviation non plus par des efforts isolés d'opérateurs ayant carte blanche, mais d'une façon plus générale, plus disciplinée et coordonnée. On parle maintenant de tactique de combat pour l'aviation, comme pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. L'escadrille devient une unité tactique, comme le bataillon, l'escadron et la batterie. Ce n'est pas là, toutefois, une préoccupation absolument nouvelle. On a beaucoup écrit sur l'aviation militaire. Un des livres les plus curieux, parce que son auteur fut un véritable précurseur, est celui que publia Clément Ader en 1911. Tout y est prévu, tout y est examiné. Il y a cinq ans de cela ; cinq années sont peu de chose, mais elles nous reportent avant la guerre, à une date où il n'en était pas question, et la guerre marque une époque. L'expérience n'existait pas ; tandis qu'aujourd'hui l'expérience est acquise. Quand le livre d'Ader parut, il fut considéré comme un peu utopique.

On y trouve étudiées les questions d'orientation, d'usage des cartes ; celles de dressage et d'enseignement ; la recherche d'une doctrine ; l'organisation du service, sa direction d'ensemble ; le fonctionnement des cadres de différents grades ; les exercices et les manœuvres. Le matériel et

tous ses accessoires y sont décrits dans le détail, ainsi que les projectiles et les procédés de bombardement. Il faut signaler, en particulier, les modèles de torpilles et de grenades préconisés. On y voit même, à peu de chose près, celui des flèches d'acier employées aujourd'hui. Enfin, l'ouvrage contient un essai de tactique, qui ne serait peut-être pas entièrement à suivre, mais dont on pourrait encore s'inspirer. Il pêche surtout par un défaut, chez l'auteur, de connaissances suffisantes des opérations de guerre.

En somme c'est un livre qui redevient d'actualité. Clément Ader est l'homme qui le premier a compris toute la valeur de l'arme nouvelle, toute l'importance du rôle qui lui serait dévolu dans la guerre actuelle.

* *

La tentative des Austro-Allemands, faite du Sud au Nord en traversant le Dniester pour marcher sur Lemberg, ayant échoué, cette direction d'attaque paraît n'être plus maintenant la principale. Les forces passées sur la rive gauche du fleuve à Juravno ont été reconduites et culbutées par les Russes ; et depuis cette victoire de nos alliés, les entreprises sont devenues moins hardies. Les suivantes, prononcées plus loin vers l'Est, dans la région Nord de Czernowitz, n'ont plus été menées jusqu'ici avec autant de vigueur. Elles ont été refoulées aussi, avec de sérieuses pertes. L'état-major austro-allemand semble avoir modifié, sinon son objectif, du moins son front d'attaque et la direction de ses attaques. L'effort actuel part de Jaroslaw et de Przemysl ; il est dirigé toujours vers Lemberg, mais de l'est à l'ouest, et non plus du sud au nord. L'avantage, pour les Allemands, est d'éviter le passage du Dniester et de mettre à profit le passage du San, déjà effectué sur de nombreux points, avec les débouchés assurés de Przemysl et de Jaroslaw, qui assurent contre un désastre, dans l'éventualité d'une retraite un peu rapide. La pression est forte ; les Russes résistent. En admettant qu'ils soient obligés de fléchir encore, ils trouveront sur la ligne en avant de Rawo-Ruska, dont j'ai déjà donné la définition, un terrain très favorable à une action défensive. Il y a lieu de penser qu'ils s'en sont préoccupés, et qu'ils ont dû, en conséquence, augmenter la valeur tactique de cette ligne par l'emploi de toutes les ressources de la fortification de champ de bataille, qui joue un si grand rôle dans cette guerre. Seront-ils conduits à se replier sur la ligne en question ? Pourront-ils reprendre décidément l'offensive avant d'être contraints à un nouveau recul ? Les Russes se battent aussi héroïquement que qui que ce soit. Mais ce ne sont pas le courage et la valeur militaire qui

sont en jeu ; tout est affaire de munitions. L'énormité des effectifs et la dépense excessive qu'entraîne l'emploi des armes à répétition et à tir rapide exigent une production intensive de cartouches et d'obus.

Quand on pourra écrire l'histoire de la guerre, on saura quel rôle prépondérant la question des munitions aura joué chez les deux adversaires. Elle donnera la clef de bien des choses. Aujourd'hui, les Russes reçoivent des munitions par Arkangel, mais en quelle quantité et dans quelles conditions d'opportunité leur parviennent-elles jusqu'en Galicie ? Nous n'en savons rien.

* *

L'armée italienne poursuit toujours avec le même succès les préliminaires de sa campagne offensive contre l'Autriche. Elle suit avec précision le programme tout à la fois prudent, résolu, et de tout point logique qu'elle s'est tracé. Contre la possibilité d'une offensive autrichienne par la Valteline et le val Camonica, elle se garde.

Contre le saillant menaçant du Trentin, elle prend les devants. Elle les prend aussi sur tous les passages de la frontière où l'occupation des positions avancées est utile, et jusqu'à présent elle réussit à en refouler les troupes autrichiennes.

L'occupation du col de Ploken, des sommets voisins, et même de positions plus avancées commandant la vallée du Gail ; l'opération poursuivie vers le point stratégique très important de Toblach, dérivent d'une même conception d'ensemble.

L'attaque contre Malborghetto, très vigoureusement menée, et l'avance sur les routes qui aboutissent à Tarvis, pour rayonner de là vers Villach, vers Klagenfurth, et par une voie détournée vers Laybach, ont une portée offensive différente et plus étendue, qui se combine avec le déploiement de l'armée sur l'Isonzo.

L'offensive le long de ce fleuve est en bonne voie ; les batteries italiennes s'installent sur les points dominants.

Dès à présent, Gorizia est en péril ; mais la grande bataille s'engage à peine. Elle demande une série d'efforts très énergiques, qui devront selon toute prévision se prolonger avant d'amener un résultat certain ; car, si les Autrichiens ne sont pas en état d'imposer leur volonté, du moins accumulent-ils les obstacles pour s'opposer à celle de leurs adversaires.

Leurs lignes passent pour être très solides, couvertes de tranchées bétonnées et même blindées ; leurs batteries sont creusées dans le roc, etc...

Mais en même temps qu'ils les abordent de front, les Italiens cherchent à les dépasser par

les ailes et à les prendre à revers, en utilisant des défilés de montagnes difficilement accessibles. A cet égard, leurs excellentes troupes alpines, dont les Autrichiens ne possèdent pas l'équivalent, leur sont d'un précieux concours. Il est probable aussi que les événements se compliqueront d'ici quelque temps.

De nouvelles interventions deviennent possibles. Je ne parle pas de la Roumanie ; elle avait un beau rôle à jouer, et pas difficile. Elle ne l'a pas compris !

G^{ral} BERTHAUT.

Au cours du voyage qu'il vient d'effectuer en Lorraine, accompagné par les généraux Duparge et Humbert, le Président est mis au courant des opérations qui se poursuivent.



Il nous faut beaucoup de canons, nous a-t-on dit. Nous avons beaucoup travaillé et maintenant nous semblons pourvus d'un matériel important.



Une section de mitrailleuses prête à partir.



Un déjeuner champêtre au "gourbi de l'état-major".



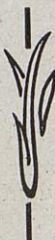
Le nouvel insigne qui rappellera tant de glorieux souvenirs, tant d'héroïques dévouements.



Ces jours-ci, à Vincennes, le général Liénard a procédé à la remise des premières croix de guerre.



La mission éternelle de la femme est de plaire; elle doit donc faire tout pour acquérir ou augmenter en elle la beauté, promesse de bonheur.. ..



La Crème FLORÉINE donne et conserve au teint la blancheur, la fraîcheur, le velouté et l'incarnat incomparables de la jeunesse.. ..



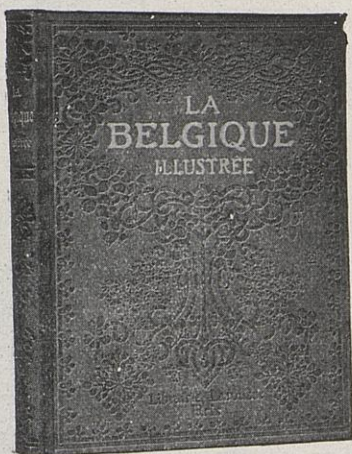
La FLORÉINE, Crème de Beauté, rend douce, fraîche, parfumée la peau des mains et du visage



Son invisible présence attire tous les hommages et dégage, en même temps qu'un parfum discret, un charme bienfaisant.

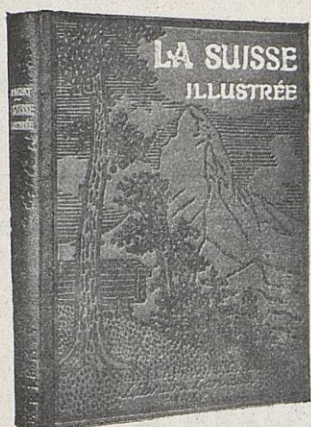


ACTUALITÉS LAROUSSE



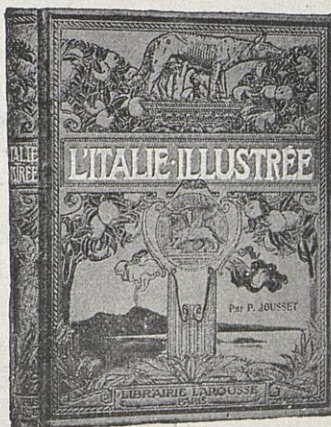
La Belgique illustrée
Par DUMONT-WILDEN

Magnifique volume grand in-4° (32x26), 601 grav. fotogr., 15 planches hors texte en noir, 4 planches hors texte en coul., 6 cartes en coul., 19 cartes et plans en noir. Br. 20 fr. Relié demi-chagrin..... 26 fr.



La Suisse illustrée
Par A. DAUZAT

Magnifique volume grand in-4° (32x26), 635 grav. fotogr., 2 planches hors texte en couleurs, 12 planches en noir, 11 cartes et plans en coul., 10 cartes en noir. Br. 19 fr. Relié demi-chagrin..... 25 fr.



L'Italie illustrée
Par P. JOUSSET

Magnifique volume grand in-4° (32x26), 784 gravures photographiques, 12 planches hors texte, 9 cartes en noir, 14 cartes et plans en couleurs. Broché..... 22 fr. Relié demi-chagrin..... 28 fr.



L'Allemagne illustrée
Par P. JOUSSET

Magnifique volume grand in-4° (32x26), illustré de 588 gravures photographiques, 8 cartes en couleurs, 14 cartes et plans en noir. Broché..... 18 fr. Relié demi-chagrin..... 23 fr.

Le catalogue illustré de la Collection in-4° Larousse est envoyé franco sur demande (17 volumes parus).

La Guerre en Flandre

Choses vues, par E.-Alexander POWELL, Correspondant du New York World. Traduit de l'anglais par Gérard HARRY. Récit impartial et vivant d'un témoin oculaire neutre de l'œuvre dévastatrice des Barbares dans la région des Flandres. Un vol. illustré de 16 grav. fotogr. hors texte... 3 fr.

La Grande Mêlée des Peuples

Récits héroïques de la Grande Guerre, par M. HOLLEBECQUE. L'auteur raconte ou évoque dans un style vibrant d'émotion quelques-uns des faits saillants de l'Épopée où les vertus de notre race s'opposent victorieusement aux atrocités de nos ennemis. Un vol. illustré de 4 planches hors texte. 2 fr.

Tablettes chronologiques de la Guerre

1^{re} SÉRIE : 1^{er} août au 31 décembre 1914. Résumé historique des causes de la guerre. Événements importants relatés au jour le jour. Texte des principales proclamations. *Carnet-Memento* permettant de consigner les notes et souvenirs personnels. Un volume illustré de 46 portraits, tr. rognées. 1 fr.
2^e SÉRIE : 1^{er} janvier au 31 mars 1915. Un vol. illustré de 30 portraits et 9 cartes, tr. rognées. 1 fr.

Cartes Larousse

Atlas de la Guerre. Cette publication, dont la périodicité ne pourra être rigoureuse, offre le moyen de suivre aisément les opérations militaires sur des cartes d'un format uniforme et d'une exécution très soignée, mais leur principal objet est de présenter les modifications successives que la guerre va déterminer en Europe. Chaque fascicule, contenant 6 planches dont 1 carte en coul. sur double page. 75 cent.

Les Livres roses (Série héroïque)

Lectures les plus saines et les meilleurs pour la jeunesse. Récits des hauts faits accomplis par des enfants; glorieux épisodes de la guerre sur terre, sur mer et dans les airs, illustrés de nombreuses gravures originales. Chaque volume de 48 pages, 10 cent. (franco, 15 cent.)

Le Français et l'Anglais

Langues internationales, par Albert DAUZAT. Cette brochure d'utile propagande démontre clairement l'infériorité de l'allemand et des langues artificielles, et met en relief la facilité avec laquelle se complètent le français et l'anglais, tant au point de vue social que commercial. 50 cent.

Chez tous les libraires et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (Envoi franco contre mandat-poste).

NOS ÉCHOS

Nos tables : Un grand nombre de nos abonnés nous réclament les Tables du second semestre du *Monde Illustré* (année 1914).

Ce travail n'ayant pu être établi en raison de la suspension du journal durant une période de neuf mois, nous publierons ces Tables en même temps que celles du premier semestre de l'année courante, dans notre premier numéro du mois de juillet.

**

LA MODE ET LE DEUIL

Toutes celles qui ont éprouvé une grande douleur, — et nombreux sont aujourd'hui les nobles deuils, — savent combien la piqure brutale des détails matériels — que l'on n'a pourtant pas le droit de négliger — y ajoute de peine et de détresse : on est en larmes, on a le cœur serré, mais on ne peut pas oublier qu'il faudra être en noir demain... Et c'est une torture d'autant plus cuisante qu'elle est plus mesquine, que de courir d'un magasin à l'autre à la recherche des mille choses indispensables, tandis que l'on souffre.

Or, il est à Paris une maison extrêmement consciencieuse, au personnel parfaitement stylé, et qui possède un assortiment de modèles du meilleur goût, ainsi qu'un choix nombreux de tous les articles indispensables à un deuil complet, et que le *Camélia* — car il s'agit en effet de la grande maison de la *Rue de Rivoli, 2 et 4*, — fournit dans le plus bref délai, ce qui épargne des courses nombreuses et extrêmement pénibles.

Il était dès longtemps avéré que, par la discrétion correcte de ses modèles, le *Camélia* méritait, parmi les maisons analogues, une place hors pair. Le cliché ci-contre montrera que cette réputation est de plus en plus méritée : la robe est en cachemire, corsage tout en crêpe, col blanc, petit gilet, liserés et parements de faille ; la haute ceinture, le fourreau et la garniture de la jupe sont de crêpe avec un étroit dépassant de cachemire à la tunique ; la



Création de la Maison "Au Camélia", 2 et 4, rue de Rivoli, Paris

toque, est tout en crêpe, bordée de blanc et ornée d'un motif de jais mat.

Sur simple demande, renseignements et échantillons seront envoyés, et il suffit d'écrire ou de téléphoner au *Camélia, 2 et 4, rue de Rivoli*, pour qu'un représentant ou une essayeuse se rende au domicile de la cliente.

**

La brochure *SITUATIONS*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'École Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

**

LE VIEUX BON DIEU DE GUILLAUME

Lorsque les Borusses abandonnèrent la Sarmatie, ils emportèrent leur idole favorite qu'ils nommaient Pantalò, à laquelle ils offraient des sacrifices humains. Ces Borusses s'établirent sur les rives de la Sprée et occupèrent les contrées devenues plus tard le domaine des chevaliers de l'Ordre Teutonique et qui finirent par former le royaume de Prusse. Le crâne décharné des Hussards de la mort, que l'on retrouve encore sur la coiffure des Uhlans, est un souvenir des sacrifices offerts au dieu Pantalò.

Mais là ne se borne pas la célébrité du vieux dieu de Guillaume, il est entier, je ne sais quand ni comment, dans la liste des personnages de la Comédie italienne. Les Vénitiens dit-on, de Pantalò firent Pantalòne.

J'ai même eu connaissance d'un dessin représentant un groupe de personnages qui, debout sur le rivage, assistent au débarquement d'un navire. Pantalòne pose à ses compagnons, en leur montrant les matelots occupés à débarquer, les questions suivantes :

- Que disent ceux-ci ?
 - Ils disent oui.
 - Oui ! ce sont des amis.
 - Et ceux-là ?
 - Ils disent yes.
 - Yes ce sont encore des amis.
 - Et ces derniers ?
 - Ces derniers disent ya.
 - Ya ! Ya ! poursuit Pantalòne avec une grimace. Ce ne sont pas des hommes mais bien des pourceaux !
- Sévère, mais juste !

VITTEL "GRANDE SOURCE,"



EAU DE TABLE ET DE RÉGIME des ARTHRITIQUES



OBÉSITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION

LES REPAS sur le FRONT



Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812

Chevalier - Appert

fournisseur de l'Intendance, qui a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée, prépare aussi une grande variété de plats de viandes cuisinés et de légumes tout accommodés.

Vente : Toutes bonnes Maisons d'Alimentation et G^{ds} Magasins Gros : 30, Rue de la Mare, Paris, xx^e. Catal. franco.

ASTHME

Soulagement et Guérison par les Cigarettes ou la Poudre ESPIC. Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

POUDRE DE RIZ AMBRE ROYAL La plus Parfaite des Poudres VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

RHUM ST-JAMES



« St James

ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

Inventée en 1860

CRÈME SIMON

Talisman de Beauté

Unique pour la toilette des Dames

N'est pas grasse, ne rancit pas, ne sèche pas dans les flacons.

Par ses qualités, son parfum, la contenance du flacon, elle est la meilleur marché.

VÉRITABLES

GRAINS DE SANTÉ

DU DOCTEUR FRANCK

Purgatifs Dépuratifs

VIEILLE SPECIALITÉ FRANÇAISE

plus que CENTENAIRE

1 ou 2 Grains av. le repas du soir.

Dans Toutes Pharmacies.

T. LEROY, 96, Rue d'Amsterdam PARIS

CORS AUX PIEDS

Suppression radicale en 6 jours par le TOPIQUE des CHARTREUX

Frédéric MOREAU & CLISSON (Loire-Inf^{re})

1.50

TOUTE LA GUERRE

× SUR LES CHEMINS DE LA VICTOIRE

LA guerre, cette guerre atroce que nous n'avons ni provoquée ni voulue, se poursuit depuis dix mois. Le résultat ne trompera pas notre confiance. La justice et le droit, foulés aux pieds des hordes germaniques, auront leur heure et leur revanche. L'attitude des neutres, de ceux-là mêmes que la force de l'Allemagne avait tout d'abord éblouis ou auxquels elle faisait peur, devient singulièrement caractéristique. Si tous ne renient pas encore le colosse, il n'en est pas un qui ne commence à mesurer sa fragilité et à pressentir sa chute. Il n'en est pas surtout un qui ne se rende à l'évidence des hypocrisies et des perfidies, des violences et des forfaits, des crimes et des hontes, accumulés par les armées des deux Empereurs avec un cynisme prémédité dont l'Histoire n'offre pas un semblable exemple. La vérité, obscurcie par les intrigues d'une diplomatie corruptrice, se répand et s'impose partout. Ceux-là seuls lui résisteront qui ont fait avec le mensonge un pacte d'égoïsme ou de vénalité ; mais ils seront, à l'heure du règlement des comptes, les victimes de leurs faux calculs.

La coalition austro-allemande était organisée — et puissamment, il en faut convenir — pour la brusquerie d'une attaque foudroyante. Le coup est manqué. La guerre n'est plus celle dont l'Allemagne attendait la victoire. Ses chances lui échappent de jour en jour. Si elle a pu faire face à des résistances qu'elle n'avait pas prévues, son élan est brisé. L'état-major de Berlin subit les événements : il ne les dirige plus. Sur le front occidental tous ses efforts sont vains. D'une extrémité à l'autre de l'immense ligne de bataille, nous dominons notre adversaire. C'est nous qui le *travaillons*. Qui tient la manœuvre aura la victoire. Nos réserves d'hommes, encore considérables, se préparent, impatientes d'entrer à leur tour dans la mêlée tragique où la France se défend et se refond. Celles de l'Allemagne s'épuisent, ses cadres se vident : on peut entrevoir la crise inéluctable où, n'ayant plus assez d'officiers instruits et d'hommes valides, elle s'abîmera dans l'impuissance d'un suprême effort.

Je ne sais pas et je ne dis pas quand sonnera cette heure, que le monde entier saluera avec un soulagement d'allégresse, de l'effondrement pourtant certain des puissances du mal. Il ne faut pas entretenir par des prévisions téméraires des illusions dangereuses. Le tranquille bon sens, la fermeté héroïque, la tenue morale du peuple français méritent qu'on lui fasse crédit. Nous ne sommes pas de ceux auxquels il faut mentir pour les soutenir ou les exalter. Nous sommes assez forts pour regarder les réalités en face. C'est assez, pour l'instant, que la victoire soit sûre. Nul ne peut dire qu'elle soit prochaine. Ceux qui la préparent ont la volonté d'en finir, au plus tard quand les feuilles tomberont, avec la bête qu'ils traquent. Ils en ont aussi la confiance. Armons-nous de patience et laissons-les faire sans les troubler par des sommations inutiles et par des exigences prématurées. Ce qu'ils ont déjà fait permet d'attendre avec un espoir tenace ce qu'ils feront. Ils ont brisé l'offensive de l'ennemi. Qu'on se rappelle les heures sombres, l'invasion du territoire, Paris menacé, et qu'on compare. L'hiver a été une école de résistance et de préparation. Il nous a appris une guerre nouvelle où nous avons dépassé nos maîtres. Le printemps nous rend à nous-mêmes. Les chefs et les soldats se connaissent. Ils sont dignes les uns des autres. Attendons.

La patience, que la confiance donne et que l'espoir rassure, est, en temps de guerre, la vertu militaire des civils. On leur avait demandé de *bien tenir*. Ils ont tenu, et bien. Ils continueront. Nous devons tous aider à prolonger cet état d'âme dont la rupture ressemblerait à une trahison. C'est l'honneur de la France et aussi sa grandeur de ne connaître plus que des Français. On parle trop de miracle. L'union des forces nationales est moins miraculeuse qu'on ne le dit. Nous nous querellions sur des prénoms. Notre nom restait le même. Quand une mère est menacée, ses fils se groupent autour d'elle. L'Allemagne a rassemblé tous les Français autour de la France. Elle a refait la grande

famille. Il y a entre nous, malgré tant de divergences, une unité de souvenirs, de traditions et d'espérances qu'elle peut nous envier. Nous n'avons qu'une seule âme, dont la mobilité extérieure a trompé ceux qui n'en connaissent pas la substance et n'en avaient pas pénétré la profondeur. Cette âme, qu'on croyait légère, est sérieuse. On la disait instable et inquiète : elle est constante et ferme. Elle sait où elle va et ce que l'on attend d'elle. Elle a mesuré toute l'étendue d'un devoir, qui se confond pour elle avec l'honneur et avec la vie. Aucune défaillance ne la frappera sur le chemin tragique et glorieux où se fixe sa destinée nouvelle. Elle fera tout ce qu'elle doit faire. Et la victoire lui apportera la récompense suprême que sa confiance stoïque, son dévouement et ses sacrifices lui auront méritée.

En attendant cette victoire, dont seule la date est encore incertaine, est-il trop tôt pour écrire, sous le feu de l'ennemi, l'histoire de la guerre ? Tout dépend de la façon. Je tiens pour bonne celle dont *Le Monde Illustré* a pris l'originale et ingénieuse initiative. C'est aux *communiqués* de l'État-Major qu'il empruntera les éléments de son histoire. La base est éprouvée. Il n'y en aura pas, pendant longtemps encore, au point de vue militaire, de plus solide. Quand on reprend cette masse énorme, on est frappé de sa véracité. Certes les débuts ont laissé à redire. Les commentaires débordaient et dépassaient les faits. L'expérience a imposé une autre méthode. On s'est réduit aux faits, et aux faits seuls. Chacun était libre, cartes en mains, d'en rechercher les conditions et d'en développer les conséquences. L'essentiel était de savoir la vérité. Sans doute il n'a pas été possible de tout dire du premier coup et au jour le jour. D'abord, pour ne pas renseigner l'ennemi sur des intentions qui n'avaient reçu qu'un commencement d'exécution. Ensuite, comment révéler certains événements, entrepris, morcelés, inachevés encore, qui auraient plutôt trompé que renseigné l'opinion publique, si elle les avait connus trop tôt et avant leur conclusion ?

C'est l'ensemble qui dégage la vérité. Les détails prennent peu à peu leur vraie place et leur physionomie exacte. L'histoire sera stupéfaite des mensonges qu'a dû accumuler l'état-major allemand, dont son complice austro-hongrois a suivi l'exemple et parfois même exagéré la méthode, pour transformer en victoires des déroutes incontestables. Au contraire, elle rendra justice à la loyauté des alliés. La Triple-Entente, si heureusement augmentée de l'Italie, n'a décidément ni pour faire la guerre ni pour la dire aucun des procédés dont la *Kultur* germanique se sert et se grise. Les communiqués français, en même temps que ceux de la Russie et de l'Angleterre, méritent de contribuer à l'histoire. Ils en sont comme les sommaires tracés à l'avance. Mais ils ne se suffisent pas à eux-mêmes. Il faut les rapprocher et les commenter. Quand les commentaires diplomatiques et militaires s'accompagnent de l'image, l'histoire est presque faite. Chacun a sous les yeux tout ce qu'il lui faut pour la connaître. Il peut conclure à son tour. En donnant au public cette documentation complète, qui résulte des faits et des cartes, des commentaires et des illustrations, *Le Monde Illustré* répond à un besoin et rend un service. Sa publication vient à son heure. Elle était nécessaire, elle s'imposait et on l'attendait.

Les événements, au cours de ces dix derniers mois, ont marché si vite qu'il faut un effort de volonté et de mémoire pour en rassembler les éléments et pour en coordonner les détails. Avec tant de fronts où tant d'actions se développent on vit moins dans le passé que dans le jour qui s'écoule et dans l'avenir qui se prépare. Ce qui est ou ce qui sera importe plus aux esprits anxieux que ce qui a été. Pourtant il y a

entre les événements un lien qu'il ne faut pas perdre de vue. Tout se suit et se commande. Il est nécessaire de se reporter de temps en temps aux faits accomplis pour y trouver les raisons d'espérer et d'agir. L'esprit et le cœur doivent se retremper dans l'histoire déjà vécue pour ne jamais oublier de quels prétextes, de quels chantages, de quelles brutalités a été faite l'agression germanique, et aussi pour savoir que des revers, nés d'une surprise, ne rendent jamais impossible, chez un peuple sûr de son droit, et qui joue son existence, l'éclatante revanche du sort.

Mais où retrouver, quoiqu'elle soit d'hier, les éléments de cette histoire ? Dispersés et disséminés, la consultation en est difficile. Qui de nous, à moins de s'être fait déjà une petite bibliothèque de la guerre, n'a constaté cette lacune et n'a éprouvé cet embarras ? La publication du *Monde Illustré* arrive à point pour nous servir. Elle sera un memento, un album et une histoire. Les noms et les services de ceux qui ont accepté d'y collaborer assurent son succès. M. Stephen PICHON, le Général de LACROIX et l'Amiral DEGOUY ont fait leurs preuves, et de plus d'une façon.

Diplomate, homme politique et publiciste, M. PICHON s'est acquis dans le domaine des Affaires Étrangères, dont il a été pendant de longues années le ministre remarquable, une situation exceptionnelle. Il connaît, pour les avoir pratiquées et dirigées, les affaires dont il parle. Il a du sang-froid, de la droiture et de la clarté d'esprit. Les événements ne l'ont pas pris au dépourvu. Entre un pessimisme de dénigrement et un optimisme d'aveuglement, il a recherché avec courage la vérité impartiale. L'un des premiers, il a dit que la guerre serait dure et qu'elle serait longue. Il ne l'a jamais présentée comme une promenade facile dans une parade triomphale. Mais il n'a jamais mis en doute la victoire finale. Il a eu dans l'intervention de l'Italie, dont il a toujours été l'ami fidèle, une confiance que rien n'a troublée. L'expédition des Dardanelles présentait des difficultés graves : il ne les a pas dissimulées. Ainsi, sans jamais se départir d'une sage mesure, il a dit ce qu'il fallait espérer et ce qu'il fallait craindre. Nul n'est plus qualifié que lui pour exposer les événements diplomatiques qui ont marqué l'ouverture des hostilités et ceux qui l'ont suivie. Il saura rattacher les effets immédiats aux causes lointaines, discerner les intrigues, analyser et résumer les sources, éclairer et préparer l'histoire.

Ancien généralissime de l'armée française, le général de LACROIX a conservé une vigueur d'esprit, une force de pénétration et une clarté d'exposition qui ont entouré sa compétence d'une autorité sans cesse grandissante. Il sait faire à l'ensemble et aux détails la part qui leur revient. Les arbres ne lui cachent pas la forêt. Il voit clairement et il expose de même. Nourri de fortes études militaires, il ne se complaît pas dans le pédantisme des termes techniques qui déconcertent sans renseigner. Ses articles ne sont pas un cours de l'École de Guerre. Il met à la portée du public les opérations militaires les plus complexes. Avec un tel guide, elles deviennent accessibles et d'une compréhension aisée. Et je suis bien sûr que, présentées par lui, les batailles de la Marne et des Flandres, de la Champagne et de l'Artois, dont nous savons à la fois tant et si peu de chose, nous révéleront, avec leurs dispositions et leur ordre, les raisons de leur succès.

Les actions des flottes sont mal connues. A peine en soupçonne-t-on l'importance. Elles ont quelque chose d'indéterminé, de lointain et de mystérieux qui laisse l'opinion indécise. Quoique l'Allemagne se soit dérobée à des rencontres navales et que ses cuirassés n'osent pas encore courir les risques de la haute mer, la marine a joué dans la

guerre un rôle considérable. L'Amiral DEGOUVY, marin éprouvé, avisé et clairvoyant, lui restituera sa place. Ceux qui savent peuvent mesurer l'étendue des services rendus par les flottes alliées. Le public ne sait pas, ou il sait mal. Il est temps et il est juste qu'on le renseigne. L'Amiral DEGOUVY mettra au service de cette cause nécessaire sa haute et impartiale autorité, sa compétence professionnelle et son talent d'écrivain.

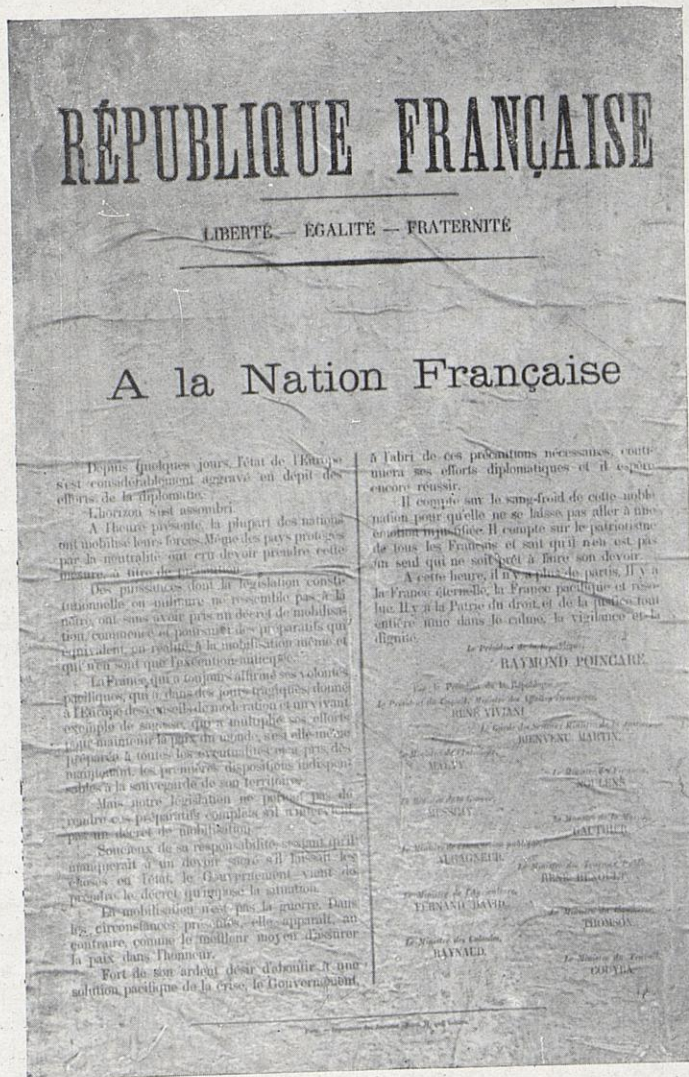
Si une préface est une présentation, peut-être ai-je achevé mon rôle. Au risque de le dépasser, je ne saurais taire cependant, au contact des événements du passé — et quels événements peuvent tenir dans dix mois d'histoire! — mon ardente confiance dans le succès définitif. Entre cette Préface et la Conclusion dont la rédaction m'est dès maintenant réservée, je ne sais pas combien de mois s'écouleront. Il ne faut pas écouter les prophètes. Nul, si haut placé qu'il soit, n'est assez dans les secrets du Destin pour assigner à la fin de la guerre une date même approximative. Mais je sais bien qu'elle sera couronnée par une paix glorieuse, qui restituera à l'Europe sa liberté et sa sécurité, en même temps qu'elle rendra à la France, avec ses provinces perdues, les frontières nécessaires à son développement naturel.

Cette conviction profonde n'est pas seulement une espérance du cœur, elle est une affirmation que le raisonnement impose. La coalition nouée par l'Allemagne est de plus en plus acculée à la défaite. L'Allemagne, mobilisée pour la

conquête, défend maintenant son existence. Après être partie en guerre pour attenter à la vie des autres, elle en est réduite à proclamer son droit de vivre. Après avoir violé, envahi et souillé des territoires étrangers, elle se résignerait à une *paix équitable*. — comme si l'équité et l'Allemagne pouvaient désormais marcher de pair! — où elle conserverait ses frontières antérieures. Que de choses changées en dix mois! Quels défis avortés! Quels plans brisés! Quels espoirs déçus! L'Allemagne a changé de ton. On sent dans sa confiance moins de foi que de morgue. Où sont les cris de triomphe de son monstre couronné, dont les forfaits, pour employer une belle expression de Chateaubriand, ont *déshonoré le crime*? Où est son Dieu, qu'il avait cyniquement mêlé à ses projets de fer, de feu et de sang? Qu'a-t-il fait de son verbe hautain, de sa fierté méprisante, de son arrogance? Cet Empereur de la *race élue* s'est abaissé aux concessions humiliantes, dont il est vrai que son compère autrichien devait seul faire les frais! Après que l'Italie, jalouse de sa gloire, eut dénoncé son alliance avec l'Autriche, le Prince de BULOW, courtier sans idéal et sans noblesse, plus marchand que diplomate, lui apportait des propositions nouvelles. Cette platitude est un symptôme. Quand un pays tombe si bas, c'est qu'il se sent et qu'il est perdu. L'heure du châtement approche. Si terrible qu'il soit, il n'égalera jamais les crimes dont il sera l'expiation vengeresse, mais il le faudra, ce châtement, inexorablement terrible.

4 juin 1915.

Louis BARTHOU.



Fac-simile de la Proclamation adressée par le Gouvernement à la Nation Française à la fin de Juillet, au plus fort de la tension diplomatique.

LA SITUATION DIPLOMATIQUE AU MOIS D'AOUT 1914

Quelle était la situation diplomatique de l'Europe à l'heure où il plut à Guillaume II et à son vieux complice François-Joseph de déclencher la guerre atroce où se sont accumulés déjà tant de deuils, de ruines et de misères ? Il est facile de la résumer : d'un côté, trois puissances réunies par une Triple-Alliance ; de l'autre, trois puissances groupées par une Triple-Entente. D'un côté, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie ; de l'autre, la France, la Grande-Bretagne et la Russie. S'il est vrai que la France et la Russie étaient alliées, elles n'étaient associées à la Grande-Bretagne que par les liens de l'amitié.

L'Allemagne et l'Autriche engageaient donc la partie dans des conditions qui devaient leur sembler très favorables. Elles s'étaient longuement préparées l'une et l'autre ; elles avaient savamment prémédité leur mauvais coup. Il est établi que, contrairement à ses déclarations mensongères, le gouvernement allemand avait été tenu au courant des projets du gouvernement austro-hongrois ; qu'il avait connu et approuvé le texte de l'ultimatum adressé le 24 juillet au gouvernement serbe et qui exigeait une réponse dans les vingt-quatre heures ; et que tout avait été combiné entre les chancelleries de Vienne et de Berlin pour rendre inévitable une catastrophe où les grandes puissances seraient fatalement entraînés.

Par contre — et ce fut un des premiers symptômes des malades germaniques — les deux empires criminels qui, de gaieté de cœur, s'apprêtaient à immoler des millions d'hommes pour la satisfaction de leurs appétits sauvages et de leurs ambitions désordonnées, avaient négligé de s'assurer le concours de l'Italie. Alors qu'aux termes de leur alliance avec le gouvernement de Rome, ils étaient obligés de le prévenir et de se concerter avec lui sur les projets et les événements de nature à l'engager dans un conflit, ils l'avaient laissé dans l'ignorance de leurs préparatifs abominables.

Ils avaient déjà commis, vis-à-vis de lui, la même erreur au cours de l'année 1913. M. Giolitti (qui n'est pas suspect, les faits l'ont suffisamment démontré depuis) a affirmé, dans son mémorable discours du 5 décembre 1914, à Montecitorio, que, pendant la guerre balkanique, l'Autriche avait eu la pensée de se jeter sur la Serbie et de provoquer ainsi une guerre générale. Je puis attester qu'en effet, au moment où se produisit l'incident de Scutari d'Albanie, M. de Jagow et le comte Berchtold voulurent en profiter pour faire ce qu'ils n'ont réussi qu'un an plus tard. Ils échouèrent parce que l'Italie refusa nettement de s'associer à leur entreprise. Elle déclara, dès cette époque, que, n'ayant été ni consultée, ni prévenue, elle ne se considérait pas comme liée par les termes de la Triple-Alliance. Je le répète, le sachant avec une précision indiscutable, par les démarches officielles que fit alors au quai d'Orsay l'ambassadeur du roi Victor-Emmanuel.

Un des éléments essentiels de la force sur laquelle comptaient les instigateurs de la guerre allait donc leur faire défaut. De même qu'en 1905, au moment de la conférence d'Algésiras, l'Italie, soucieuse de pré-

server ses intérêts spéciaux et distincts de ceux des empires du centre, allait se séparer d'eux pour rester fidèle à elle-même. Dès le



(Cl. Manuel)
M. DE SCHÖEN entouré du personnel de l'Ambassade d'Allemagne à Paris.

2 août, c'est-à-dire le jour même où la France, déjà envahie à Long-la-Ville près de Longwy et à Birchambois près de Cirey-sur-Vezouze, procédait à sa mobilisation générale, le prince Ruspoli notifiait à M. Viviani, président



(Cl. Manuel)
LE COMTE SZECSEN DE TEMERIN et le personnel de l'Ambassade d'Autriche-Hongrie à Paris.

du Conseil, la neutralité italienne. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie restaient réduites à leurs seuls moyens d'action.

Du côté de la Triple-Entente, aucun doute n'était possible sur l'intervention commune de la France et de la Russie. Le traité,

qui les unissait, créait entre elles une solidarité complète et comportait des engagements positifs. Mais, la Grande-Bretagne ?

A n'envisager que ses intérêts, sa participation à la guerre devait être certaine. Comment pouvait-elle assister impassible à une lutte où les Allemands menaçaient d'écraser la France et prétendaient se rendre maîtres politiquement, commercialement et économiquement de l'Europe ? C'eût été la fin de l'empire britannique, alors surtout que les ambitions germaniques s'étendaient à la mer et à la terre, à l'océan et aux continents, et visaient à une domination universelle ? Mais, en fait, aucune stipulation formelle n'engageait le gouvernement du roi George. Il était, diplomatiquement parlant, libre de ses mouvements. Il pouvait intervenir ou rester neutre, prendre à fond parti pour les puissances provoquées ou limiter son action à des mesures de protection restreintes comme l'envoi d'une flotte qui aurait couvert les côtes françaises de la Manche et de la mer du Nord.

L'anxiété fut grande un instant. On savait, à Paris, que les agents du Kaiser multipliaient les démarches à Londres, aussi bien dans les milieux politiques et diplomatiques que dans les milieux financiers. On savait qu'il y avait, dans le cabinet anglais, des adversaires de l'intervention. On citait leurs noms : Lord Morley, John Burns, L. M. Harcourt. On savait, en revanche, que les membres les plus influents du gouvernement, M. Asquith, Sir Edward Grey, M. Winston Churchill, M. Mac Kenna, etc., étaient de notre côté.

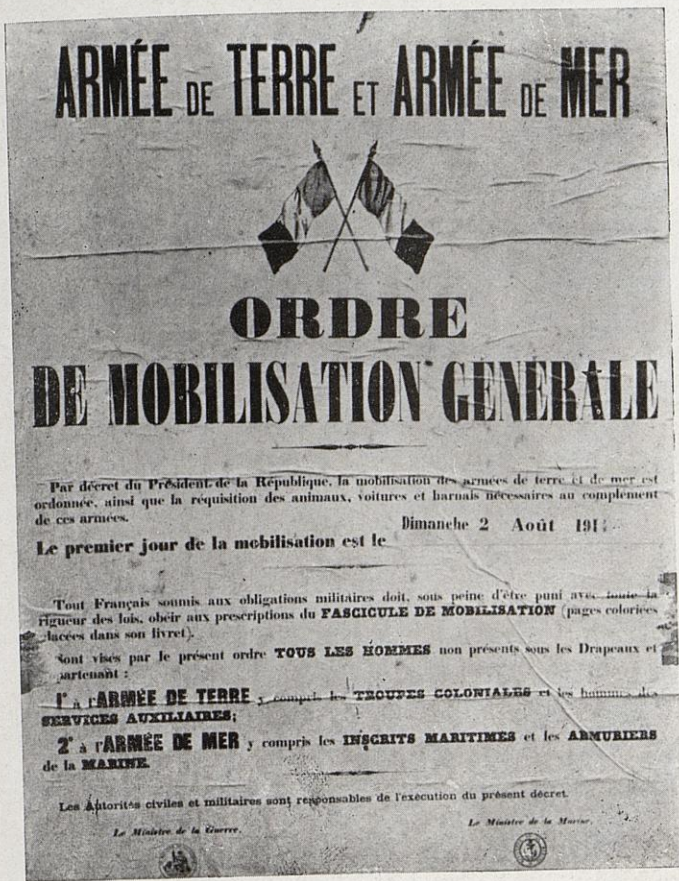
Le 31 juillet dans la soirée, M. William Martin, directeur du Protocole de notre ministère des Affaires Étrangères, remettait au roi George une lettre de M. Poincaré, qui a été publiée depuis, et qui insistait fortement sur les raisons qui devaient empêcher la Grande-Bretagne de renouveler en 1914 sa faute capitale de 1870.

Notre cause gagnait, en même temps, des partisans dans les conseils de la couronne. Le parti unionniste se prononçait pour la France. L'agitation pénétrait dans les clubs. Le chef de l'opposition, M. Bonar Law, agissait en notre faveur auprès de M. Asquith. Des manifestations patriotiques se produisaient dans les rues. Sir Edward Grey faisait prévoir aux Communes qu'en présence des événements qui se précipitaient, le Royaume-Uni pourrait difficilement rester neutre.

Enfin, le 4 août, l'Allemagne ayant violé le territoire de la Belgique, dont elle avait garanti la neutralité par sa signature, le gouvernement anglais lui déclare la guerre, remet ses passeports au prince Lichnowsky, ambassadeur de Guillaume II, mobilise ses forces métropolitaines et fait prendre à l'amiral Jellicoe le commandement suprême de ses flottes.

Telle est la situation diplomatique à l'heure où la guerre commence. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ont contre elles la Grande-Bretagne, la France, la Russie, la Serbie et la Belgique dont elles vont faire une martyre après avoir juré solennellement sur « un chiffon de papier » de protéger sa neutralité.

Stephen PICHON.



L'ordre de mobilisation affiché le 1^{er} Août 1914.

AVANT LA GUERRE



M. le Président de la République rentre à Paris le 27 Juillet.



La réquisition des chevaux vue d'un balcon.



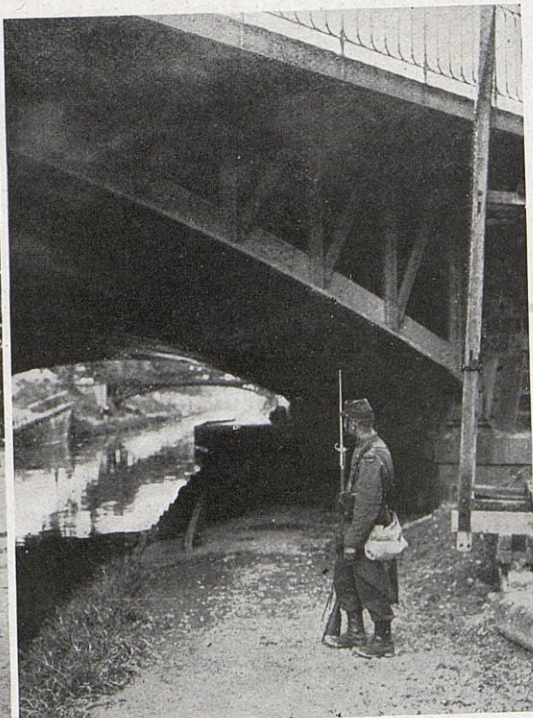
Baraque de change à la Banque.



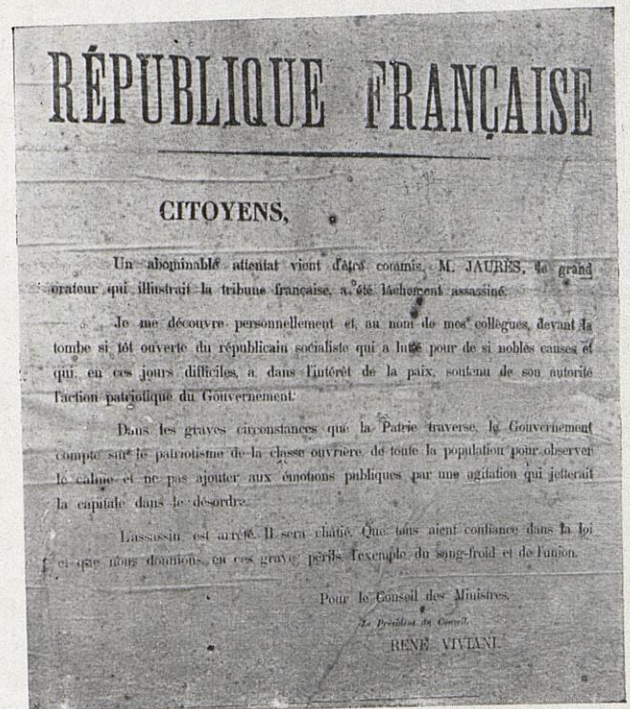
L'afflux des « inquiets » à la Caisse d'Épargne.



Un poste de T. S. F. gardé militairement.



La garde des ponts.



Affiche concernant l'assassinat de M. Jaurès. **

QUELQUES ENSEIGNEMENTS QUI SE DÉGAGENT DES CINQ PREMIERS MOIS DE LA GUERRE

Il n'est pas possible, en ce moment, de dégager la grande leçon que laissera aux générations, qui la suivront, la guerre actuelle, dont l'Histoire embrassera toutes les branches de l'activité humaine et représentera le drame le plus formidable que l'Humanité ait connu.

Toutefois, si la documentation et le recul manquent pour asseoir un jugement définitif, il est certains enseignements qui peuvent dès à présent solliciter l'esprit et présenter quelque intérêt. J'ai essayé, sans plan préconçu, d'en mettre quelques-uns en évidence, en me laissant guider par les articles que j'ai écrits dans *le Temps* au fur et à mesure des événements. C'est le résultat de ce travail sans prétention que je suis heureux de soumettre aux lecteurs du *Monde Illustré*.

* * *

Le 23 octobre dernier, j'écrivais : Si on jette un coup d'œil sur la carte de l'Europe, on est impressionné par l'ampleur de la lutte qui se poursuit, et aujourd'hui cette lutte embrasse presque toute l'Europe. Je citais un discours prononcé le 10 octobre à Newcastle par Lord Hatdeme où je trouvais un rapprochement suggestif entre les populations et les forces en présence d'une part de l'Allemagne et de l'Autriche, et d'autre part de la Russie, de l'Angleterre et de la France. Les chiffres de Lord Hatdeme étaient les suivants :

Populations	
1 ^o Allemagne, à	
peu près...	65.000.000 d'habitants
Autriche	50.000.000 —
En tout...	115.000.000 —
2 ^o Angleterre ..	44.000.000 —
France	38.000.000 —
Russie, plus	
de	170.000.000 —
En tout...	242.000.000 d'habitants
Donc, 250 millions avec les Belges, contre 115 millions.	

Armées en présence	
1 ^o Allemagne	6.000.000 d'hommes
Autriche	2.000.000 —
2 ^o Russie, plus de..	6.000.000 —
France et Angle-	
terre	3 à 4.000.000 —

Ces chiffres sont intéressants *comme rapport de quantités* entre elles, mais outre qu'ils ne représentent qu'une partie des ressources en hommes que possèdent les alliés, en fonction de leurs populations, ils se trouvent en ce qui concerne les effectifs armés ou susceptibles de l'être très inférieurs aux réalisations qui ont été obtenues. Il n'en reste pas moins acquis que les forces alliées, y compris nos amis belges et serbes, sont aujourd'hui plus qu'hier supérieures en nombre à celles de leurs adversaires et l'Italie est venue encore leur apporter un complément de force solidement organisée.

Alors que la situation s'est améliorée pour les alliés, elle tend de plus en plus à s'aggraver du côté austro-allemand. En dernière analyse les forces mobilisables sont à l'avantage de la triple entente et des alliés qui combattent à ses côtés. Or, si le nombre

n'est pas tout dans la force et la valeur d'une armée, la lutte d'usure, qui caractérise la guerre actuelle, lui donne une importance appréciable. Le nombre permet de durer, et par conséquent de s'assurer la dernière réserve, celle qui doit, quels que soient les autres facteurs matériels mis en jeu et leur puissance, garantir le succès final. Pour compléter ma pensée j'ajouterai que ce n'est pas le nombre *absolu* qu'il faut envisager pour rester dans le vrai, mais le nombre *utile* et *utilisable*. Or, pour que ce nombre remplisse ces conditions, il faut que les forces qu'il



LE GÉNÉRAL JOFFRE
Commandant en Chef les Armées de la République

représente aient un moral, un entraînement, une instruction, qui en fassent une troupe solide et vraiment guerrière. *Il faut qu'elles soient encadrées*. Sous ce rapport, je prétends que nous avons, dans notre race, des éléments d'encadrement supérieurs à ceux de nos adversaires. Outre l'encadrement il y a l'*instruction* ; il faut, tout en allant aussi vite que possible, car nécessité fait loi en ce moment, lui donner tout le soin possible ; c'est pour cela qu'il faut dans les dépôts des cadres sérieusement *sélectionnés et permanents*, qui ne donnent pas l'impression d'un kaléidoscope. C'est à ce prix et à ce prix seulement qu'on obtiendra, dans la formation de la troupe, des résultats sérieux. Je comprends l'impatience de tous d'aller au front ; mais il faut que ceux qui restent pour faire une besogne essentiellement utile comprennent la valeur des services qui leur sont demandés.

On peut se rendre compte, en lisant le beau livre du colonel Buat, 1809, du soin minutieux avec lequel Napoléon veillait à l'organisation de ses dépôts, et de l'importance qu'il attribuait à leur bon fonctionnement.

Pour avoir des hommes rapidement et bien dressés, il faut, comme cela se pratique d'ailleurs maintenant, que les jeunes soldats et autres à instruire soient réunis dans des camps où de grands efforts peuvent être fournis sans risques de santé et sans perte de temps.

En principe, l'effectif tout entier des dépôts doit être au camp. Il ne doit rester à la portion centrale que les hommes *des services auxiliaires*, employés comme ouvriers et secrétaires, ainsi que les détachements d'hommes mobilisables, tenus prêts à partir au premier appel pour le front. A leur départ, ils sont immédiatement remplacés par des détachements déjà instruits appelés du camp, et qui reçoivent tout ce qui leur est nécessaire (habillement, équipement, vivres, munitions, outils, etc.) pour faire campagne. Au bout de deux jours au maximum, ils peuvent être embarqués et dirigés sur les régiments auxquels ils appartiennent. Ils y arrivent outillés, entraînés, instruits, en bon état moral, et n'ont plus qu'à prendre leur place dans le rang, pour y faire leur devoir.

Au camp, l'instruction doit être dirigée dans un sens essentiellement pratique, c'est-à-dire ne comporter que ce qui est nécessaire pour rendre les jeunes soldats et les hommes rappelés sous les drapeaux mobilisables dans le minimum de temps. A cet effet, il faut les assouplir par la gymnastique, leur apprendre ou réapprendre à tirer, les exercer à la manœuvre de nuit, à exécuter les travaux de campagne, dont l'utilité n'a jamais été contestée, mais qui ont pris un développement et une importance dépassant toute prévision. Le tir doit être l'objet d'une instruction et d'une application intensives. Le fusil reste l'arme *principale* du fantassin.

L'exercice de nuit sera considéré comme la règle et non comme l'exception, car la guerre, et surtout la guerre actuelle, se fait autant de nuit que de jour. Je ne veux pas dire qu'il faille manœuvrer toute la nuit ; mais il convient d'habituer les hommes à exécuter, chaque soir, un exercice de plus ou moins longue durée.

Les idées que je viens d'exposer très sommairement ne sont qu'une esquisse. Elles n'ont pas la prétention de constituer un programme ou un type absolu. Mon but, est de montrer que seul le séjour dans un camp d'instruction est susceptible de donner le moyen de faire l'instruction de la troupe en vue de la guerre, car cette instruction doit être menée en fonction du temps et des cadres. Un soldat n'est un combattant que s'il est instruit, et l'instruction contribue à exalter son moral en lui donnant confiance en lui-même. Ces deux choses réunies chez le soldat, instruction et force morale, permettent au chef, dans la plus large mesure, de réaliser ses projets en vue d'obtenir la supériorité sur son adversaire.

On connaît l'aphorisme : La victoire est aux *gros* bataillons. On peut dire surtout qu'elle est aux *bons* bataillons.

L'offensive est la forme de combat qui assure des résultats décisifs. C'est un principe que les grands capitaines ont toujours appliqué. Il implique la meilleure utilisation des qualités manœuvrières de la troupe et contient en soi la résolution, non seule-

ment de vaincre, mais celle d'imposer sa volonté à l'ennemi. En 1796, dans les manœuvres et combats qui eurent lieu entre le Mincio et la Brenta, Bonaparte avait senti l'importance d'occuper l'armée autrichienne qu'il avait devant lui, afin de l'empêcher de faire aucun détachement contre l'armée du Rhin, qui s'approchait des plaines de Bavière. Or, Wurmser était dans le Tyrol et commençait son mouvement pour se porter de Trente au secours de Mantoue. Aussitôt que Bonaparte eut pénétré le projet de Wurmser, il résolut de *prendre l'offensive* et de le battre. Il réussit, et son but fut atteint, en ce sens qu'il imposa sa volonté à Wurmser et l'empêcha de faire un détachement en Bavière. L'offensive est l'argument péremptoire par excellence, aussi bien en tactique qu'en stratégie.

Dans la bataille, l'attaque doit être *énergiquement* et judicieusement préparée par l'artillerie, et lorsqu'il s'agit de moyens défensifs comme ceux que nous avons devant notre front, cette préparation demande du temps, et beaucoup de temps. De là une grande consommation de munitions, mais aussi, comme conséquence, une grande économie de vies précieuses. La préparation intensive, telle que je la comprends, doit tendre non seulement à bouleverser ou détruire fils de fer ou tranchées, mais aussi à interdire tout mouvement des renforts ou soutiens amenés de la zone arrière. L'attaque se fera d'ordinaire au petit jour, de façon à laisser une aussi large part que possible à la surprise. Mais comment doit-elle être montée ? Il faut d'abord que l'assaillant s'assure la supériorité du nombre, et qu'il ait le souci de ne pas mettre de grosses fractions de troupes en prise au feu de la défense.

Je prends, pour fixer les idées, un cas concret et je suppose que pour attaquer une zone de tranchées, le chef chargé de l'opération ait à sa disposition plusieurs bataillons. Il les disposera en profondeur et les abritera. *Lorsque la préparation de l'artillerie aura été jugée suffisante*, l'attaque se déclanchera de nuit ou au point du jour, comme je l'ai dit plus haut. La première ligne se lancera à l'attaque des premières tranchées et aura toutes les chances de les atteindre. C'est à elle que reviendra le rôle d'amorcer la poursuite du succès ; mais cette amorce ne s'effectuera éventuellement que par les feux et non par le mouvement, car la chaîne se trouvera alors dans un état de trop grande confusion pour conserver la puissance nécessaire à l'exécution d'une nouvelle action coordonnée.

La deuxième ligne devra traverser la première, et fraîche, agissant par le feu et le mouvement, continuer *avec l'aide énergique de l'artillerie*, l'œuvre commencée. Cette deuxième ligne deviendra alors première ligne. La troisième ligne se répartira en réserves partielles derrière la précédente et passera au rang de deuxième ligne.

Quant à l'ex-première ligne, elle se reconstituera en unité organique et deviendra réserve en troisième ligne.

L'attaque continuera ainsi à se développer sous la même forme, entrant toujours plus profondément dans la position ennemie.

C'est le processus classique de l'attaque et il faut chercher à le réaliser ou du moins à s'en inspirer.

Un officier, que je voyais dernièrement, me parlant de l'infanterie allemande, me

disait qu'elle s'était montrée à lui comme une troupe admirablement instruite et son jugement embrassait toute la période de guerre que nous avons derrière nous.

Il ajoutait qu'au point de vue de la prudence, de la méthode, du savoir dans la tactique du tir, elle avait des qualités incontestables, mais comme tactique de mouvement elle nous était très manifestement inférieure. De nature, le soldat allemand manque d'audace et de mordant, et c'est grâce seulement à un solide encadrement et à une instruction acquise dans les camps d'instruction que les unités, travaillant en commun avec les autres armes, sont arrivées à un degré supérieur de préparation à la guerre. De notre soldat, de notre fantassin, voici



LE GÉNÉRAL GALLIÉNI
Commandant le Camp retranché de Paris

ce que m'écrivait un jeune officier d'infanterie : « Je savais qu'avec mes hommes je pouvais tout oser, mais je ne les aurais pas crus aussi indifférents au danger. Toujours prêts à aller de l'avant et à user de la baïonnette, durs à la fatigue, ne se plaignant jamais, intelligents et gais. Ah ! les chics soldats ! »

Ce sont là des qualités morales, les plus essentielles de toutes à la guerre. Les assauts furieux des Allemands trouvent toujours des poitrines et des cœurs pour les recevoir.

Les ressources de recrutement de l'Allemagne ne sont pas épuisées, mais les hommes qui se trouvent maintenant sur le front sont de qualité réduite, malgré les furieux assauts qu'ils viennent encore de livrer en Galicie, d'ailleurs au prix de pertes énormes. Sans l'appui d'une artillerie nombreuse et surtout de gros calibre, se livrant à une consommation de munitions effrayante, ces assauts se seraient brisés contre la ténacité et la fermeté d'attitude de nos alliés. C'est l'engin de mort plus que le cœur qui a triomphé.

J'ai dit que les soldats allemands, qui

sont actuellement sur le front, sont de qualité réduite ; cela résulte de leur âge et de l'insuffisance certaine de leur encadrement. Il est à prévoir, *en dépit de certaines apparences trompeuses*, que la valeur collective des unités ira de plus en plus en diminuant tandis que chez nous le même phénomène ne se produira pas, la valeur individuelle de notre soldat, restant toujours la même, et compensant dans une certaine mesure l'effet des pertes subies par nos cadres.

*
**

Un enseignement intéressant à tirer de la guerre actuelle, c'est le rôle très important et intensif joué par les chemins de fer, au cours des opérations. Grâce à eux, associés, il faut le dire, à la traction automobile, des transferts de forces continuels ont pu être réalisés sur un même front et d'un front à un autre. Ce que jadis on demandait aux jambes des soldats, on le réclame aujourd'hui des chemins de fer et des autos. Des corps d'armée ont été transportés de Belgique et du Nord de la France sur la frontière de Russie, et sont revenus sur le théâtre d'opérations de l'ouest. Ces navettes avaient été étudiées dès le temps de paix par le grand état-major allemand, et l'exécution en avait été prévue.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'au point de vue de l'emploi des chemins de fer, *nous n'avons rien à envier à nos ennemis* ; on saura plus tard le grand effort qui a été fait par notre état-major et nos compagnies, dont le personnel mérite les plus grands éloges.

*
**

Chemin faisant, je veux dire un mot de la fortification ; elle conserve toute sa valeur et toute son utilité, mais son organisation réclamera certainement, dans l'avenir, des modifications rendues nécessaires par les leçons de la guerre actuelle.

On se rappelle que les forts et ouvrages construits avant 1886 étaient considérés comme devant être détruits en très peu de temps par les projectiles à grande capacité, chargés en explosif violent comme la mélinite. On décida dès lors de transformer tout le système de fortification, et on n'opposa plus aux projectiles des épaulements en terre et des murs en maçonnerie ordinaire, mais des blocs de béton, desquels émergeaient des coupoles en acier, qui abritaient les canons. Ce système était très coûteux ; le nombre des canons fut très réduit dans chaque ouvrage, et l'un des auteurs du système, l'éminent général Brialmont, à qui sont dus les ouvrages de Liège, Namur et Anvers, écrivait : « Les forts auront moins de bouches à feu, mais leur puissance offensive et défensive, loin de décroître, augmentera au contraire, parce que les canons en coupole opposeront aux batteries de l'attaque une très longue résistance, tandis que les canons à ciel ouvert seront en peu d'heures démontés par les feux plongeants et les obus-torpilles. »

Le général Brialmont disait encore que les petits forts de l'avenir exigeraient beaucoup moins d'artilleurs et de fantassins que les anciens forts et concluait : « Cette réduction de l'effectif des garnisons est une propriété importante des nouveaux forts, parce que l'on reproche aux fortifications permanentes de diminuer les troupes actives, qui, en dernière analyse, disposent du sort des États. »

Les lignes suivantes du général Langlois font ressortir la divergence d'opinion qui le séparait du général belge, et aussi de tant d'autres esprits avertis : « Il faut bien comprendre que la force de résistance réside beaucoup plus actuellement dans l'invisibilité et dans l'étendue des surfaces présentées par des objectifs nombreux et relativement faibles, que dans les accumulations de bétons et de cuirasses ; ceux-ci trouveront toujours un engin qui en aura raison ; ils n'auront jamais qu'une valeur transitoire, de courte durée... Le temps n'est pas éloigné où l'on comprendra qu'aux forts bétonnés et cuirassés, il est préférable de substituer de grands ouvrages offrant de longues lignes, d'un profil léger, s'étageant mutuellement en profondeur, bien protégés par de grandes surfaces de défenses accessoires, appuyées en arrière par un grand nombre de bouches à feu masquées. »

A propos du siège de Port-Arthur, la *Revue du génie*, en 1907, s'engageait dans la voie ouverte par le général Langlois :

« De l'action de l'artillerie japonaise sur les batteries russes, aussi bien permanentes (bétonnées) que temporaires (en terre avec abris blindés ordinaires) on peut conclure que les batteries temporaires souffraient plus que les batteries bétonnées, mais que la réparation des traverses bétonnées est beaucoup plus difficile que celle des abris ordinaires et que pour mettre les voûtes bétonnées en état de résister aux gros projectiles, on serait conduit à des dépenses très élevées. En somme, ne vaut-il pas mieux, par suite, remplacer les batteries bétonnées par des batteries temporaires dont le nombre pourra être accru dans de grandes proportions ? On en laisserait une partie sans être armées, ce qui permettrait, quand l'ennemi aurait réglé son tir sur une batterie, d'en enlever les canons pour les transporter dans une batterie voisine non occupée. Toutes les batteries devant être invisibles, on se de-

mande s'il n'est pas superflu d'en construire de bétonnées. »

Les opinions émises par le général Langlois et par la *Revue du génie* constituent à mon avis des directives, dont devront s'inspirer les ingénieurs de l'avenir.

Je terminerai cette revue rétrospective par un aperçu stratégique.

Le plan initial de guerre que les Allemands avaient minutieusement préparé a échoué. Un éminent critique militaire a émis l'avis qu'il était voué d'avance à une faillite complète et que cette faillite avait été prévue par le maréchal von der Goltz. Ce serait même pour avoir eu trop raison que ce dernier aurait été privé de tout commandement dans les armées allemandes et renvoyé chez les Turcs. Il est certain que c'est souvent une faute d'avoir trop raison ; néanmoins j'estime que le plan d'après lequel les Allemands ont conduit leurs opérations, bien qu'il ait présenté dans son exécution une grave erreur initiale et ait échoué, valait mieux que celui qui, d'après l'éminent critique, aurait été préconisé par von der Goltz. Ce plan, dans son essence, aurait consisté à retenir les Français à l'ouest avec des forces relativement peu considérables, appuyées aux forteresses de la région frontière, et à jeter sur les Russes deux millions d'Allemands et un million d'Autrichiens. Les Russes, une fois battus, la masse ennemie eût été ramenée rapidement contre nous et la guerre se fût terminée à Paris.

Malgré l'immense effort qu'ils ont déployé, les Allemands n'ont pas réussi, mais mon sentiment est qu'ils auraient encore bien plus échoué s'ils avaient porté leurs premiers coups en Russie, où ils auraient eu à compter avec un autre adversaire, l'espace et par suite le temps. Il leur aurait fallu en outre escompter notre passivité, ce qui eût été la plus « kolossale » des illusions.

Le plan qui fut mis à exécution, comportant en premier lieu l'effort contre la France,

entraîna la violation de la neutralité belge, qui n'était un secret pour personne, mais dont la conséquence, qui aurait dû être prévue avec un peu plus de sens politique et de psychologie, fut l'entrée en ligne non seulement de l'armée belge, mais aussi de l'armée anglaise.

L'offensive allemande fut brutale, mais elle se trouva arrêtée par des obstacles, dont l'état-major de Guillaume II n'avait pas soupçonné la valeur. Quant à l'envahissement de la Belgique, on en a déjà trop parlé pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Il faisait partie du plan allemand dont la réussite exigeait avant tout la rapidité. Or le passage par la Belgique était pour l'envahisseur le plus court chemin conduisant à Paris et présentant le moins de difficultés. En passant par la Lorraine, il trouvait une barrière solide, établie sur un terrain préparé de longue date, et des forces destinées à en assurer l'inviolabilité.

Le facteur rapidité entrant en jeu, l'offensive par la Belgique se trouve amplement justifiée ; mais il fallait en prévoir les risques et être certain qu'on disposait des moyens nécessaires pour les déjouer. Ce ne fut certainement pas le cas pour l'entendement allemand. « Les plans de campagne, a dit Napoléon, se modifient à l'infini, selon les circonstances, le génie du chef, la nature des troupes et la topographie du théâtre de la guerre. » On peut affirmer sans crainte de se tromper que dans cette guerre qu'ils ont déchainée, les Allemands ont méconnu et les circonstances et la nature des troupes, pour me servir des termes mêmes du grand capitaine, et on peut ajouter qu'ils ont échoué et qu'ils seront vaincus non pas surtout parce qu'ils ont adopté un plan plutôt qu'un autre, mais bien parce qu'ils ont trouvé en face d'eux des adversaires bien commandés, solides, résolus et inébranlables dans leur foi patriotique.

Général DE LACROIX.



Une batterie de 75, notre canon de campagne, qui, dès les premiers combats, établit péremptoirement sa supériorité sur le canon allemand. Le 75 est le plus populaire héros de la guerre actuelle.

LES HOSTILITÉS — SUR LE FRONT OCCIDENTAL



DEUX SOUVERAINS

En tête de ces pages il convient d'évoquer l'image de ces deux souverains : L'empereur Guillaume II et le roi Albert: l'un, orgueilleux et distant, à la tête du cortège théâtral de son état-major, l'autre mêlé à ses soldats, combattant avec eux pour l'honneur et l'indépendance de son pays. C'est ici le petit souverain qui apparaît comme un grand Roi.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

Samedi 1^{er} août 1914.

L'ordre de mobilisation est affiché dans toute la France vers 4 heures de l'après-midi.

Dimanche 2 août 1914.

Avec ponctualité, dans un ordre parfait et avec un empressement des plus heureux, la mobilisation commence. Pour parer à la crise monétaire, la Banque de France émet des coupures de 5 et de 20 francs.

Des automobiles allemandes ont déversé en territoire luxembourgeois de nombreux officiers et des soldats; une importante cavalerie sui-

vait. Le Luxembourg proteste, mais vainement. Le consul de France passe la frontière et rentre à Paris.

Lundi 3 août 1914.

Des soldats allemands qui ont franchi la frontière à Suarces, près de Petit-Croix, ont emmené de l'autre côté les chevaux de réquisition et les hommes qui les avaient rassemblés.

Dans la nuit, Berlin a adressé à Bruxelles un ultimatum d'avoir à laisser passer les troupes allemandes. Le chef d'état-major et le conseil des ministres ont conféré durant la nuit avec le roi. L'alarme est donnée à Liège: les Allemands ont pris position devant Visé-sur-Meuse. La Belgique étant fermement décidée à défendre sa

neutralité, le roi Albert prend en personne le commandement de ses armées et répond avec noblesse à l'impertinent ultimatum allemand.

Bien que les avant-postes français aient été maintenus à 10 kilomètres de la frontière pour éviter tout incident, plusieurs détachements de cavalerie et d'infanterie allemande ont pénétré dans les Vosges et engagé le feu avec nos avant-postes. Une reconnaissance de cavalerie allemande du 5^e chasseur est arrivée au galop à Joncherey, avec 2 officiers en tête. A l'entrée du village un des officiers a tué d'un coup de revolver le caporal qui commandait le poste; les hommes ont riposté, tué les 2 officiers, pris 2 cavaliers et mis le reste en fuite.

La flotte anglaise est mobilisée. Le passage



LE CHEMIN DE L'INVASION : HAELEN

C'est le début de l'œuvre de mort et de dévastation. Là où les allemands ont passé il n'y a plus de besogne que pour les fossoyeurs.



UNE VAINNE PRÉCAUTION

qui n'empêchera pas l'armée allemande de trouver le chemin de Louvain, de Malines, où s'exercera la kultur.

de Gibraltar est fermé. Le gouvernement anglais demande au Parlement un crédit défensif de 50 millions de livres sterling.

M. Gauthier, ministre de notre marine, écrit au président du Conseil pour lui remettre sa démission. M. Augagneur le remplace et M. Albert Sarraut prend la place de M. Victor Augagneur comme ministre de l'instruction publique. De plus, M. Viviani, désireux de se consacrer entièrement aux difficultés de l'heure, garde la présidence du Conseil et prie M. Gaston Doumergue de se charger du portefeuille des affaires étrangères. Les ministres se réunissent à l'Elysée.

Mardi 4 août 1914.

A 17 heures 45, M. de Schoen, ambassadeur d'Allemagne à Paris, s'est rendu au quai d'Orsay où il a été reçu par M. Viviani. Il a fait connaître que l'Allemagne se déclarait en guerre avec la France, alléguant que des aviateurs français avaient survolé la Belgique et Nuremberg où des bombes avaient été lancées, ce qui constituait une agression caractérisée et une violation du territoire de l'empire. M. Viviani proteste contre ces allégations et rappelle que le gouvernement de la République, bien au contraire, a eu à se plaindre de la violation du territoire de la France par plusieurs détachements allemands, et du meurtre d'un caporal français, et qu'une note dans ce sens avait été remise à M. de Schoen lui-même.

Finalement M. de Schoen demanda ses papiers.

M. Jules Cambon est télégraphiquement rappelé de Berlin. M. Jules Cambon et M. de Schoen ont tous deux confié les intérêts de leurs nationaux aux ambassadeurs des Etats-Unis.

A 8 heures et demie du soir, l'Allemagne déclare la guerre à la Belgique.

Mercredi 5 août 1914.

A minuit 10, le prince Lichnowsky, ambassadeur d'Allemagne à Londres, s'est rendu au Foreign Office pour réclamer ses papiers. A minuit, le roi avait tenu un conseil pour signer la proclamation de guerre ; l'amiral Sir John Jellicoe a pris le commandement suprême des flottes métropolitaines ; le vice-amiral Charles Mudden a été nommé chef d'état-major. A minuit 15, le Foreign Office a publié la note suivante : « Par suite du rejet sommaire par le gouvernement allemand de la requête à lui adressée par le gouvernement de Sa Majesté, réclamant l'assurance que la neutralité de la Belgique serait respectée, l'ambassadeur de Sa Majesté à Berlin a reçu ses passeports et le gouvernement de Sa Majesté a déclaré que l'état de guerre existait entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne à compter du 4 août onze heures du soir ». La chambre des communes vote en moins de cinq minutes tous les crédits demandés, qui s'élevaient à 100 millions de livres sterling. Lord Kitchener est nommé ministre de la guerre.

Les Allemands ont pénétré en Belgique par Visé, Herve, Gemmenich et Malmédy ; dans la première rencontre au sud de Visé, les lanciers belges ont fait prisonniers 25 uhlans. Des parlementaires allemands ont sommé le général Leman — qui a refusé avec énergie — de rendre Liège ; on s'attend donc à l'attaque imminente de cette ville, dont sept mille habitants ont été expulsés et où l'on arrête de nombreux espions. Des dirigeables allemands ont plané par-dessus la Belgique. Le gouvernement belge a fait appel à la France et à l'Angleterre pour la défense de la neutralité.

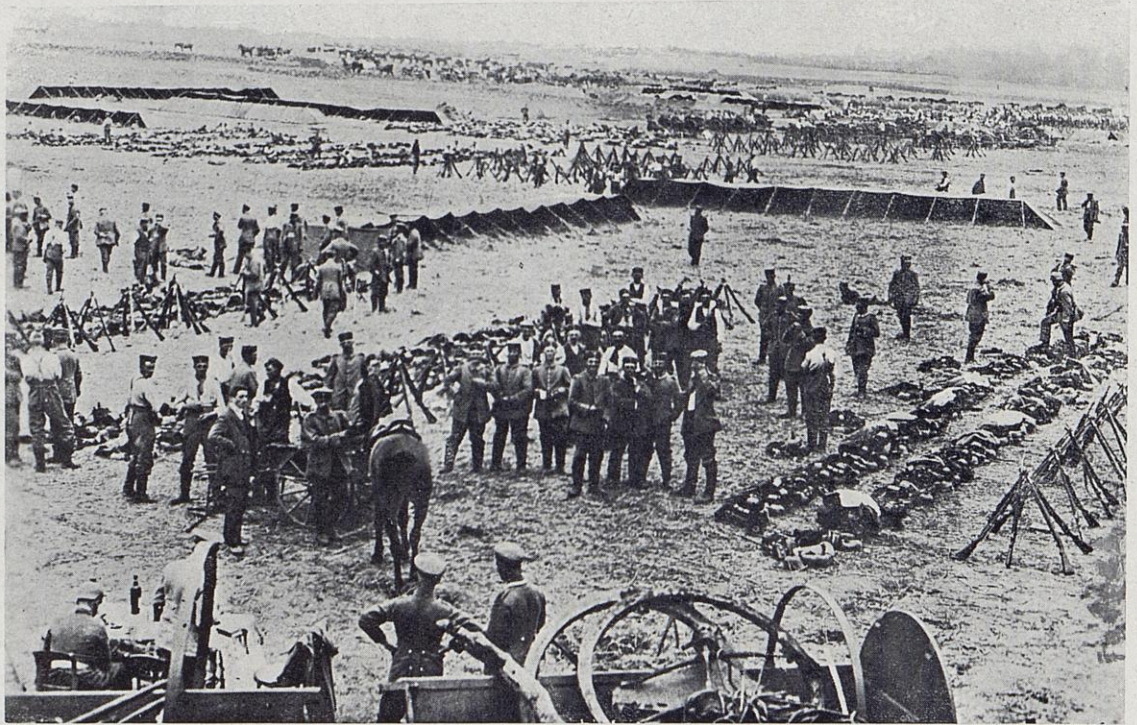
En Algérie, Bône et Philippeville sont bombardées avant l'aube par le *Gaben* et le *Breslau* ; peu de dégâts ; pas de morts.

Judi 6 août 1914.

Dans les provinces de Limbourg, de Liège, du Luxembourg belge et de Namur, le roi Albert a fait proclamer l'état de siège. L'état d'esprit de la population est excellent.

La première attaque allemande contre Liège s'est produite. L'infanterie belge, appuyée par les forts, la repousse complètement. Tous les Allemands qui avaient réussi à passer entre les forts ont été tués. C'est une véritable bataille en rase campagne qui s'est livrée, les troupes belges n'ayant point recherché l'abri de la forteresse ; elles ont donné très énergiquement, avec une endurance extraordinaire et sur un front très étendu, parce que l'attaque allemande

LA BELGIQUE DÉVASTÉE



Les Allemands campent sous Visé, au commencement du mois d'août 1914.



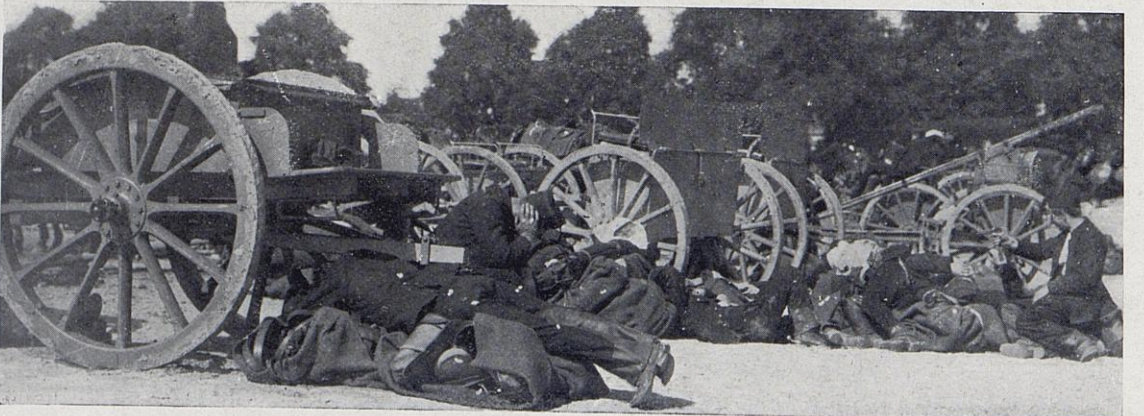
Un fort du nord de la France après sa reddition.



Ramscapelle incendié par les Allemands.



La garde civique belge évacue Bruxelles à l'approche des Allemands, le 19 août 1914.



Artilleurs belges au repos à Namur, le 21 août 1914.

L'ARMÉE ANGLAISE



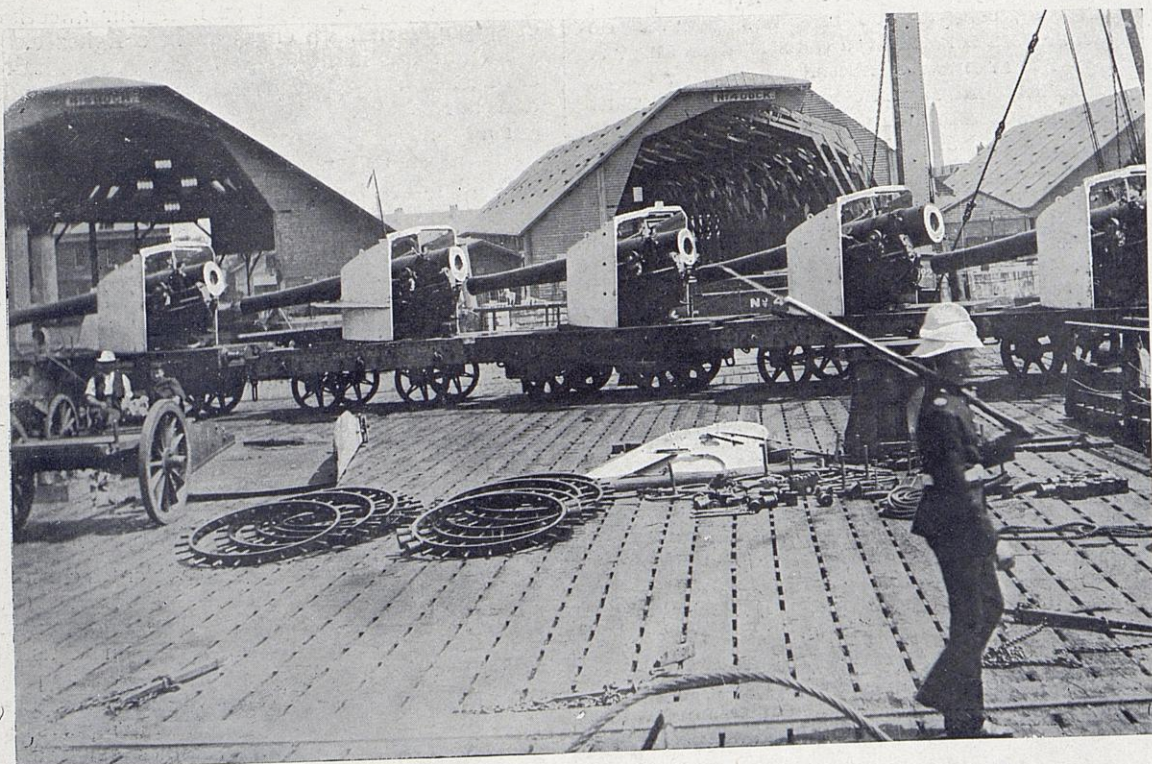
Le Prince de Galles, grenadier de la Garde.



Sir J. French, généralissime des forces anglaises.



Un camp de cavalerie anglaise en France : les préparatifs pour la revue du généralissime.



Dan' un dock anglais : canons prêts à embarquer pour bombarder les Dardanelles.

était poussée tout à la fois dans la vallée de la Vesdre et de la Meuse ; les ennemis, qui paraissaient être environ 10.000, n'ont pas laissé moins de 800 morts sur le terrain. Des détachements allemands occupent Pepinster et Verviers, à 12 milles à l'est de Liège. Les Belges ont pris sept canons à l'ennemi et ont tué tout un parti de uhlans qui avaient pénétré dans Liège pour assassiner le général Leman. Mais l'artillerie allemande a réussi à réduire deux des forts du camp retranché. La ville est pourtant moins que jamais décidée à se rendre et se prépare à une défense pied à pied.

Les ambassadeurs autrichien à Londres et anglais à Vienne avaient déjà reçu leurs papiers ; voici que le gouvernement austro-hongrois rappelle son ambassadeur de Saint-Petersbourg.

L'anniversaire de la bataille de Froeschviller est célébré avec émotion mais avec espoir.

Vendredi 7 août 1914.

Nos escadrons occupent Vic et Moyen-Vic. Les Alsaciens-Lorrains se présentent de plus en plus nombreux pour s'enrôler dans nos armées. Une patrouille allemande a été prise à Nomény par des cavaliers français. A Lauw, une reconnaissance d'infanterie française a surpris une patrouille allemande. Sept allemands ont été tués, dont un officier. Un combat très vif et très brillant pour nos troupes est engagé à Altkirch.

L'admirable résistance des forts de Liège continue à retenir l'armée allemande et à lui barrer l'accès de la vallée de la Meuse.

Pendant le bombardement de Liège, l'Université a pris feu, mais l'incendie a été vite éteint. Quelques civils ont été tués. Personne ne songe à se rendre. Les Allemands se sont emparés du fort de Fléron et ont sommé la citadelle de capituler sous menace de bombardement. Une grande bataille est imminente.

Tandis que l'Angleterre, la Belgique, la Russie, la Serbie et la France s'unissent de plus en plus étroitement, l'Italie refuse tout au moins provisoirement de marcher avec ses deux alliées et l'Autriche-Hongrie a bien du mal à se décider à déclarer la guerre à la France !...

Samedi 8 août 1914.

Les troupes belges ont coupé les communications ferrées entre Arlon et Virton, mettant les Allemands dans l'impossibilité d'exécuter des transports dans la direction de Virton. Les forts de Liège tiennent toujours ; l'opération allemande était basée sur l'hypothèse d'un succès rapide et par suite organisée avec peu d'approvisionnement ; l'héroïque résistance des Belges a jeté bas cette hypothèse et le plan allemand en a supporté le contre-coup.

De la ligne des Vosges aussi parviennent des nouvelles qui encouragent légitimement toutes nos espérances : nous avons passé la frontière à Vic en Lorraine, et aussi en Alsace ; des forces françaises ont passé à Montreux-Vieux. Le combat d'Altkirch, signalé hier, a été extrêmement brillant ; nos troupes ont remporté un avantage complet, ont pris la ville et sont en route vers Mulhouse. Les troupes allemandes battent en retraite. Dans leur joie de voir, après quarante-quatre ans, reparaitre en amis et en vainqueurs les Français tant attendus, les populations alsaciennes et lorraines ont arraché les poteaux frontière en acclamant nos soldats et en chantant la « Marseillaise ».

Le débarquement des troupes anglaises a commencé.

Dimanche 9 août 1914.

Les troupes françaises occupent Mulhouse après Altkirch ; les Allemands se sont retirés dans la direction de Neu-Brisach. Le général Joffre adresse aux populations alsaciennes une proclamation brève, mais émue et vibrante.

De très vifs engagements de cavalerie qui ont eu lieu au sud de la Meuse se sont terminés à l'entier avantage des Français.

Les forts de Liège tiennent encore malgré l'intensité d'un bombardement qui dure depuis 48 heures sans discontinuer. Plus de 50.000 ouvriers ont travaillé à hérissier de retranchements de campagne les intervalles des forts. Les Allemands n'occupent que la ville.

En résumé, la situation militaire présente l'aspect suivant : la rive gauche de la Meuse paraît complètement débarrassée d'Allemands ; sur la rive droite les Français et les Anglais,



L'EXODE DES BELGES DEVANT L'ARMÉE ALLEMANDE

Scènes de poignante détresse ! Hier ces gens étaient heureux et se croyaient en sûreté. Aujourd'hui les voilà fuyant devant l'invasion ; il ne leur reste de ressource que d'écrire leur nom sur les baraques de la route pour laisser un signe de leur passage : faible indice qui permettra peut-être à leur famille dispersée de les retrouver un jour.

récemment débarqués à Ostende et en France, et que commande en chef le maréchal French avancent conjointement dans le Luxembourg. A l'est nous avons débordé sur la frontière lorraine devant Nancy et enfin, après le brillant fait d'armes d'Altkirch, nos couleurs flottent sur Mulhouse.

Lundi 10 août 1914.

Déjà le front s'étend sur 300 kilomètres, de Liège qui tient toujours bon à Mulhouse. Sur les crêtes des Vosges, nos troupes se sont emparées, après un long et violent combat, des cols du Bonhomme et de Sainte-Marie et nous tenons les crêtes dominant Sainte-Marie-aux-Mines.

En Belgique, notre cavalerie a trouvé le contact avec les Allemands sur l'Ourthe et à l'est de Neufchâteau. L'ennemi marque devant Liège un temps d'arrêt pendant lequel il se réapprovisionne ; il a pu faire passer quelques escadrons dans la région de Tongres et semble attendre des renforts avec lesquels il espère sans doute pouvoir tourner la place notamment du côté de Huy.

Le roi Albert est décoré de la médaille militaire. Le consul allemand en Serbie est parti.

Mardi 11 août 1914.

Dans la Hesbaye et la région de Tongres, quelques escarmouches, notamment à Saint-Trond. Les Allemands se vengent : comme ils n'ont encore pu réduire les forts de Liège, ceux qui ont pu pénétrer dans la ville même ont saisi les fonds communaux et pris comme otages l'évêque, le bourgmestre et des députés. Dans les villages du Limbourg où ils ont pu pénétrer, ils ont également fait main-basse sur la caisse municipale. Pendant quelques heures, ils ont occupé la gare de Landen reprise à la suite d'un combat heureux.

Le correspondant militaire du *Times* estime qu'il y a environ 600.000 soldats allemands rassemblés entre Liège et Thionville.

Les rencontres qui ont eu lieu sur le front vosgien n'ont pas dépassé l'importance d'engagements d'avant-garde. En Alsace, les avant-postes français qui avaient poussé jusqu'à Mulhouse et Cernay se sont repliés vers le gros du corps français qui continue d'occuper les hauteurs voisines de Mulhouse.

Le gouvernement français rappelle son ambassadeur à Vienne, M. Dumaine. L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie demande ses passeports à notre ministre des affaires étrangères.

Mercredi 12 août 1914.

10.000 cavaliers allemands environ opèrent dans la Hesbaye. 300 cavaliers pourvus de mitrailleuses sont arrivés dans le Limbourg. A cinquante kilomètres environ à l'ouest de Liège, entre Tirlémont et Saint-Trond, un engagement assez sérieux a eu lieu et l'armée belge a résisté énergiquement à l'attaque allemande. Les Allemands ont fait sauter la voie ferrée entre Liège et Louvain. Pendant leur courte occupation de Landen, les Allemands ont brisé dans la gare tous les appareils et les signaux et enlevé les voies. A Hasselt, ils ont saisi 2.000.000 de francs à la succursale de la banque nationale, institution privée. La ligne actuelle de bataille se porte vers la Nèthe et le Démer. Les Belges ont découvert une force allemande importante entre Hallen et Diest. Un combat acharné a été livré en cet endroit, durant cinq heures. Il y avait 10.000 hommes aux prises et la lutte fut extrêmement chaude. Les Allemands ont été repoussés ; ils ont laissé un grand nombre de tués sur le terrain.

Autre combat à Aineffe où les Belges, après trois heures de lutte avec un régiment de dragons ennemis venant de Liège, conservèrent le terrain où les Allemands laissèrent 153 morts et 102 prisonniers.

Dans la région de Spincourt et dans la région de Château-Salins, nos avant-postes ont admirablement résisté à des attaques ennemies ; près

d'Avricourt, le village de la Garde, situé en territoire annexé, a été enlevé avec élan à la baïonnette.

L'ennemi s'est présenté devant Longwy qui a fièrement refusé de se rendre.

Jeudi 13 août 1914.

On annonce que des partis belges ont pu se glisser en arrière des troupes allemandes, faire sauter voies, tunnels et ponts, et entraver ainsi le ravitaillement de l'ennemi. Les forts de Liège tiennent toujours. Le roi Albert qui, au cours des récents combats, est toujours resté au front parmi ses hommes, voit grandir leur affection et sa popularité. Vif engagement à Eghezée.

Le fait dominant au point de vue militaire est l'échec infligé par les Belges aux Allemands dans la Hesbaye.

En France, on ne signale que le bombardement de Pont-à-Mousson, ville ouverte et non défendue, à 6 kilomètres de la frontière.

Vendredi 14 août 1914.

A Eghezée, les troupes allemandes ont subi de fortes pertes ; l'action a été très chaude ; l'ennemi s'est replié sur Huy.

Les forts de Liège tiennent toujours. Au cours des opérations autour de la ville, l'armée belge a fait plus de 2.000 prisonniers allemands. En raison de l'exiguïté de son territoire, le gouvernement belge demande au gouvernement français d'assurer leur internement.

D'autre part, sur les divers points de notre frontière, les troupes de couverture ont fait plus de 1.500 prisonniers.

Malgré de très nombreuses et violentes contre-attaques allemandes, nos troupes tiennent le col du Bonhomme, le col de Sainte-Marie-aux-Mines, le col de Saales ; nous tenons également dans la vallée de la Bruche, en Alsace ; nous avons pris une section entière avec ses mitrailleuses. Les deux bataillons français qui s'étaient emparés du village de la Garde sont refoulés sur Xure,

arrondissement de Lunéville, par des forces très supérieures. Le brigadier de dragons Escoffier, qui avait chargé avec la plus grande bravoure et reçu plusieurs blessures, obtient la première médaille militaire.

Des forces françaises importantes entrent en Belgique par Charleroi et se portent dans la direction de Gembloux.

Samedi 15 août 1914.

Liège résiste toujours. Un engagement heureux pour les Belges s'est produit à Vissenaeken, au nord de Contich en Brabant.

La liaison est établie par un échange d'officiers entre les armées belges et françaises. Le lieutenant-colonel Aldebert, le commandant Génie, le capitaine de Cholet, sont détachés au grand quartier général de l'armée belge. Le colonel de cavalerie d'Orjo de Marcholette et le major de cavalerie chevalier Melotte sont détachés au grand quartier général de l'armée française.

Une affaire importante a été engagée dans la région de Blamont, Cirey, Avricourt, où nos troupes avaient devant elles un corps d'armée bavarois. Les villages de Blamont et Cirey (Meurthe-et-Moselle) et les hauteurs au-delà ont été brillamment enlevés. Les colonnes allemandes en se repliant ont laissé des morts, des blessés et des prisonniers. Thann a été repris par nous et un drapeau allemand conquis.

Dimanche 16 août 1914.

Dans la région de Blamont et de Cirey, notre avance continue. L'affaire a été chaude et bien conduite. Notre succès est imposant. Le général von Deimling, commandant le 15^e corps, aurait été blessé dans une vive échauffourée à Saint-Blaise, dans la vallée de la Bruche, à 8 kilomètres au nord de Saales.

Liège résiste toujours héroïquement.

La première rencontre sérieuse entre Français et Allemands sur le territoire belge a eu lieu entre Namur et Dinant; dès la nuit, le contact a été pris entre les deux cavaleries, des deux côtés de la Meuse, mais les Allemands ont été repoussés avec des pertes notables. Toutefois ils ont pu bombarder la gare de Dinant et un de leurs avions a lancé des bombes sur Namur.

Un manifeste du Tsar promettant la restitution de la Pologne occasionne une grosse émotion.

Lundi 17 août 1914.

En Lorraine annexée, nos troupes occupent Abreschwiller, Lorquin, Azoudanges et Marsal, communes du département de la Meuse, dans la région de Sarrebourg, avant 70. A l'est des Vosges, nous occupons Schirmeck.

Brutalités sans nombre des Allemands à Villerupt et à Pillon; signe caractéristique: les victimes sont de préférence des enfants, des femmes ou des prêtres.

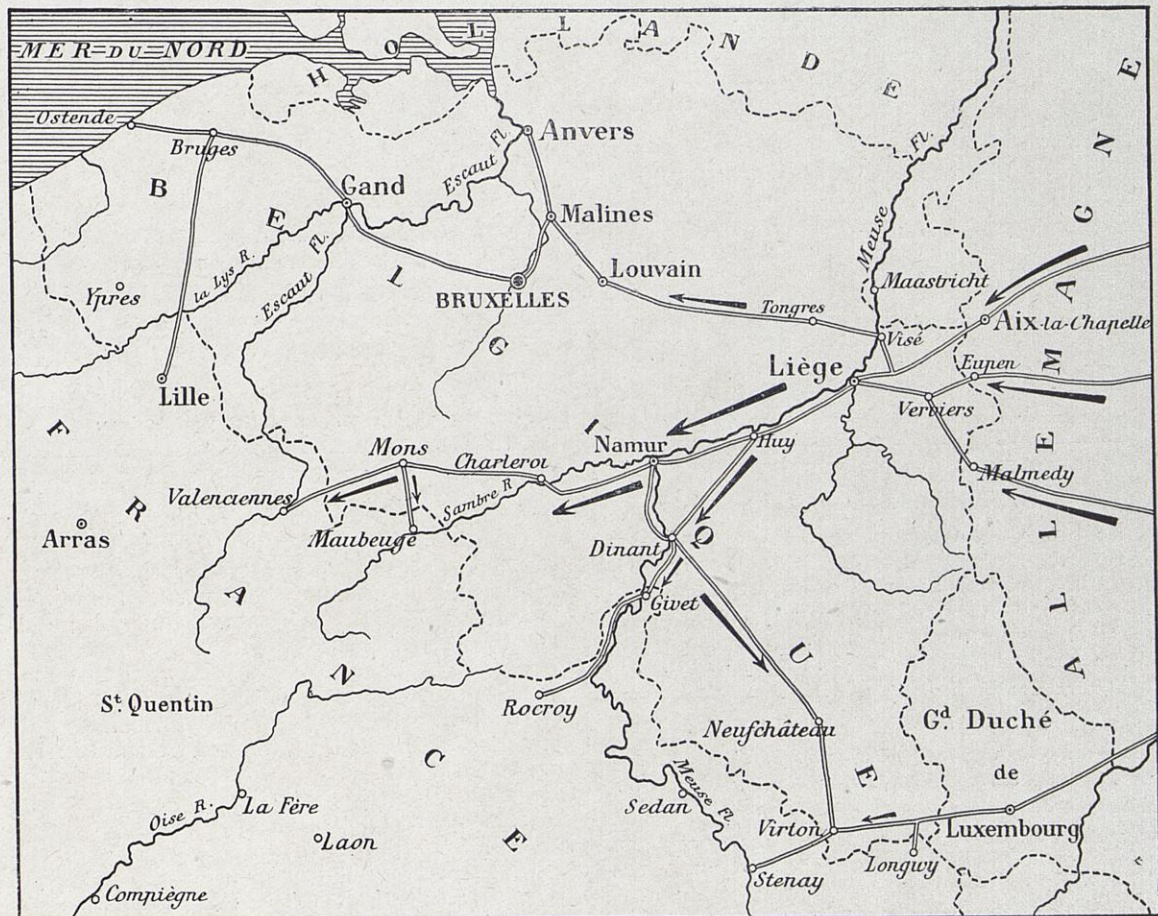
En Belgique, petits combats autour de Liège qui tient toujours! Mais une attaque plus forte semble imminente. Le combat de Dinant a été une chose effroyable où le succès français est confirmé; la Meuse, rouge de sang, roulait pêle-mêle des cadavres d'Allemands et de chevaux. Il ne reste plus grand'chose de la petite ville, sauvagement bombardée par l'ennemi sans utilité stratégique. A Wavre, les Belges arrêtent l'offensive de la cavalerie allemande et à Gembloux une patrouille est repoussée. Or établit des retranchements autour de la capitale.

Mardi 18 août 1914.

Les forts de Liège sont encore intacts, tiennent toujours, mais ne canonent plus. Aucun d'eux n'est encore aux mains de l'ennemi, mais les Allemands, tournant par le nord et par le sud, semblent se diriger d'une part vers Louvain, de l'autre vers Wavre, les deux routes de Bruxelles. La garde civique est envoyée en avant de la capitale pour en protéger les abords. Les Belges s'emparent de l'étendard des « hussards de la mort ». On parle du transfert du gouvernement à Anvers, considéré comme le boulevard de la résistance.

Mercredi 19 août 1914.

L'armée française a progressé rapidement au-delà de la Seille, atteignant d'une part Delme et de l'autre Morhange. Dans les Vosges, les Allemands ont repris Schlestadt où nous avions une avant-garde.



Les routes de l'invasion à travers la Belgique.

En Belgique, à l'est de la Meuse, les Allemands ont atteint la ligne Dinant-Neufchâteau. Des forces importantes ont continué à passer la Meuse entre Liège et Namur. Leur avant-garde atteint la Dyle. Devant ce mouvement, l'armée belge commence à se replier sur Anvers.

A Aerschot, un combat extrêmement rude s'engage sur tout le front. Deux régiments belges, qui se sont déjà couverts de gloire à Liège, luttent contre des forces dix fois supérieures en nombre et leur infligent de fortes pertes. Eux-mêmes très éprouvés doivent se replier au soir tombant.

M. Jules Cambon rentre à Paris après un voyage extrêmement long et pénible.

Jeudi 20 août 1914.

Le gouvernement belge a achevé de se retirer à Anvers. La cavalerie allemande occupe Bruxelles; d'importantes colonnes poursuivent leurs mouvements de ce côté. L'armée belge se retire sur Anvers sans avoir été accrochée par l'ennemi. Le gouverneur von Kotow est nommé gouverneur de la ville de Liège. Le prince Eitel-Friedrich est logé dans le palais provincial de cette ville.

Des forces ennemies importantes ont passé par les couloirs de Rochefort, Bastogne et Arlon. La cavalerie allemande a poussé jusqu'à Florenville où la nôtre l'a repoussée. Les troupes ennemies avancent vers Longwy et Briey et se retranchent, appuyées à la place de Metz.

En Haute-Alsace, nous avons occupé Guebwiller. Après un combat extrêmement vif, Mulhouse a été réoccupé par nous. A Morhange, combat assez chaud. Nos avant-gardes s'étant repliées sur le gros, la lutte a été vive de part et d'autre.

Vendredi 21 août 1914.

Bruxelles se vide de ses habitants qui refluent vers Gand et même Ostende, et se remplit des habitants des villages voisins qui fuient devant l'ennemi. Les journaux bruxellois émigrent à Gand. M. Adolphe Max, bourgmestre de Bruxelles, adresse à ses administrés une proclamation extrêmement digne, les invitant au calme. Bruxelles est frappé d'une contribution de guerre de 200.000.000 par les Allemands, dont les forces, dépassant la capitale, prennent à leur tour la direction de Gand. Les forts de Namur sont investis et une importante colonne ennemie, remontant la Sambre, rencontre à Charleroi des troupes françaises.

Samedi 22 août 1914.

Les Allemands se sont avancés d'une part jusqu'à Melle, devant Gand, d'autre part jusqu'à Malines, entre Bruxelles et Anvers. Rencontre entre Belges et Allemands, au détriment de ces derniers, entre Genappe et Braine-l'Alleud. A Ham-sur-Sambre, une colonne allemande est détruite par l'artillerie. Par contre, les Allemands bombardent avec fureur Thuin où sont les Anglais, Charleroi où sont les Français.



UNE TRANCHÉE FRANÇAISE AUX ENVIRONS DE MULHOUSE

Entre le 8 et le 20 août, les Français prirent, perdirent et reprirent Mulhouse qu'ils durent ensuite évacuer sans combat pour jeter dans la bataille de la Marne les troupes qui combattaient en Alsace.

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS D'AOUT 1914

En Belgique.		Au Centre.		Dans l'Est.				
5	Combat de Visé.	11 et 12	Combats de Saint-Trond, Diest et Haelen.	7	Combat et prise d'Altkirch.			
6	Héroïque résistance de Liège.	10-11-12	Combats en Hesbaye.	8 prise	} de Mulhouse.			
20		13	Eghezée.	11 perte		10 Cols du Bonhomme et de Ste-Marie.		
		19	Combat d'Aerschot.	20 reprise		15 Prise de Thann.		
		20	Le Gouvernement belge s'établit à Anvers.		15 et 16	Blamont et Cirey-sur-Vezouze.		
		21	Occupation de Bruxelles.	25	Les Allemands viennent en reconnaissance à Roubaix et Tourcoing.	20 et 21	Bataille de Morhange.	
15	Bataille de Dinant.	Du 12	} Inves-tisse-ment et occu-pation de Namur.	25	Les Allemands entrent à Tournai.	23	Les Allemands à Lunéville.	
18		Du 22		} Thuin.	26	Combat du Cateau.	26	Sac de Gerbévillers.
20	Combat de Charleroi.	Du 22	} Combats autour de Malines.	28	Evacuation de Saint-Quentin.	21 et jours	} Commencement d'une longue série de batailles au Grand-Couronné de Nancy.	
		Du 22	} Combats autour de Malines.	28	Combat de Guise.	27		} Longwy capitule avec les honneurs de la guerre, Bombardement de St-Dié, ville ouverte.
		Du 22	} Combats autour de Malines.	29	Combat de La Fère.			
		Du 22	} Combats autour de Malines.	29	Combat de La Fère.			
		Du 22	} Combats autour de Malines.	30	Combat de La Fère.			
		Du 22	} Combats autour de Malines.	31	Les Allemands occupent Amiens.			

Dimanche 23 août 1914.

Le Japon déclare la guerre à l'Allemagne. Nos troupes se sont légèrement repliées en Lorraine. Les Allemands occupent Lunéville. Nous tenons la ligne fortifiée qui commence au Grand-Couronné de Nancy.

A Charleroi, la bataille donne son plein.

L'INTERVENTION DU JAPON

Le Japon, allié de l'Angleterre, constamment en butte aux sarcasmes de l'Allemagne, contrecarré par elle dans son action asiatique, ne pouvait moins faire que de s'unir à la Triple-Entente contre les empires germaniques. Il y était, de plus, conduit par ses conventions de 1907 avec la France, suivies de sa réconciliation avec la Russie.

Aussi, dès le 23 août, le gouvernement du Mikado adressait-il une déclaration de guerre au gouvernement de Berlin.

Le surlendemain 25, il recevait une déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie.

Le terrain de ses opérations en Extrême-Orient était tout indiqué : c'était la province du Chan Toug, où l'Allemagne avait installé de force en 1898 une colonie, qu'elle avait rendue prospère et à laquelle elle était tout particulièrement attachée. C'était « le principal fleuron de sa couronne coloniale ».

Le Japon décida de s'en emparer. Il en entreprit immédiatement le siège. Dès le 1^{er} octobre, il était maître des forts de la capitale, Tsin Tao. Le 18 du même mois il occupait la colline qui domine la ville. Le 10 novembre il prenait possession de la ville elle-même et des navires allemands qui en défendaient l'entrée, et il débarrassait les mers de Chine de la flotte de Guillaume II.

Ces événements produisirent une impression considérable en Europe et, à Berlin, une véritable consternation.

S. P.

Lundi 24 août 1914.

Les Allemands ont incendié la ville haute de Charleroi ; ils ont brûlé Marchienne, Monceau, Anderlues, Châtelet, Châtelaineau, Fontaine-l'Evêque ; ils occupent Thuin. Ils ont pris aussi Diest et Alost, mais c'étaient villes ouvertes.

Vers l'est, une armée française partant de la Woëvre septentrionale et se portant sur Neufchâteau va attaquer les forces allemandes qui ont défilé dans le Luxembourg, et sur la rive droite de la Semoy, se portant vers l'ouest.

Une autre armée partie de la région de Sedan traverse l'Ardenne, et se dirige vers les corps allemands en marche entre la Lesse et la Meuse.

Une troisième, de la région de Chimay, s'est portée vers la droite allemande entre Sambre et Meuse ; elle est en liaison avec l'armée anglaise partie de la région de Mons.

Mardi 25 août 1914.

L'armée anglaise et deux de nos corps d'Afrique, à l'extrême gauche, ont dû se replier après avoir infligé de fortes pertes à l'ennemi, notamment au corps d'élite de la garde. A l'est de la Meuse, des troupes ont dû se replier au sud de la Semoy après un engagement très vif.

Les Allemands occupent Manage, La Louvière, Charleroi, Fleurus et Ligny. Partout la bataille a été acharnée, la défense héroïque.

Des uhlans ont été vus à Tournai ; des éléments de cavalerie allemande ont pénétré dans la région Roubaix-Tourcoing.

L'armée belge, sortant d'Anvers, a refoulé les éléments allemands qui avaient dépassé Malines.

La lutte a repris, dans la région du Grand-Couronné de Nancy et au sud de Lunéville.

Mercredi 26 et Jeudi 27 août 1914.

On annonce le bombardement d'Etain.

Le 15^e corps exécute une contre-attaque très

brillante dans la vallée de la Vezouze. Une bataille se livre entre Maubeuge et le Donon. Un zeppelin a bombardé Anvers. Le quartier général belge est installé à Malines.

Les cavaliers allemands aperçus dans la région de Lille-Roubaix-Tourcoing descendent jusqu'à Douai. A Moncheaux, près de Condé-sur-Escaut, à Somain, à Cateau, à Denain, à Bouchain, les Allemands se livrent aux pires excès. Nous leur infligeons de lourdes pertes.

Dans la région de Saint-Dié, notre droite se replie légèrement. Sac de Gerbéviller.

Le 27, en France, remaniement ministériel. M. Millerand remplace M. Messimy à la Guerre.

Entre les Vosges et Nancy, nos troupes avancent. Saint-Dié, ville ouverte, est bombardé. Longwy capitule avec les honneurs de la guerre.

Vendredi 28 et Samedi 29 août 1914.

Après une magnifique résistance de deux jours, les Allemands reprennent Malines, qui est bombardée et en ruines. Louvain est mis à sac et incendié. Les Allemands sont entrés dans Namur dont les forts tiennent encore.

L'Autriche déclare la guerre à la Belgique.

Un combat qui semble devoir être violent est engagé à Guise et la lutte s'engage à La Fère.

Lundi 31 août 1914.

Une véritable guerre de siège se livre dans la région du Grand-Couronné de Nancy. Nos troupes opérant dans la région de Spincourt et de Longuyon infligent un échec à l'armée du prince royal. Dans la région Neufchâteau-Palaiseul, certaines de nos troupes subissent des échecs partiels. Une action d'ensemble est engagée entre Meuse et Reithel. On annonce l'occupation d'Amiens.



Un groupe d'habitants de Louvain pris en otages.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite)

Mardi 1^{er} septembre 1914.

Pour ne pas accepter une action, peut-être décisive, et qui n'aurait pu s'engager dans de bonnes conditions, nos troupes de l'aile gauche se replient. Dans la région de Reims, l'action engagée arrête momentanément l'ennemi.

Le général Gallieni, devenu gouverneur de Paris, travaille activement à fortifier la capitale

Mercredi 2 septembre 1914.

L'ennemi occupe Lille déclarée ville ouverte. Un corps de cavalerie allemande s'est rencontré — et il lui en a coûté 10 canons — avec les Anglais, au nord de la forêt de Compiègne. Un autre corps de cavalerie allemande pousse jusqu'à la ligne Soissons-Anizy-le-Château. L'ennemi envahit Senlis qu'il saccage, pille et brûle.

Le Président de la République et les ministres adressent au pays une proclamation annonçant le transfert du gouvernement à Bordeaux. Une partie de la population parisienne émigre à sa suite — particulièrement les femmes restées avec des enfants.

Jeudi 3 septembre 1914.

L'ennemi, obligé de se ravitailler en fantassins et en munitions, avance plus lentement.

Paris a désormais pour le défendre une armée distincte, indépendante de l'armée du Nord-Est, et placée sous les ordres du général Gallieni. Ce sont des détachements de cette armée qui surveillent la région Compiègne-Senlis.

Dammartin est évacué. Des réfugiés arrivent à Paris par la ligne du Nord. Cependant l'ennemi semble, momentanément, renoncer à venir sur la capitale. Il dessine un mouvement débordant vers notre droite.

Les Allemands ont fait sauter, sans motif connu, l'hôtel de ville de Namur. Les espions abondent à Anvers. Un nouveau zeppelin bombarde cette ville. Les enfants royaux de Belgique sont conduits à Londres par la Reine qui reviendra, sitôt qu'ils seront en sécurité, reprendre sa place auprès du roi Albert.

Vendredi 4 septembre 1914.

L'ennemi évacue Lille, sans y avoir commis de dégâts. Le mouvement débordant indiqué hier se dessine ; l'ennemi a atteint la Ferté-sous-Jouarre, dépassé Reims et descend le long et à l'ouest de l'Argonne. Mais nos troupes maintiennent le contact, et, pas plus que les jours précédents, ne se laissent envelopper. En Lorraine et dans les Vosges, on se bat pied à pied, avec vigueur, et avec des alternatives diverses.

Maubeuge est violemment bombardée.

Combat à Bapaume.

On dit qu'une colonne allemande dont l'effectif est diversement évalué, réfugiée dans les



LES RUINES DE SENLIS

De la jolie petite ville de l'Île de France, les Allemands, sans nécessité stratégique ou militaire, n'ont à peu près pas laissé pierre sur pierre. On sait que c'est là leur façon préférée de venger leurs échecs.

bois d'Havrincourt, auxquels l'artillerie française mit le feu, y a péri complètement.

Samedi 5 septembre 1914.

L'ennemi poursuit son large mouvement de conversion vers le Sud-Est. Il semble que la région Compiègne-Senlis soit évacuée par les Allemands. L'aile droite allemande atteint la région au nord de Provins (général von Kluck). L'ennemi est à 30 kilomètres de Paris. Trois forts de Maubeuge sont détruits. En Lorraine et dans les Vosges, la situation reste inchangée. Le drapeau du 137^e d'infanterie est décoré de la Légion d'honneur.

Dimanche 6 septembre 1914.

Les troupes de la défense avancée de Paris prennent contact avec des forces adverses paraissant

sant couvrir sur l'Ourcq vers le Sud-Est le mouvement du gros de l'aile droite allemande. Il en résulte un petit engagement qui tourne à notre avantage. Le général von Kluck effectue un léger recul. A notre aile gauche, nos armées reprennent contact dans de bonnes conditions avec la droite ennemie sur les rives du Grand-Morin.

Grâce à une action très vigoureuse de nos troupes puissamment aidées par l'armée britannique, les forces allemandes qui s'étaient avancées jusque dans la région de Coulommiers-La Ferté-Gaucher doivent marquer un mouvement de recul.

Maubeuge résiste encore. On se bat toujours en Lorraine et dans les Vosges.

Le général Joffre, commandant en chef les armées françaises, vient d'adresser à ses troupes un ordre du jour suivant :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

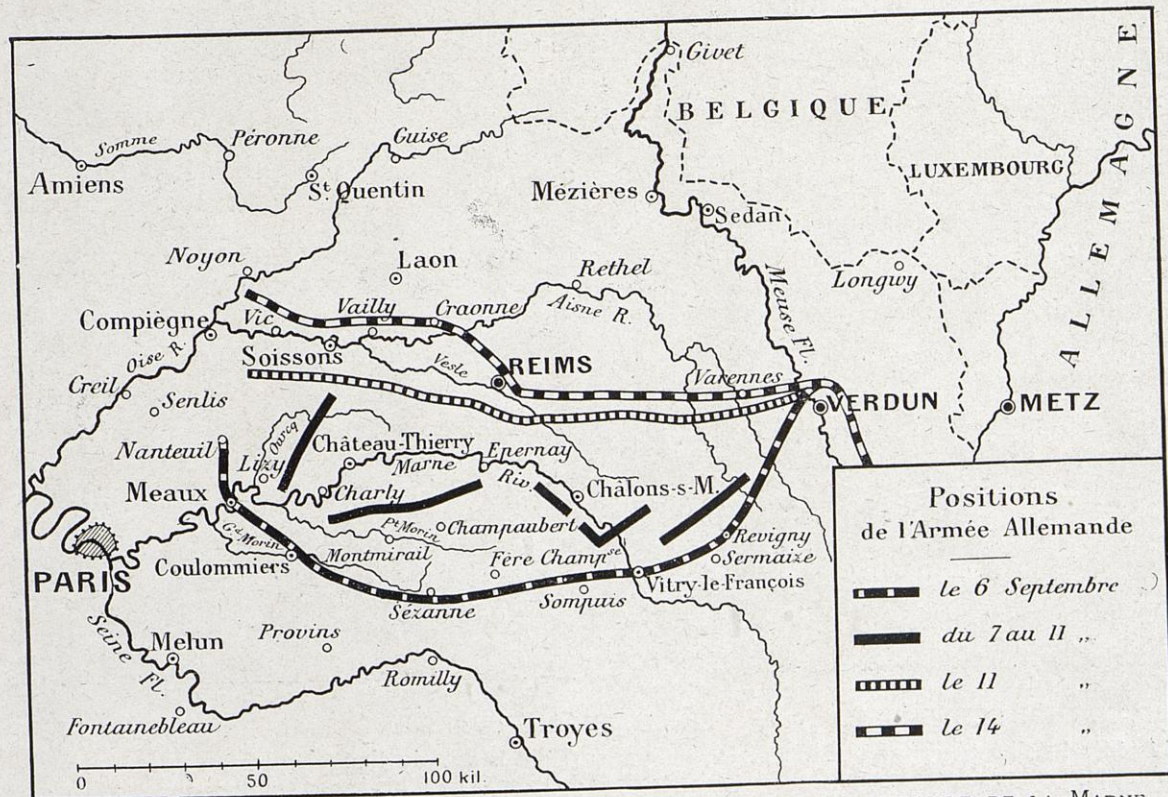
Lundi 7 septembre 1914.

Les troupes allemandes ont à présent ce front « convexe » que les stratèges d'Outre-Rhin estiment dangereux. Nos armées ont reculé méthodiquement, et, bien appuyées aujourd'hui, assurées de leur ravitaillement, réellement fraîches pour la plupart, ont en face d'elles une infanterie qui s'use et dont les moyens de correspondance avec les dépôts ont été jusqu'à présent trop précaires pour que d'importants renforts et remplacements aient pu leur être envoyés.

Une action générale est engagée sur une ligne passant par Nanteuil-le-Haudouin, Meaux, Sézanne, Vitry-le-François, et s'étendant jusqu'à Verdun. On annonce la chute de Maubeuge.

Mardi 8 septembre 1914.

Après un mois de campagne, 3 drapeaux conquis par nos soldats entrent aux Invalides : celui du 132^e d'infanterie du 15^e corps



CARTE MONTRANT LA DISPOSITION DES ARMÉES ENNEMIES PENDANT LA BATAILLE DE LA MARNE.

de Strasbourg ; celui du 68^e d'infanterie du 8^e corps de Coblenze ; celui du 28^e d'infanterie du 8^e corps de Coblenze.

Les troupes de Paris continuent leur vigoureuse action dans le voisinage de l'Ourcq et sont en progrès jusque dans la région de Montmirail. Dans leur mouvement de retraite en deçà du Petit-Morin les ennemis tentent d'infructueuses attaques pour protéger leurs communications. L'ennemi se plie dans la direction de la Marne entre Meaux et Sézanne. De violents combats se livrent au centre — et sans que nous soyons repoussés nulle part — entre Fère-Champenoise, Vitry-le-François — où l'ennemi perd beaucoup de terrain — et la pointe sud de l'Argonne. Les Anglais poursuivent leur offensive dans la direction de la Marne. Péniblement mais sûrement, nos troupes progressent sur les plateaux au nord de Sézanne.

Une attaque allemande sur l'axe Château-Salins-Nancy est repoussée au nord de la forêt de Champenoux.

Mercredi 9 septembre 1914.

A l'aile gauche, les Allemands, ayant cependant, renforcé leurs troupes se replient. L'armée anglaise franchit la Marne ; l'ennemi recule de 40 kilomètres. Au centre notre avance est lente et générale.

Les Allemands essayent d'abandonner leur ligne de communication actuelle, trop longue et insuffisamment sûre, pour en prendre une nouvelle, plus directe, passant au sud-est de la Meuse, qui les reliera en outre avec les forces qu'ils ont en Lorraine et sur le Rhin. Il est à remarquer toutefois que dans cette direction, — le fort de Charlemont près de Givet leur interdisant la ligne qui suit la Meuse, et la ligne Charleville-Montmédy-Longwy étant barrée à Montmédy et privée de ses ponts et tunnels — ils ne disposeraient d'aucune voie ferrée.

Des opérations militaires, ayant pour objet l'attaque sérieuse du camp retranché d'Anvers, se dessinent depuis plusieurs jours entre Bruxelles, Termonde, Anvers et la Nèthe. Un combat a eu lieu à Saint-Amand, un autre à Capelle-au-Bois et les Allemands semblent y avoir perdu beaucoup de monde.

Jeudi 10 septembre 1914.

A notre aile gauche, les troupes anglo-françaises ont franchi la Marne entre La Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry. Cette avance de notre aile gauche est inquiétante pour l'ennemi dont la ligne de communication passe à l'ouest de la Meuse entre Mézières et Namur — d'où son désir déjà signalé de se créer une nouvelle ligne de ravitaillement au nord de Verdun par le Luxembourg belge et le Grand-Duché.

Entre Château-Thierry et Epernay, au nord des marais de Saint-Gond, la garde prussienne a été repoussée sur la Marne et la lutte continue avec une grande violence entre le camp de Mailly et Vitry-le-François. La gauche de l'armée de von Kluck et l'armée de von Bülow se replient.

Sur l'Ornain (armée du duc de Wurtemberg) près de Vitry, en Argonne (armée du kronprinz) en Lorraine, la situation est stationnaire.

Les Allemands ayant perdu tout espoir d'enlever Paris de vive force n'ont pas l'air disposés à en entreprendre le siège.

A Termonde, les Belges ont inondé la région et noyé l'artillerie allemande.

Vendredi 11 septembre 1914.

Ce qui s'appellera dans l'histoire la bataille de la Marne dure encore ; péniblement, les Allemands se dépêtrent des marais de Saint-Gond.

A l'aile gauche, notre succès s'accroît. Il continue au nord de la Marne et dans la direction de Soissons et Compiègne ; les Anglais

prennent aux fuyards un abondant matériel ; nous prenons un drapeau. Au centre, sur tout le front entre Sézanne et Revigny, l'ennemi cède et s'effondre, mais dans l'Argonne il s'efforce encore de ne pas reculer.

Le mouvement déjà signalé des Allemands vers Anvers s'est accentué, et l'on se bat en plusieurs points de la région.

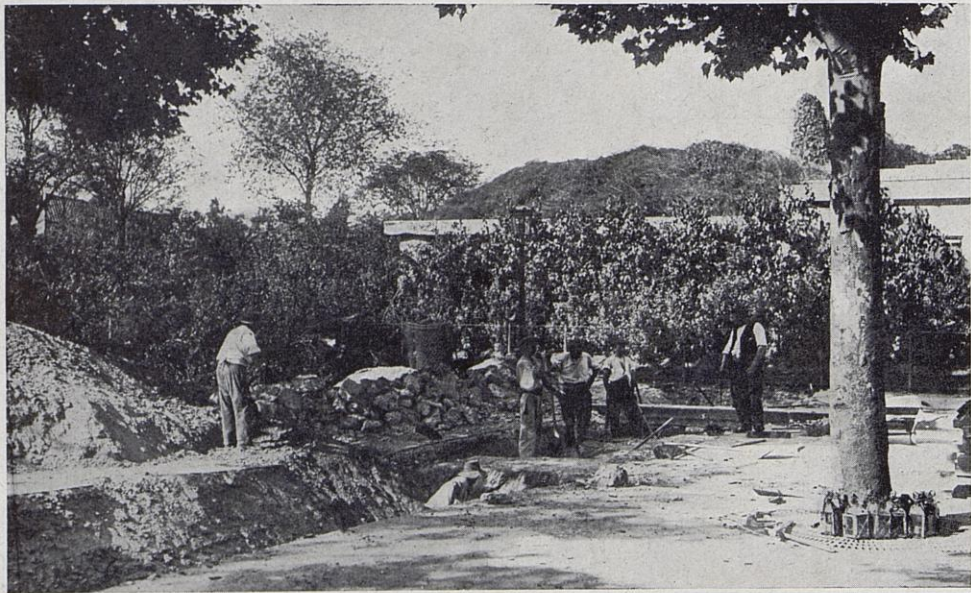
Samedi 12 septembre 1914.

Les colonnes ennemies dispersées par notre 75 sont rejetées sur la Marne, sur Reims, sur l'Argonne. Du plateau de la Brie où il avait projeté de couper notre armée, l'ennemi a été rejeté successivement, au cours de ces dernières journées, jusqu'au delà de la Marne d'abord, puis au nord de l'Aisne, où il espère tenir entre Soissons, Braismes, Fismes et la couronne de Reims.

Notre aile droite et notre centre ont repris Vitry-le-François où les Allemands s'étaient fortifiés, et refoulé l'ennemi à Sermaize et Revigny, où beaucoup de matériel reste entre nos mains. Nous avons franchi la Marne près d'Epernay. Les forces allemandes de l'Argonne commencent à céder et battent en retraite vers le nord par la forêt de Bellenoue.

Entrées victorieuses à Vitry-le-François, nos troupes y ont découvert le curieux ordre du jour suivant, du général-lieutenant Tulff von Tschappe und Werdenbach en date du 7 septembre :

Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint. Les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être continuellement repliées ; la grande décision est indiscutablement proche ; demain donc la totalité des forces de l'armée allemande, ainsi que toutes celles de notre corps d'armée, devront être engagées sur toute la ligne allant de Paris à Verdun. Pour sauver le bien-être et l'honneur de l'Allemagne, j'attends de chaque officier et soldat, malgré les combats durs et héroïques de ces derniers jours,



PRÉPARATIFS POUR LA DÉFENSE DE PARIS EN SEPTEMBRE

Aux portes de Paris, la prévoyance du général Galliéni fit faire des travaux qui témoignaient de son inébranlable volonté de défendre la capitale « jusqu'au bout ». (Tranchées à la Porte-Maillot).

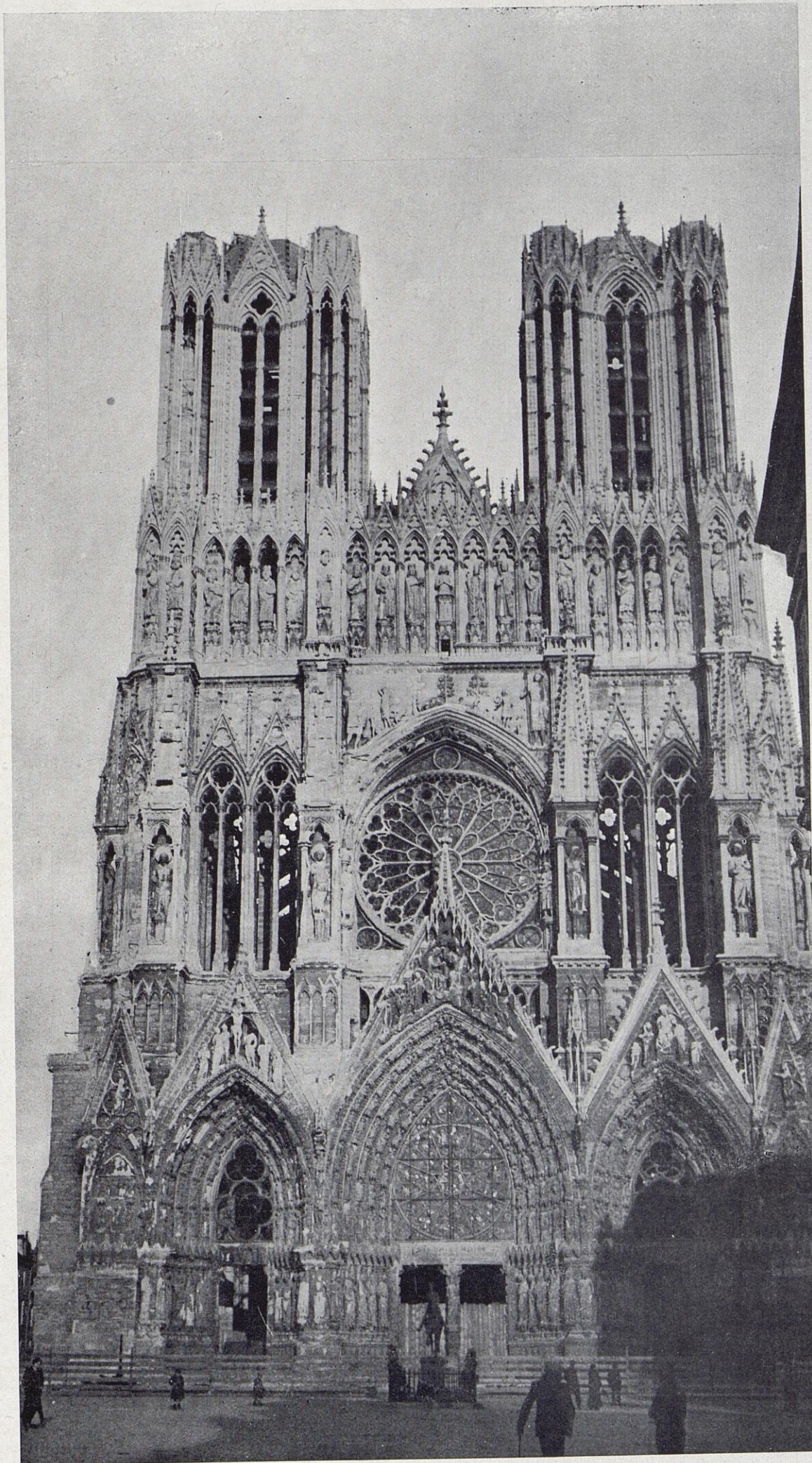
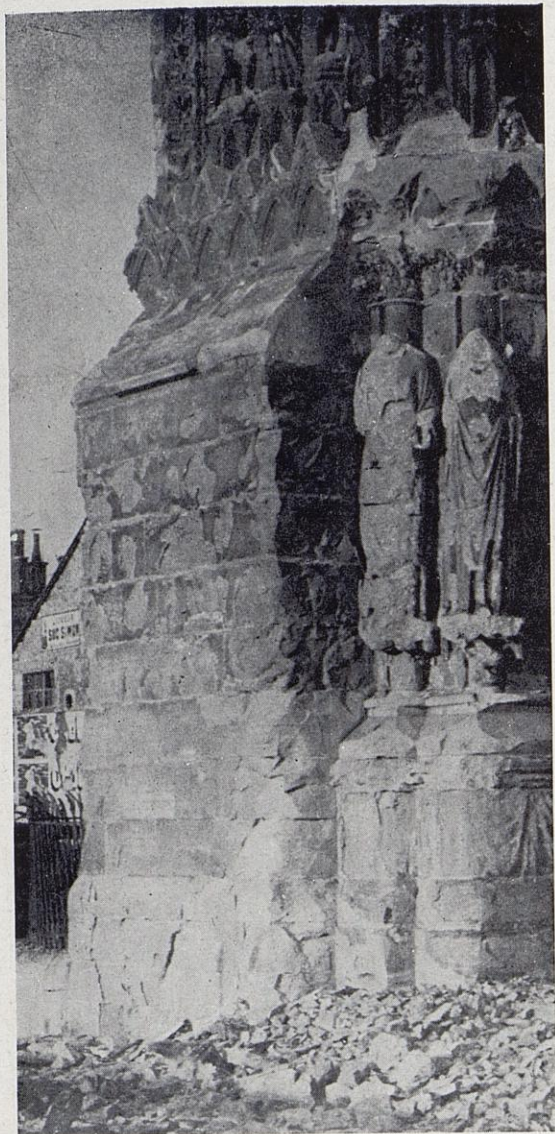


EN AUTOMOBILE, VERS LA BATAILLE DE LA MARNE

Dans la nuit du 4 au 5 Septembre les troupes de l'armée de Paris furent transportées en autos sur le front de l'Ourcq où elles décidèrent de la victoire.

LE CRIME DE REIMS

LA CATHÉDRALE APRÈS L'INCENDIE ET LES BOMBARDEMENTS SUCCESSIFS



UNE VENGEANCE ALLEMANDE

(Clichés de M. Meys.)

La destruction de la cathédrale de Reims, l'admirable monument qui symbolisait des souvenirs et des traditions chers à la France, restera comme le crime allemand par excellence. Notre photographie a été prise le 18 novembre; la cathédrale avait été incendiée le 20 septembre et bombardée encore à diverses reprises. A gauche, détail des dégâts sur le portail ouest.

qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle ; tout dépend du résultat de la journée de demain.

En Lorraine, nous progressons ; nous occupons la lisière est de la forêt de Champenoux, Rehainvillers et Gerbevillers ; la région autour de Nancy est évacuée ; nous réoccupons Lunéville, et les Allemands quittent Saint-Dié.

En Belgique, on se bat toujours sous Anvers

Dimanche 13 septembre 1914.

A la demande du général Joffre, la dignité de Grand' Croix de la Légion d'honneur est décernée aux généraux Maunoury et Dubail, et celle de grand-officier au général Foch.

A Montmirail, la retraite des Allemands a été si rapide que nous avons retrouvé au quartier général des cartes, documents, papiers personnels et des paquets de lettres à distribuer ou à expédier. A Fromentières, ils ont abandonné des batteries d'obusiers et de nombreux caissons. Nous avons pris 14 canons, 6 mitrailleuses, 50 fourgons et beaucoup de prisonniers. Notre aile gauche franchit l'Aisne. L'ennemi évacue Amiens et se replie vers l'Est. Entre Soissons et Reims, il se retire au nord de la Vesle sans avoir défendu la Marne au sud-est de Reims ; au centre il perd Revigny et Brabant-le-Roi, mais s'accroche encore dans le sud de l'Argonne. Sa retraite s'accroche sur la Meurthe : nous réoccupons Raon-l'Étape, Baccarat, Reméréville, Nomeny, Pont-à-Mousson.

Le général en chef des armées remercie, au nom du pays, les officiers, sous-officiers et soldats d'avoir bien répondu à son appel et déclare que c'est la reprise vigoureuse de l'offensive qui a déterminé le succès. Le général Galliéni exprime, de son côté, une satisfaction légitime pour la façon dont se sont comportées l'armée de Paris et les troupes du camp retranché.

A Lierre, sous Anvers, fort vif engagement où les Belges semblent infliger de grosses pertes à l'ennemi.

Lundi 14 septembre 1914.

Nos troupes réoccupent Amiens. L'ennemi semble vouloir faire tête sur l'Aisne et sur les hauteurs du nord et du nord-ouest de Reims. Entre l'Argonne et la Meuse il continue à se replier. En Woëvre, le fort de Troyon, violemment attaqué par les Allemands à plusieurs reprises ces jours derniers, est dégagé.

Les Allemands feront, selon toute vraisemblance, tout ce qu'ils pourront pour défendre la ligne de l'Aisne au nord de Reims, qui est d'une importance capitale pour eux ; ils tenteront de tenir vers Rethel, car il n'y a que 40 kilomètres entre Rethel et Mézières, et si nos troupes arrivent à franchir ce pas en avant, les communications de l'armée allemande par la Belgique à l'ouest de la Meuse seront coupées. Seule leur resterait la ligne de retraite au nord de Verdun, par le Luxembourg belge ; c'est le chemin le plus court sur la Moselle de Metz à Trèves, mais c'est un pays difficile et broussailleux.

Mardi 15 septembre 1914.

Le front de retraite allemand est à peu près rectiligne, orienté de l'ouest à l'est au nord de l'Aisne. L'armée allemande de l'Argonne se coule entre ce massif montagneux et la Meuse.

Sur la ligne jalonnée par la forêt de Laigue et Craonne, sur la ligne passant au nord de Reims et au camp de Châlons pour atteindre Vienne-la-Ville au pied occidental de l'Argonne, enfin sur la ligne Varennes-Consenvoye, l'ennemi va tenter sa résistance.

A notre droite, les Allemands se replient sur Etain, Metz, Delme et Château-Salins.

Un assez vif engagement a eu lieu à Alost pour le plus grand mal des Allemands. Ceux-ci interrompent leur offensive dans le triangle Malines-Bruxelles-Louvain.

On est enfin fixé sur le sort du général Leman, l'héroïque défenseur de Liège : il est prisonnier en Allemagne et a écrit au roi Albert une lettre admirable d'humble héroïsme.

Mercredi 16 septembre 1914

Notre droite continue à avancer pour empêcher la réalisation du plan allemand.

Les arrière-gardes ennemies, atteintes par nos éléments de poursuite, ont dû faire tête. Le gros des armées allemandes les a renforcées. L'ennemi livre sur tout le front — dont son arrière a pu, il y a une dizaine de jours, soli-

dement organiser certains points — une bataille défensive. Ce front va de Noyon à la Meuse, au nord de Verdun, en passant par Vic-sur-Aisne et Soissons, le massif de Laon, les hauteurs au nord et à l'ouest de Reims, Ville-sur-Tourbe (à l'ouest de l'Argonne), Varennes (abandonné par l'ennemi) et le bois de Forges.

Un nouveau combat très violent, est engagé dans la région de Termonde.

Jeudi 17 septembre 1914.

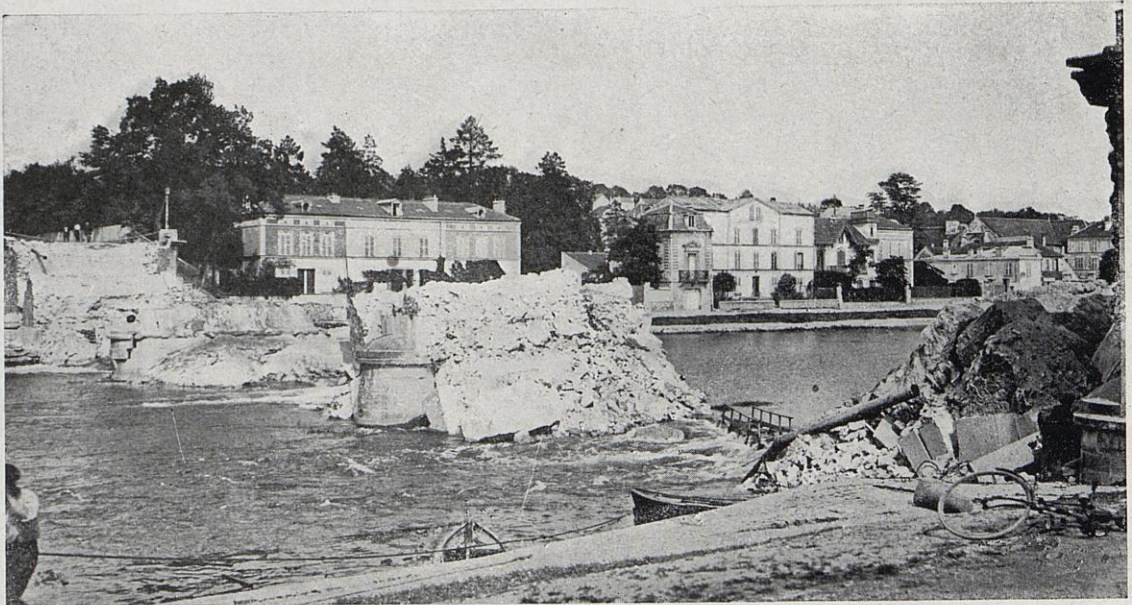
Entre l'Oise et la Meuse, la bataille est acharnée ; les Allemands se cramponnent, creusent des tranchées, appellent tout ce qu'ils peuvent des forces engagées dans des opérations latérales. On se bat notamment à Berry-au-Bac, sur l'Aisne, avec beaucoup de vigueur. Entre l'Ar-

munitons et il est à prévoir que la bataille actuelle durera plusieurs jours encore.

Notre aile gauche, sur les hauteurs de l'Aisne, a légèrement progressé sur quelques points malgré trois tentatives des Allemands pour percer l'armée anglaise. De Craonne à Reims, les troupes françaises repoussent plusieurs violentes contre-attaques nocturnes. Vaines tentatives de l'ennemi pour prendre l'offensive contre Reims. De Reims à l'Argonne, l'ennemi se retranche et adopte une attitude purement défensive. De même, en Lorraine et dans les Vosges, il occupe des positions organisées défensivement le long de la frontière.

Samedi 19 septembre 1914.

Il semble que la grande bataille qui se livre



LE PONT DE LAGNY, DÉTRUIT PAR LE GÉNIE FRANÇAIS
On sait que c'est à Lagny que commença la retraite des armées allemandes.

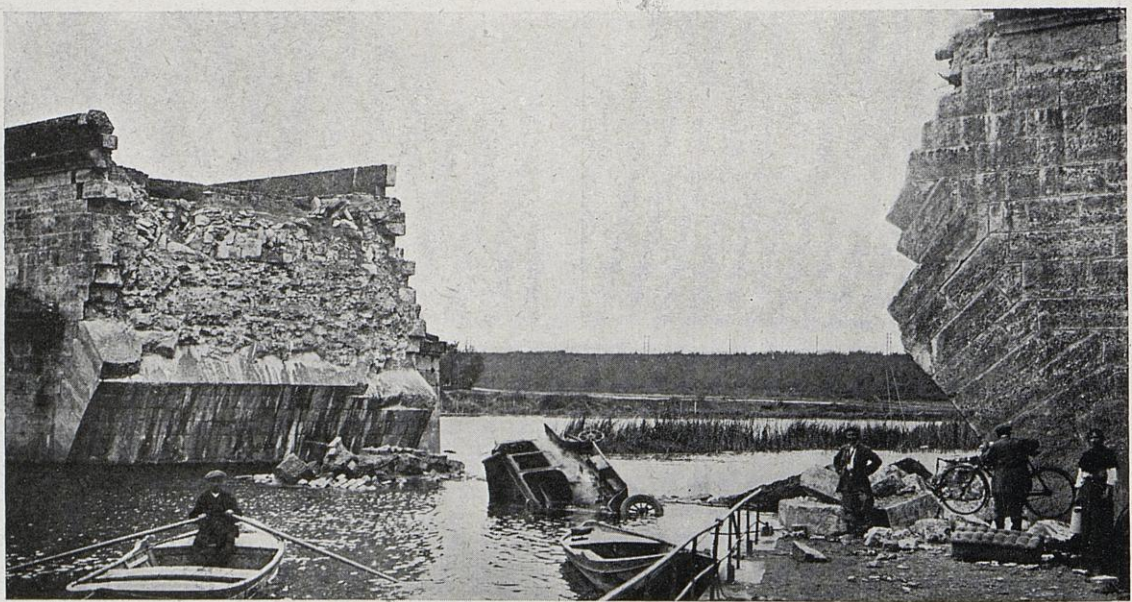
gonne et Meuse, l'ennemi se retranche à hauteur de Montfaucon. En Woëvre, la bataille se livre surtout pour l'heure, entre Etain et Thiaucourt.

L'ennemi a fait venir beaucoup d'artillerie lourde, mais le moral de nos troupes est excellent et elles répondent avec entrain même aux attaques de nuit.

Le général Joffre adresse au général de Castelnau et à l'armée de Lorraine des félicitations bien méritées pour l'héroïque défense du Grand-

entre l'Oise et l'Aisne prene les allures d'une opération de siège. Le mouvement de recul des deux ailes de l'armée allemande se communique au centre, et nous progressons légèrement à l'ouest de l'Argonne, comme déjà nous avons progressé à l'est de ce massif.

Notre aile gauche a pris un drapeau au sud de Noyon. Une affaire vive et sérieuse au plateau de Craonne nous laisse entre les mains de nombreux prisonniers appartenant à deux corps



LE PONT DE TRILPORT, PRÈS DE MEAUX
Dans la rivière, une auto allemande qui vint s'y précipiter peu après la destruction du pont.

Couronné qui, malgré des attaques furieusement répétées depuis un mois, empêche l'ennemi d'entrer à Nancy.

Vendredi 18 septembre 1914.

Sur tout le front, de l'Oise à la Woëvre, la bataille continue, un peu ralentie cependant. De part et d'autre, on reçoit des renforts et des

différents et à la garde. Devant Reims, de nombreuses attaques des Allemands ayant complètement échoué, ils bombardent tout le jour la cathédrale qui bientôt est en flammes.

Dimanche 20 septembre 1914.

Entre Craonne et Reims, l'ennemi, appuyé d'une forte artillerie, essaie, sans succès, de rom-

pre notre front, mais parvient à reprendre une partie de la hauteur de Brimont que nous avions conquise, au nord de Reims. A l'ouest de Reims nous nous emparons du massif de la Pompelle. Entre Reims et l'Argonne, nous nous emparons du village de Souain avec un millier de prisonniers. Avricourt est évacué par les Allemands qui repassent la frontière.

Lundi 21 septembre 1914.

Avec des alternatives diverses et toutes locales, la lutte se poursuit sur tout le front.

Le général de Maud'huy a reçu sur le champ de bataille la croix de Commandeur de la Légion d'honneur.

Mardi 22 septembre 1914.

A l'ouest de l'Oise, nous gagnons un peu de terrain ; entre l'Aisne et l'Oise, tout se borne à une longue canonnade. Nous progressons à l'est de Souain et nul changement n'est à signaler entre Argonne et Meuse. Dans la Woëvre, l'ennemi fait un violent effort contre les Hauts-de-Meuse entre Trésauvaux et Heudicourt, probablement dans le but de menacer notre

gressivement améliorer l'organisation. Cette bataille prend donc, sur une grande partie du front, un caractère analogue aux opérations de Mandchourie.

Un détachement français réoccupe Péronne et s'y maintient malgré les vives attaques de l'ennemi. Le bombardement de la cathédrale de Reims recommence.

Vendredi 25 septembre 1914.

Nous avançons légèrement au nord-ouest de Berry-au-Bac. Les attaques furieuses que les Allemands dirigeaient contre ces bourrelets de collines qui vont de Commercy à Stenay et s'appellent les Hauts-de-Meuse, semblent se ralentir.

Entre Péronne et Saint-Quentin, nos troupes ont fait au cours des dernières journées beaucoup de beau travail, détruisant des trains de renfort, prenant des tranchées d'assaut et tuant beaucoup de monde à l'ennemi. Le 75 de son côté se révèle de plus en plus comme un canon absolument supérieur.

A Sampigny, la propriété du Président de la République est canonnée ; à Nubécourt, le caveau de la famille Poincaré est profané.

Dimanche 27 septembre 1914.

Violents combats sur tout le front, avec des alternatives diverses. Notre aile gauche progresse. Il faut aux Allemands une église par dimanche : ils ont abondamment bombardé Albert ; la ville est presque détruite, mais, malgré les efforts de l'ennemi, Notre-Dame de Brébières dresse encore sur la cité en ruine sa tour de briques roses et sa grande statue dorée.

Lundi 28 septembre 1914.

L'ennemi attaque sur tout le front et est repoussé partout ; nous gagnons du terrain aux deux ailes. De Reims à Souain, une vigoureuse offensive de la garde prussienne a été rejetée dans la région de Berru et de Nogent-l'Abesse.

Nous progressons légèrement dans les Hauts-de-Meuse, et dans l'Argonne un brouillard intense empêche les opérations.

Mardi 29 septembre 1914.

Un nouveau drapeau allemand, et beaucoup de matériel, sont restés dans les mains des coloniaux du 24^e régiment.

La reine Elisabeth est à Anvers, aux côtés du roi Albert, et se dépense pour les blessés. Les



APRÈS LA BATAILLE DE LA MARNE

Le château historique de Condé à La Ferté-sous-Jouarre, détruit par les Allemands ; (au dessus) le château de Montdement, où séjourna le kronprinz allemand pendant la bataille de la Marne.

Le parc d'un château près de Meaux, après la fuite de l'état-major allemand qui l'occupa ; (au dessus) Le village de Soizy, sur la route de Sézanne, après la retraite des Allemands.

flanc droit pour dégager l'armée du prince royal, tentative dont le résultat est absolument nul.

Mercredi 23 septembre 1914.

De violents combats nous permettent de progresser dans la région de Lassigny, rive droite de l'Oise. Pas de modification notable dans la région de Reims. En Woëvre — où l'ennemi tient la ligne Richécourt-Seicheprey-Lirouville, — de violentes attaques vers Mouilly et Dompierre, au nord-est de Verdun, sont repoussées. A notre droite (Lorraine et Vosges), les Allemands évacuent Nomény et Arracourt.

Jeudi 24 septembre 1914.

La bataille engagée sur l'Aisne dure depuis plus de huit jours ; après sa retraite de la Marne l'ennemi s'est arrêté sur des positions que la nature du terrain rend en beaucoup d'endroits très solides par elles-mêmes et dont il a pu pro-

Samedi 26 septembre 1914.

Les Allemands consolident leur installation en Belgique par des travaux de campagne qui, momentanément du moins, leur font négliger les préparatifs du siège d'Anvers auquel on s'attend depuis deux semaines.

Une action générale très violente est engagée à notre aile gauche dans la région Tergnier-Cambrai-Saint-Quentin où l'ennemi a groupé des troupes venant de Lorraine et des Vosges et d'autres prélevées sur le centre. A Noyon, nos troupes sont obligées de se replier quelque peu. En Argonne, l'ennemi ne peut déboucher de Varennes, mais prend pied sur les Hauts-de-Meuse au promontoire de Hattonchatel, pousse dans la direction de Saint-Mihiel et bombarde le fort des Paroches et le fort du Camp des Romains. Devant des troupes françaises venues de Toul et Nancy, l'ennemi cède en Woëvre méridionale et se replie sur le Rupt de Mad.

Allemands organisent des lignes de résistance, sur la Sambre, plus au nord en avant de Bruxelles et enfin entre Malines et Termonde.

Les Belges ont dirigé avec succès au cours de ces dernières journées plusieurs sorties contre les positions avancées de l'ennemi au sud du camp retranché d'Anvers.

Mercredi 30 septembre 1914.

Plusieurs attaques tentées par l'ennemi en divers points du front ont été repoussées.

D'une façon générale, notre ligne est jalonnée de l'est à l'ouest par le front : la région de Pont-à-Mousson-Apremont-la Meuse, dans la région de Saint-Mihiel, les hauteurs au nord de Spada et la partie des Hauts-de-Meuse au sud-est de Verdun.

Entre Verdun et Reims, le front général est jalonné par une ligne passant par la région de Varennes par le nord de Souain et la Chaussée-



LES FUSILIERS MARINS A DIXMUDE. LE 26 OCTOBRE 1914 (Composition de LÉON COUTURIER).

... L'ennemi avait pu s'approcher à quelques mètres et chargeait, en poussant des hurrahs; nos mitrailleuses, encrassées, ne jouaient plus! Mais c'était le lieutenant de vaisseau Martin des Pallières qui commandait la section. Elle barrait la route de Woumen, entre le mur du cimetière et une tranchée creusée de l'autre côté, dans un champ de betteraves. Des Pallières bondit sur le parapet : « Mes enfants, dit-il à ses hommes, c'est avec du fer qu'il faut recevoir ces gens-là : baïonnette au canon! »

[Dixmude, par Charles LE GORFF, p. 157.]

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE SEPTEMBRE 1914

- 2. — Les Allemands occupent Lille.
- 4. — Les Allemands quittent Lille.
- 14. — Nous réoccupons Amiens.
- 2. — Sac de Senlis.
- 5. — L'ennemi est à 30 kilom. de Paris.
- 7. — Chute de Maubeuge.

Le 2 septembre, le Gouvernement quitte Paris et s'installe à Bordeaux.

11 } Batailles
13 } sous
Anvers.

6
et
jours
sui-
vants

Bataille de la Marne.
5 } Combats de l'Ourcq, de Coulommiers, de la Ferté-Gaucher, d'Esternay, de Sézanne, de La Fère Champenoise, de Vitry-le-François, de Revigny, de Montmirail, des Marais de Saint-Gond, de Reims.

Depuis
le
21 août

12

Grand-Couronné de Nancy.

15
et
jours
sui-
vants

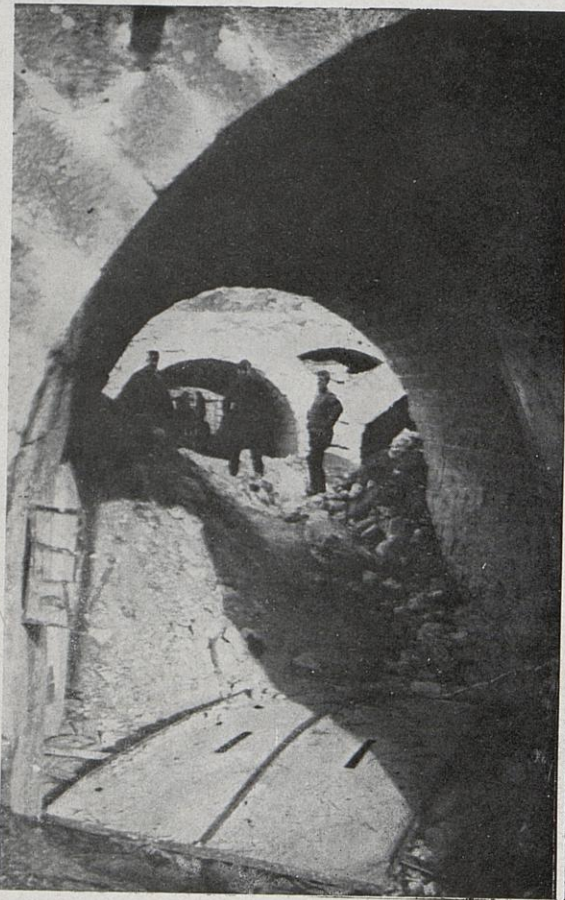
Bataille de l'Aisne.
27. — Destruction d'Albert.
Combats de Compiègne, Soissons, Vailly, Craonne, Lassigny, Roye, Noyon, Berry-au-Bac, Péronne, Rethel.....

20. — La cathédrale de Reims brûle.

16
et
jours
sui-
vants

Combats dans l'Argonne, la Woëvre et les Hauts-de-Meuse.

Combats dans le Nord.



LE FORT DE TROYON
où s'appuya le mouvement de l'armée française sur la Marne.



SUR LES RUINES DE RETHEL
Les soldats allemands, fiers de leur œuvre, n'avaient pas encore éprouvé que la fortune a des retours cruels.

Romaine, qui aboutit à Reims — les avancées de Reims, — la route de Reims à Berry-au-Bac et les hauteurs dites du Chemin-des-Dames, sur la rive droite de l'Aisne ; cette ligne se rapproche ensuite de l'Aisne jusque dans la région de Soissons.

Entre Soissons et la forêt de Laigue, elle com-

prend les premiers plateaux de la rive droite de l'Aisne. Entre l'Oise et la Somme, cette ligne correspond au front Ribécourt (qui est à nous), Lassigny (occupé par l'ennemi), Roye (qui est à nous), Chaulnes (occupé par l'ennemi).

Au nord de la Somme, elle se prolonge

sur les plateaux entre Albert et Comblès.

Il se confirme qu'à Shooten, dans la campine anversoise, à Hofstade, à Termonde où le terrain encore mou de récentes inondations a retenu l'artillerie lourde allemande, les Belges ont rejeté l'ennemi en désordre, ainsi que sur le front Malines-Alost.



LES MARAIS DE SAINT-GOND
où la garde prussienne fut culbutée le 10 Septembre et jours suivants par l'armée française victorieuse.



Ce que l'on voit d'une tranchée allemande reprise par les Français.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite)

Jeudi 1^{er} octobre 1914.

Dans l'Aisne, dans l'Argonne, dans la Woëvre, dans les Hauts-de-Meuse, on se bat toujours.

A notre aile gauche, sur la Somme, l'action se développe de plus en plus vers le nord.

Vendredi 2 octobre 1914.

La bataille est très violente à notre aile gauche, notamment dans la région de Roye où les forces ennemies sont importantes. Le front de combat se prolonge actuellement jusque vers Arras.

Un pont jeté par les Allemands sur la Meuse près de Saint-Mihiel a été aussitôt détruit et notre offensive en Woëvre, notamment entre Apremont et Saint-Mihiel, progresse pas à pas.

Les Allemands se préparent au bombardement d'Anvers. Ils ont bombardé les forts avancés de Waelhem et de Wàvre, forts sud du Ruppel, et les forts de Lierre.

Samedi 3 octobre 1914.

Calme au centre, plus d'ennemis sur la Meuse aux abords de Saint-Mihiel. Dans l'Argonne, l'armée du kronprinz qui avait essayé de se faufiler par le bois de la Grurie est repoussée au nord de la route Varennes-Laharazée-Vienne-la-Ville.

Le fort de l'action s'est transporté de la ligne de l'Aisne vers la Somme ; les armées également se sont transportées au nord. La ligne actuelle correspond à peu près à celle que les belligérants occupaient le 15 août. A notre aile gauche, l'ennemi prononce vainement de violentes attaques entre Roye et Lassigny.

Les Allemands bombardent le front sud-est de la place d'Anvers.

Dimanche 4 octobre 1914.

Le front de combat s'étend sur une ligne formant un angle droit et ayant plus de 300 kilomètres ; elle va de la Moselle à Arras, avec son sommet aux environs de Lassigny. La bataille est surtout vive aux deux ailes.

Lundi 5 octobre 1914.

A notre aile gauche, la lutte bat son plein dans la région d'Arras ; entre l'Ancre et la Somme, entre la Somme et l'Oise, l'action est moins violente. A Soissons, nous prenons quelques tranchées ennemies. En Woëvre, nous avons fait quelques progrès entre Apremont et la Meuse sur le Rupt de Mad.

Dans la région d'Anvers, on se bat avec violence.

Mardi 6 octobre 1914.

Depuis plus de trois semaines, la formidable bataille continue, s'étendant de Pont-à-Mousson à Arras, et nul résultat définitif n'est encore acquis.

Nous repoussons des attaques de nuit et de jour dans l'Argonne et sur les Hauts-de-Meuse. Des masses de cavalerie allemande très importantes sont signalées aux environs de Lille, précédant des éléments ennemis qui se meuvent dans la région Tourcoing-Armentières. Une attaque importante a été refoulée à Lassigny.

Mercredi 7 octobre 1914.

Le front prend une extension de plus en plus grande vers le Nord ; des troupes allemandes sont signalées aux environs d'Armentières et de

Tourcoing. Demain on se battra peut-être en Belgique...

Les fronts opposés, proprement dits, s'étendent jusque dans la région de Lens-la-Bassée, prolongés par les masses de cavalerie aux prises près d'Armentières. On signale un échec de l'ennemi en Woëvre.

Jeudi 8 octobre 1914.

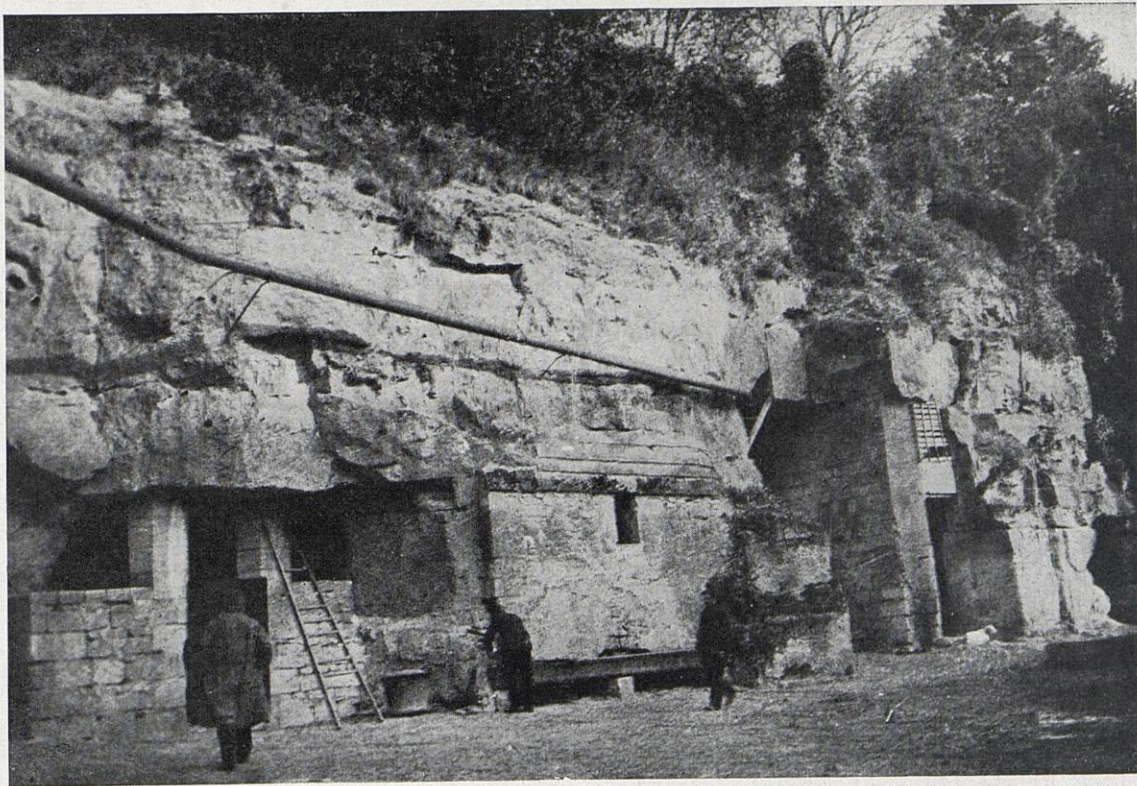
La ligne de bataille forme une équerre dont le sommet est dans la région de Roye ; les Allemands ont, depuis plusieurs jours, cherché à y faire une trouée. Après des alternatives diverses, ils viennent d'être complètement refoulés sur ce point. Les opérations de cavalerie se déve-

de 42 centimètres. Les membres du gouvernement belge sont à Ostende, mais le roi Albert est avec son armée sur l'Escaut.

Samedi 10 octobre 1914.

Tout notre front de combat est maintenu malgré de violentes attaques de l'ennemi sur plusieurs points. La nature du terrain, entre la Bassée, Armentières et Cassel, rend assez confus les combats engagés entre cavalleries opposées. Au nord de l'Oise, de même que dans la région de Saint-Mihiel, nous progressons sensiblement.

Le bruit se répand de la prise d'Anvers, sans



L'entrée des fameuses carrières du Soissonnais où les Allemands se sont si solidement retranchés après la bataille de l'Aisne.

loppent maintenant presque jusqu'à la mer du Nord.

Sur les Hauts-de-Meuse, l'ennemi, qui tient toujours Saint-Mihiel, recule dans la direction de Verdun, au nord d'Hattonchatel. En Woëvre, il tente vainement de violentes attaques contre Apremont.

Vendredi 9 octobre 1914.

Les Allemands ont dû jeter entre Compiègne et Arras des troupes prises au nord de l'Aisne où leur densité semble avoir diminué. Dans la journée d'hier a été décidé et exécuté le transport des troupes anglaises de la région de l'Aisne à la région de la Lys.

A notre aile gauche, les deux cavalleries opèrent toujours au nord de Lille et de la Bassée, et la bataille se poursuit sur la ligne jalonnée par les régions de Lens-Arras-Bray-sur-Somme-Chaulnes-Roye-Lassigny. Autour d'Arras, lutte acharnée, heureuse pour nos armes.

Anvers est bombardée avec les gros mortiers

qu'aucune précision soit donnée. Qu'une telle place forte, si bien organisée et pourvue de vivres et de munitions, ait cédé tellement plus vite que Liège — dont on pouvait espérer raisonnablement 48 heures de résistance à peine ! — cela ne peut se concevoir que si l'on se souvient que les Allemands y habitaient nombreux.

Dimanche 11 octobre 1914.

La retraite de l'armée de campagne belge à Anvers a été admirablement protégée par le général de Guise, commandant la place forte, et a pu s'effectuer sans pertes. Les Allemands ont pu pénétrer dans la triple enceinte des forts en découvrant un point faible et en contournant la zone inondable.

Dans la région de Lille, nombreuses attaques. Nous progressons légèrement au nord de Soissons et repoussons des attaques entre Craonne et Reims. Apremont, plusieurs fois pris et repris, reste entre nos mains.

Lundi 12 octobre 1914.

En Belgique, le front de combat s'allonge de la région anversoise vers Ostende. Tous les trains blindés et le matériel d'artillerie ont pu être sauvés pendant la retraite d'Anvers.

Entre La Bassée, Estaires et Hazebrouck, actions de cavalerie. Nos troupes prennent un drapeau près de Lassigny, où des attaques ennemies échouent. Nous progressons légèrement sur la rive droite de l'Aisne. L'ennemi, attaquant notre droite au Ban-de-Sapt, au nord de Saint-Dié, est repoussé.

Depuis hier, on parle du bombardement de Lille. Des taubes se remettent à survoler Paris.

Mardi 13 octobre 1914.

On assure que plusieurs des forts de l'Escaut tiennent encore, immobilisant encore des forces allemandes dans la région d'Anvers.

Dans les régions d'Hazebrouck et Béthune, nous reprenons l'offensive contre des éléments de cavalerie ennemie venant du front Bailleul-Estaires-La Bassée. La ville de Lille, tenue par un détachement de territoriaux, attaquée par un corps allemand est occupée par lui. Nous progressons entre Arras et Albert, — dans la région de Berry-au-Bac, — vers Souain, — au nord de Malancourt entre Argonne et Meuse, — et sur la route de Verdun à Metz dans les Hauts-de-Meuse.

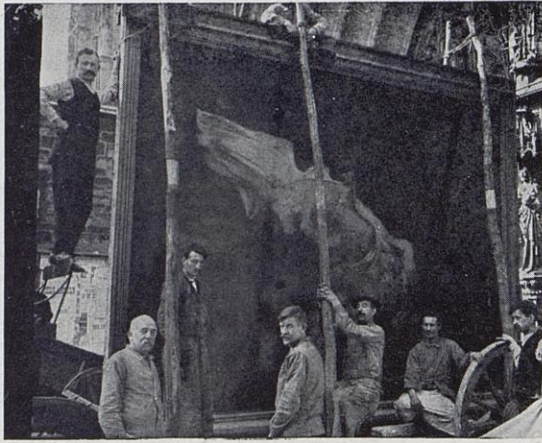
Le gouvernement belge s'installe au Havre. Le roi Albert reste avec son armée et son ministre de la guerre est avec lui.

Mercredi 14 octobre 1914.

Les opérations se poursuivent normalement sur tout le front, avec progrès marqués pour nos armes dans la région de Berry-au-Bac.

Dans la région de Gand, plusieurs engagements ont eu lieu ces derniers jours et les Allemands sont entrés dans la ville.

Des troupes anglo-françaises occupent Ypres.



Enlèvement des tableaux de la Cathédrale d'Anvers.



Garde d'un puits près de Dixmude.

Samedi 17 octobre 1914.

De Roye à Ypres — où la liaison s'est effectuée avec les troupes belges — nous avons pris une offensive heureuse. Notre front a avancé notablement dans la région de Lens et entre Arras et Albert.

La bataille comporte maintenant 4 sections bien déterminées : les combats dans les Vosges et dans la Haute-Alsace, qui commencèrent vers le 15 septembre ; — les combats dans l'Argonne, dans la Woëvre et dans les Hauts-de-Meuse, qui commencèrent le 6 septembre et prirent, dès le 16, en plusieurs points, figure de guerre de tranchées ; — les combats dans le Nord, qui durent depuis le 4 de ce mois. Et enfin, voici que s'ouvre plus haut et plus à gauche, un champ de bataille nouveau dans la région de l'Yser en Flandre.

Dimanche 18 octobre 1914.

A notre aile gauche, les troupes alliées s'appuient sur les canons de la flotte anglaise, le front s'étendant désormais jusqu'à la mer.

Sur le canal d'Ypres à la mer, nos fusiliers marins repoussent une attaque allemande. Sur la rive droite de la Lys, les troupes alliées occupent Fleurbaix et les abords immédiats d'Armentières.

En Belgique, la ligne occidentale des troupes allemandes suit à peu près la direction Ostende-Thourout-Roulers-Menin.

Lundi 19 octobre 1914.

Les troupes britanniques prennent Fromelles, au sud-ouest d'Ypres. Les troupes alliées occupent, au nord du canal de la Bassée, le front Givenchy, Illies, Fromelles, Armentières — car nous avons repris ce dernier point.

La vallée de la Schlucht et les vallées y débouchant sont toujours occupées par les troupes françaises.

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS D'OCTOBRE 1914

<p>3 au 6 } Bombardement d'Anvers.</p> <p>10. — Prise d'Anvers.</p> <p>13. — Le Gouvernement belge est au Havre.</p> <p>14. — Les Allemands sont à Bruges et à Gand.</p> <p>16. — Les Allemands sont à Ostende.</p> <p>17 et jours suivants. } Bataille des Flandres ou de l'Yser.</p>	<p>Depuis le 16 septembre jusqu'à...</p>	<p>8 — Les troupes anglaises sont transportées de l'Aisne dans la Lys.</p> <p>11 } Bombardement de Lille par les Allemands.</p> <p>13 } </p> <p>14 } Bombardement d'Arras — destruction du beffroi.</p> <p>21 } </p>	<p>Depuis le 15 septembre jusqu'à...</p>	<p>Combats dans l'Argonne, dans la Woëvre, dans les Hauts-de-Meuse.</p> <p>Guerre de tranchées.</p>	<p>Combats dans les Vosges et dans la Haute-Alsace.</p>
---	--	--	--	---	--

Jeudi 15 octobre 1914.

L'arrivée de l'ennemi est signalée à Bruges ; visiblement, il veut gagner la mer à Ostende. Le général allemand Bodenhausen est nommé commandant de la place d'Anvers.

Les Allemands, en bombardant Arras, ont mis le feu à l'Hôtel de Ville qui était un des joyaux du xv^e siècle. Un taube survole Saint-Omer.

L'ennemi a complètement évacué la rive gauche de la Lys. Entre Oise et Meuse nous avançons vers Craonne, au nord-est de la route de Berry-au-Bac à Reims et au nord de Prunay. Entre Meurthe-et-Moselle, nous repoussons plusieurs attaques et progressons au sud de la route de Verdun à Metz. A notre droite, l'offensive partielle des Allemands au Ban-de-Sapt est définitivement enrayée.

Vendredi 16 octobre 1914.

Un drapeau pris au 46^e poméranien arrive à Bordeaux. On annonce que parmi les prisonniers allemands de ces derniers jours figure le capitaine de Radowitz, fils de l'ancien ambassadeur d'Allemagne à Madrid et délégué à la Conférence d'Algésiras.

Nous occupons Laventie, à l'est d'Estaires, dans la direction de Lille. Une attaque allemande dans la région de Malancourt (nord-ouest de Verdun) est repoussée.

Le bruit se répand que l'ennemi est à Ostende.



Les effets d'un obus de 420 sur une maison à Anvers.

Mardi 20 octobre 1914.

Deux attaques allemandes au nord et à l'est de Saint-Dié ont été repoussées avec perte.

On sait aujourd'hui que les Allemands ont fait défiler des troupes à l'abri dans le canal du Nord, encore à sec et en voie d'achèvement, qui passe par Lassigny, Roye, Nesle et Roisel, région où l'on s'est battu avec acharnement. Ils sont même fortement installés encore en plusieurs points de cette énorme tranchée.

Le combat est furieux dans la région de la Bassée où de part et d'autre on défend le terrain pied à pied, maison à maison. Nous progressons dans la région de Chaulnes.

L'artillerie lourde ennemie a bombardé sans succès le front Nieuport-Vladslou, à l'est de Dixmude. Les alliés se sont avancés jusqu'à Roulers.

Mercredi 21 octobre 1914.

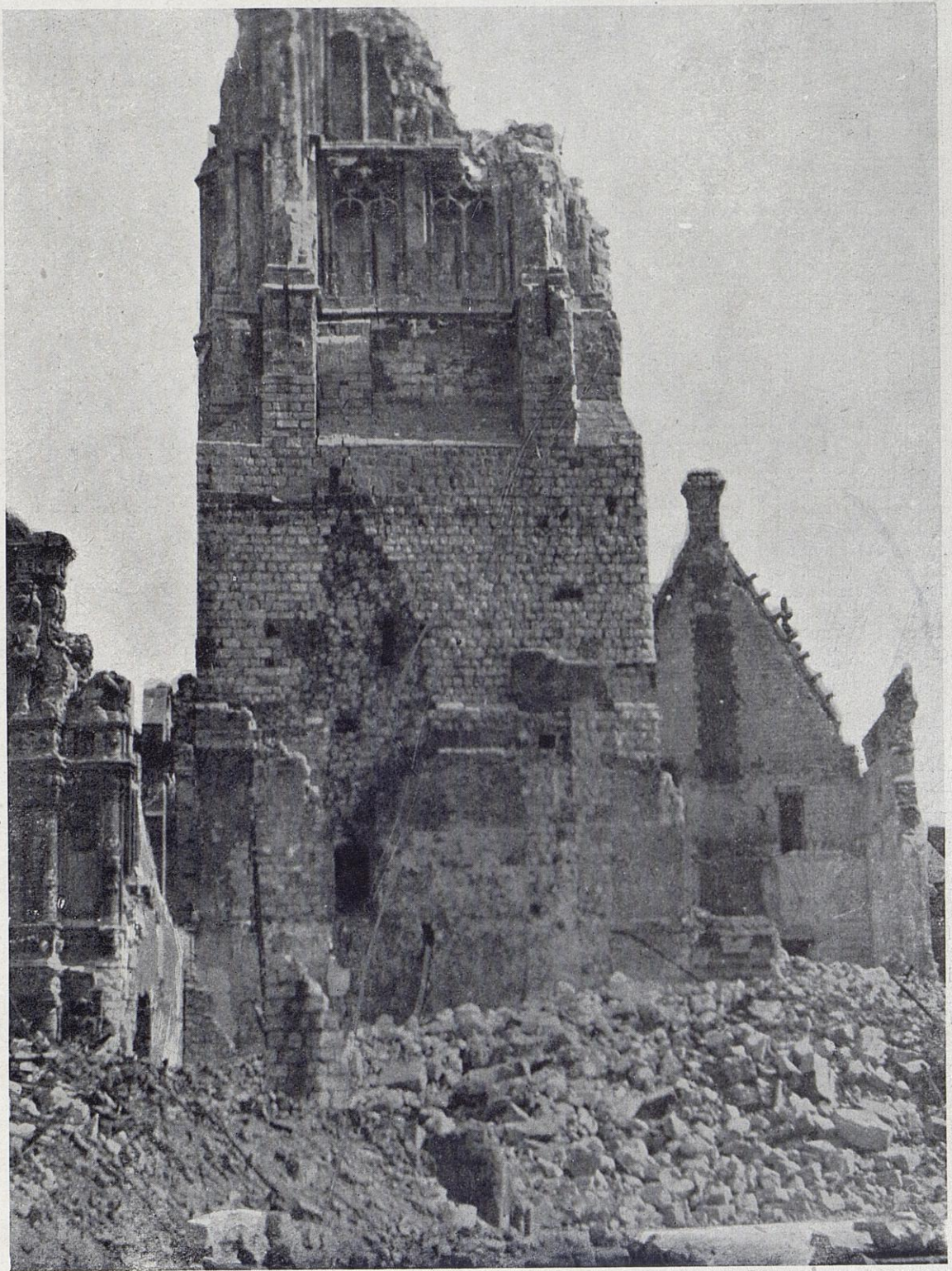
Nous faisons quelques progrès de détail sur divers points du front. A Vermelles, près de la Bassée, une batterie de 75 détruit 15 mitrailleuses ennemies dont 2 blindées. Sur la Meuse, au Camp des Romains, nos troupes débouchent sur la rive droite.

On annonce qu'un nouveau bombardement d'Arras a détruit le beffroi célèbre.

Jeudi 22 octobre 1914.

L'armée ennemie paraît former une longue colonne, allant d'Ypres à la Meuse, et composée de deux masses principales, dont la plus importante a son centre à Lille, l'autre à Verdun.

L'HOTEL DE VILLE ET LE BEFFROI D'ARRAS APRÈS LE BOMBARDEMENT



Trois photographies prises dans les rues d'Arras après le bombardement.

Ce qui restait, après le bombardement du 14 octobre 1914, de l'Hôtel de Ville et du beffroi d'Arras. L'anéantissement de ce prodigieux monument est aussi complet que possible.



Deux vues prises à l'intérieur de l'Hôtel de Ville d'Arras, après le bombardement du 14 octobre 1914.



LA DÉFENSE D'ANVERS, EN OCTOBRE 1914.

Un solide retranchement anglais pour la défense d'Anvers. — Artillerie de marine anglaise à Anvers.

Des attaques allemandes sont repoussées sur tout le front : à l'extrême-nord, où l'armée belge a remarquablement tenu ; à la Bassée ; au nord d'Arras ; à Mametz, entre Péronne et Albert ; à Vauquois, à l'est de l'Argonne ; sur es Hauts-de-Meuse et autour de Champlon.

Vendredi 23 octobre 1914.

A notre aile gauche, de la mer du Nord jusqu'à la Bassée, sur les fronts de Nieuport à Dixmude, d'Ypres à Menin, de Warneton à La Bassée, violente bataille durant tout le jour. Les forces alliées tiennent bon.

Les tentatives des Allemands pour franchir l'Yser, sont toujours infructueuses.

Entre Lille et le canal de la Bassée, la lutte se poursuit avec acharnement, et tous les efforts des Allemands viennent se briser devant les forces Franco-Anglaises.

Le bombardement d'Arras redouble de violence. La ville n'est plus qu'un amas de ruines, et l'admirable beffroi, dont elle était justement fière, est définitivement abattu.

A Fricourt (est d'Albert), à l'ouest de Craonne, dans la région de Souain, au Four-de-Paris en Argonne (sud-ouest de Varennes), dans la région de Malancourt, vers Champlon en Woëvre, dans le bois d'Ailly (sud-est de Saint-Mihiel), nous repoussons toutes les attaques.

En Argonne et au bois de Mortmare en Woëvre, nous progressons légèrement.

Samedi 24 octobre 1914.

Grande activité sur presque tout le front ; l'ennemi semble tenter un effort partout, et notamment entre la mer et l'Oise, en utilisant des corps de nouvelles formations.

Fléchissant légèrement sur certains points, progressant un peu sur d'autres, notamment à Rosières-en-Santerre, dans la région de Verdun et dans celle de Pont-à-Mousson, les alliés maintiennent l'ensemble de leurs positions.



Les ruines d'Albert, dans la Somme.

Dimanche 25 octobre 1914.

Le pays environnant l'Yser a été inondé ; les Allemands y ont subi des pertes terribles, s'y enlisant avec leur matériel. Les vaisseaux de guerre anglais, opérant sur la côte belge, ont détruit un zeppelin et un taube, plusieurs batteries ennemies, et mis à mal environ 1.600 hommes.

Aux deux ailes, le combat est plus actif qu'au centre ; nous perdons un peu de terrain à la Bassée, mais nous en gagnons à Armentières. A l'extrême-gauche nous progressons jusqu'à Langemarck et à droite dans le bois de Mortmare.

Lundi 26 octobre 1914.

Des forces allemandes ont pu franchir l'Yser entre Nieuport et Dixmude, mais n'ont pu progresser. Notre front est maintenu sur une ligne passant par Nieuport-Dixmude, entre Ypres et Roulers, entre Armentières et Lille, à l'ouest de La Bassée et de Lens, à l'est d'Arras.

Nous avons remporté le village de Melzicourt, en Argonne ; il commande les routes conduisant de Varennes à la vallée de l'Aisne.

Dans les Hauts-de-Meuse nous détruisons des batteries ennemies.

Mardi 27 octobre 1914.

Bombardement violent de Nieuport. Lutte très vive, et sans que les alliés reculent, dans la région de l'Yser et de Lens ; les alliés progressent entre Ypres et Roulers. Arras est toujours bombardé. Dans la région de Soissons et dans celle de Berry-au-Bac, lutte d'artillerie tournant à notre avantage. Dans la région est de Nancy, entre la forêt de Bezange et celle de Parroy, nous prenons l'offensive et rejetons l'ennemi au-delà de la frontière.

Mercredi 28 octobre 1914.

L'action remonte insensiblement vers le Nord, libérant progressivement le territoire français, mais on sent fort bien que les Allemands veulent épuiser jusqu'à leurs ultimes ressources. Leurs attaques ont cependant été moins violentes durant ce jour. A Cambrin (sud-ouest de la Bassée) et dans la région d'Arras, nous progressons, ainsi qu'à droite, entre Apremont et Saint-Mihiel et dans le bois Le Prêtre.

Une offensive ennemie assez violente tentée de nuit sur les hauteurs du Chemin-des-Dames, dans la région de Craonne, est repoussée.

Jeudi 29 octobre 1914.

Peu de modifications sur le front ; dans les Flandres, l'offensive allemande semble enrayée. Un officier allemand blessé interrogé à Bruges par le correspondant d'un journal hollandais, raconte que sept tentatives de passage de l'Yser furent repoussées par les alliés, et qu'une huitième enfin, faite sur un pont de cadavres allemands entassés ne connut pas plus de succès.

Un village, dont le nom n'est pas donné, qu'occupait de l'infanterie allemande fortement appuyée par de l'artillerie, est enlevé par des dragons français à pied chargeant lance au poing. Ils appartenaient à deux régiments différents. L'ennemi a laissé dans cette affaire 200 morts et a abandonné plus de 200 blessés.

Vendredi 30 octobre 1914.

Dans la région de l'Yser, l'inondation force l'ennemi à se retirer sous une très vive canonnade ; au nord-est et à l'est d'Ypres, de violentes contre-attaques allemandes n'empêchent pas le progrès de nos troupes.

Au nord de la Bassée, les troupes britanniques, un moment enveloppées par des forces supérieures reprennent tout le terrain cédé.

En Belgique, les Allemands creusent de grandes tranchées entre Gand et Bruges et se retranchent avec force à Zeebrugge, Heyst et Knocke, c'est-à-dire dans l'extrême-nord de la Flandre occidentale. Il se prépare donc à une éventuelle retraite sur Anvers.

Samedi 31 octobre 1914.

Retour d'offensive générale de la part des Allemands qui, tour à tour, s'emparent de Rampscapele (sud de Nieuport) et en sont chassés par une contre-attaque. Au sud d'Ypres, nous perdons Hollebeeke et Zandvoorde, et à l'est d'Ypres nous progressons vers Passchendaele.

Dans la région de Chaulnes, nous progressons au-delà de Lihons et nous prenons Quesnoy-en-Santerre. Dans la région de l'Aisne, nous progressons sur les hauteurs de la rive droite en aval de Soissons, mais nous reculons vers Vailly. Dans la région de Souain nous avançons. Combat acharné dans l'Argonne. Nous progressons en Woëvre au bois Le Prêtre.



Les ruines de Clermont en Argonne.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

(Suite).

Dimanche 1^{er} novembre 1914.

Les Allemands continuent leurs attaques violentes — et nous les repoussons — sur toute la région au nord et à l'ouest d'Ypres. Les forces alliées reprennent Hollebeeke, ainsi que Messines perdue dans la matinée. La prise de Quesnoy-en-Santerre se confirme comme un succès important.

Lundi 2 novembre 1914.

Selon le texte du communiqué belge, il résulte que, sur le front Nieuport-Dixmude-Ypres-Warnton, de furieuses offensives allemandes ont été repoussées ; la lutte se concentre beaucoup autour de Passchendaele, que les alliés ont enlevé de haute lutte il y a plusieurs jours, et d'où ils ont poussé vers Poelkapelle que l'ennemi tient encore. L'ennemi paraît avoir reçu des renforts, notamment à Gits, près de Roulers.

Dans les Vosges, nous prenons, dans la région du Ban-de-Sapt, les positions d'où l'artillerie ennemie bombardait Saint-Dié.

Mardi 3 novembre 1914.

Nous progressons au sud de Dixmude et de Gheluvelt. Dans l'Aisne nous marquons un léger progrès à l'est de la forêt de Laigue ; nous repoussons une violente offensive allemande entre Praye-en-Lannois et Vailly. Quelques éléments français accrochés aux pentes des plateaux au nord de Chavonne et de Soupir doivent se replier plus à l'est dans la vallée.

A la suite de nombreux actes de trahison de la Turquie, la Russie a rappelé son ambassadeur de Constantinople. La France et l'Angleterre en font autant.

LE RÔLE DE LA TURQUIE

Dès le début de la guerre, il était certain qu'on ne pouvait se faire illusion sur le rôle de la Turquie. Après avoir bombardé les villes ouvertes de Bône et de Philippeville, les croiseurs allemands Goeben et Breslau s'étaient réfugiés aux Dardanelles, c'est-à-dire dans des eaux considérées comme neutres, où ils ne pouvaient séjourner sans être désarmés. Ils y étaient restés, en violation du droit international, sous la protection du gouvernement ottoman qui s'était déclaré propriétaire des deux navires.

A la fin du mois de septembre, ils étaient entrés dans la mer Noire. Le 17 octobre, ils s'étaient dirigés vers la flotte russe pour l'attaquer. Le 31 octobre, ils avaient bombardé Theodosia, en Crimée, et Novorossich sur la côte du Caucase. En même temps, des croiseurs turcs avaient coulé une canonnière russe et tiré sur le paquebot français Portugal. Toute la flotte ottomane avait été placée sous le commandement de l'amiral allemand Suchon, tandis que toutes les forces de l'armée de terre recevaient pour chef le général allemand Liman de Sanders.

En présence de ces provocations, accompagnés d'actes politiques ayant le même caractère (tels que l'abolition pure et simple des Capitulations), les ambassadeurs de la Triple-Entente, MM. Bompart, de Giers et sir Louis Mallet, demandèrent leurs passeports et quittèrent Constantinople. La guerre se trouvait officiellement déclarée sur l'initiative de la Porte, et la Turquie devenait l'alliée de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

De cette date jusqu'au 31 décembre, elle a échoué dans toutes ses tentatives militaires et navales. Elle s'est fait battre au Caucase par la Russie, sur le golfe Persique et le canal de Suez par l'Angleterre. Ses navires ont été chassés de la mer Noire par la flotte russe, ses côtes ont été bombardées par des bateaux anglais et français. La guerre sainte, que Mehmed V a décrétée, a fait un fiasco complet. Le Khédive d'Égypte, Abbas Pacha, ayant trahi la cause de l'Angleterre et passé au service austro-allemand, le gouvernement britannique le déposa et lui donna pour successeur (le 18 décembre) son oncle Hussein-Kamel, qui prit le titre de « Sultan d'Égypte ». Par le même acte, le Protectorat Anglais sur les anciens domaines du Khédive fut officiellement promulgué.

Le gouvernement de Constantinople, ayant à sa tête Enver Pacha, Talaat Bey et les anciens chefs du Comité « Union et Progrès », qui a fait la révolution contre Abd-ul-Hamid, s'est placé dans

la vassalité de l'Allemagne, à laquelle il obéit aveuglément, qui lui fournit l'argent, les armes et les munitions dont il a besoin pour prendre part à la guerre, et qui a renvoyé dans la capitale des Osmanlis le vieux maréchal Von der Goltz pour diriger les opérations. S. P.

Mercredi 4 novembre 1914.

Nous reprenons Lombaertzyde. Les Allemands n'ont plus sur la rive gauche de l'Yser qu'une tête de pont entre Dixmude et Nieuport.

Au nord-ouest de Vailly et à Chavonne nous regagnons du terrain perdu. Dans la région du Four-de-Paris-Saint-Hubert (Argonne) nous gagnons du terrain.

Jeudi 5 novembre 1914.

La résistance des alliés et l'inondation de l'Yser ont fait échouer les efforts des 10 corps d'armée qui formaient l'extrême-droite allemande.

Vendredi 6 novembre 1914.

Les Allemands se fortifient entre Zeebrugge et Dudzele, le long du canal et surtout aux écluses ; ils font de même à l'intersection du canal Léopold et du canal de Bruges, où des canots automobiles patrouillent. Ostende, Bruges, Roulers et Courtrai sont de vastes hôpitaux.

Dans la région du Grand-Couronné de Nancy, nos avant-postes, attaqués, enrayent l'action de l'ennemi.

Samedi 7 novembre 1914.

A Dixmude, à Bixchoote, les fusiliers marins repoussent des contre-attaques ennemies. L'armée britannique repousse une attaque dirigée sur Neuve-Chapelle (région de la Bassée). Nous reprenons dans l'Aisne le village de Sondir récemment perdu. Reims et Soissons sont bombardés.

Le coup de main tenté infructueusement par les Allemands contre le Grand-Couronné de Nancy leur a coûté extrêmement cher.

Dimanche 8 novembre 1914.

Nous progressons légèrement à gauche, notamment vers Messines ; les troupes britanniques en font autant autour d'Armentières ; nos forces avancent autour de Soissons et dans la région

de Vailly ; nous organisons des points d'appui récemment conquis au nord-ouest et au sud-est de Verdun.

Lundi 9 novembre 1914.

Sur Dixmude et dans la région d'Ypres, les Allemands reprennent vainement l'offensive et nous progressons lentement mais sûrement.

De la Lys à l'Oise le brouillard rend les opérations difficiles.

Inutile attaque des Allemands en Alsace contre les hauteurs du Col de Sainte-Marie.

Mardi 10 novembre 1914.

Entre la mer et Armentières, l'action a continué avec intensité, les forces opposées agissant de part et d'autre offensivement. Tandis qu'une considérable attaque ennemie est repoussée au sud d'Ypres, les forces françaises progressent autour de Bixchoote.

De la Bassée jusqu'en Woëvre, nos troupes consolident les prises de ces derniers jours et progressent dans la région de Loivre, entre Reims et Berry-au-Bac.

Attaques vaines des Allemands contre le Col de Sainte-Marie et au sud-est de Thann.

Mercredi 11 novembre 1914.

Notre front affecte aujourd'hui la forme d'un angle droit, de Verdun à Compiègne, de Compiègne à Nieuport, forme enveloppante extrêmement recommandée par les plus célèbres stratèges allemands.

Au nord de Nieuport, nous avons pu récupérer Lombaertzyde qui était tombé aux mains de l'ennemi, mais les Allemands se sont emparés de Dixmude. Nous tenons cependant dans la région environnante. A Coincourt, au nord de la forêt de Parroy, nous avons bousculé un détachement ennemi.

Jeudi 12 novembre 1914.

D'une façon générale, le front de combat n'a pas beaucoup varié depuis quarante-huit heures. Il passe par la ligne Lombaertzyde-Nieuport-canal de Nieuport à Ypres — avancée d'Ypres dans la région de Zonnebeeke et d'Armentières. Inutiles offensives de certains éléments de la garde prussienne contre les troupes britanniques, de l'infanterie allemande contre



FRATERNITÉ D'ARMES

On voit ici réalisée, d'une manière pittoresque, l'union fraternelle des armées belge et anglaise dont les véhicules divers se partagent la place de Fumes.



Une vue panoramique des inondations sur l'Yser, au mois de Novembre 1914.

la nôtre à Vailly, de l'artillerie ennemie que la nôtre fait taire à la ferme Heurtebise, près de Craonne. Nous réalisons de légers progrès aux alentours de Berry-au-Bac.

Vendredi 13 novembre 1914.

De nombreuses relations parviennent de luttes épiques qui se sont livrées autour de Peruyse — non loin de Nieuport — entre le 6 et le 10 du présent mois. Du village, rien ne reste que des murailles fumantes; les deux côtés ont tiré sur la pauvre bourgade...

De Nieuport à Arras, malgré les effectifs

considérables qu'ils mettent à l'attaque, tous les efforts allemands échouent. Le brouillard qui n'a cessé de régner sur une grande partie du front depuis plusieurs jours n'a pas empêché nos troupes de progresser sur divers points de distances variables; ils sont partout de 30 à 50 mètres des réseaux de fils de fer de l'ennemi.

Nous avons progressé notamment à Tracy-le-Val, — autour de Saint-Mihiel et de Pont-à-Mousson. Un coup de main heureux près de Cirey-sur-Vezouze nous a permis d'enlever un détachement ennemi. La neige commence à tomber sur les Hauts de Vosges.

Samedi 14 novembre 1914.

Selon les précisions actuelles sur les opérations qui se déroulent depuis six jours sur le front de l'Yser, de Nieuport à Ypres, l'attaque allemande contre Dixmude n'aurait été qu'une diversion pour retenir les forces alliées autour de cette ville, tandis que l'action principale devait se dérouler à Ypres, ville dont Guillaume II avait ordonné la prise coûte que coûte « pour avoir ouverte la route de Calais et de Boulogne ». Or les alliés ont tenu bon; des combats extrêmement fréquents et acharnés se sont livrés dans les champs inondés et les inu-



PRÈS DE NIEUPOORT

Sentinelle gardant une voie de communication à travers les inondations de l'Yser.



LE CIMETIÈRE DE NIEUPOORT

Constamment bombardée depuis l'automne, Nieuport n'est plus que ruines.

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE NOVEMBRE 1914

<p>3 Les Alliés et la Turquie sont en guerre.</p> <p>Depuis le 17 octobre jusqu'à</p>	<p>Bataille des Flandres et de l'Yser.</p> <p>18. — Charge des zouaves à Bixchoote.</p> <p>22. — Bombardement d'Ypres; destruction de l'Hôtel-de-Ville, des Halles, etc...</p>	<p>Depuis Septembre jusqu'à</p> <p>Combats dans le Nord.</p>	<p>7 et 12 } Nouveau bombardement de Reims et de Soissons.</p> <p>18 } Bombardements de Reims et Soissons.</p> <p>23 et 27 }</p> <p>26 } Le général Joffre reçoit la médaille militaire.</p> <p>30 } Soissons est encore bombardé.</p>	<p>Depuis le 16 septembre jusqu'à</p> <p>Combats dans l'Argonne, en Woëvre et dans les Hauts-de-Meuse.</p> <p>Guerre de tranchées.</p>	<p>Depuis le 15 septembre jusqu'à</p> <p>10 } Pont-à-Mousson subit son 23^{me} bombardement.</p> <p>18 } On annonce la mort du colonel von Reuter.</p> <p>Combats dans les Vosges et dans la Haute-Alsace.</p>
---	---	---	--	--	---

tiles efforts des Allemands leur ont coûté des pertes qu'on évalue à 90.000 hommes.

Dimanche 15 novembre 1914.

De la mer du Nord à Lille, bonne journée. Deux attaques — au nord de Zonnebeeke et au sud d'Ypres — sont repoussées, avec grosses pertes pour l'ennemi. Il en va de même entre le canal de la Bassée et Arras, dans la région de Lihons. Entre la Lys et l'Oise, les travaux d'approche ont continué.

Lundi 16 novembre 1914.

L'ennemi qui avait franchi le canal sur quelques points entre Dixmude et Bixchoote a été rejeté sur l'autre rive. Sur l'Yser, l'inondation qui grossit et s'étend peu à peu jusqu'à 5 kilomètres de Bixchoote va interdire toute action un peu violente à l'extrême-gauche des alliés.

Mardi 17 novembre 1914.

Violente canonnade à l'aile gauche. Nos batteries arrêtent au sud de Dixmude les travaux par lesquels les Allemands tentaient de s'opposer à l'inondation. Lutte d'artillerie très vive entre la Bassée et Armentières. Des fractions allemandes qui essaient de passer l'Aisne à Vailly sont repoussées ou détruites. Nouvelle canonnade sur Reims. En Argonne nous faisons sauter des tranchées à la mine. Avance française sur plusieurs points des Hauts-de-Meuse. Nous prenons les premières maisons de Chauvencourt, seul point d'appui encore tenu par les Allemands sur la rive gauche de la Meuse dans la région de Saint-Mihiel.

Mercredi 18 novembre 1914.

Comme l'effort des Allemands pour gagner Dunkerque par le littoral, leur effort pour gagner Calais par Ypres semble brisé.

Près de Bixchoote, les zouaves, chargeant à la baïonnette, ont brillamment enlevé un bois très disputé depuis trois jours. Dans la région de Craonne, notre artillerie prend plusieurs fois l'avantage sur les batteries ennemies. Un de nos obus ayant fait sauter un dépôt allemand de munitions dans la Marne, l'ennemi a repris le bombardement de la cathédrale de Reims. Nous conservons nos positions à Chauvencourt. En

Alsace, des bataillons de landwehr envoyés contre nous à Sainte-Marie-aux-Mines perdent la moitié de leur effectif.

Jeudi 19 novembre 1914.

Combats d'artillerie entre la mer et la Lys. A Tracy-le-Val — que les Allemands nous avaient partiellement repris — une attaque de nos algériens reprend tout le terrain perdu et fait subir de très fortes pertes à l'ennemi.

A Chauvencourt, les Allemands font sauter la partie ouest du village dont nous nous étions emparés et qu'ils avaient minée.

Vendredi 20 novembre 1914.

Dans le Nord, temps mauvais, neige, inondations. A Ramscapelle, les Belges « désenlisent » deux mortiers de 165 abandonnés par les Allemands. L'ennemi réoccupe la partie détruite de Chauvencourt.

Samedi 21 novembre 1914.

Dans l'Argonne nous faisons sauter à la mine des tranchées ennemies. Du côté de Verdun et dans les Vosges, certaines de nos tranchées sont établies à 30 mètres des positions allemandes.

Dimanche 22 novembre 1914.

Entre Ypres et Nieupoort, les attaques d'infanterie sont devenues impossibles à cause de l'inondation ; le canon travaille double. Nous démolissons, en Belgique et dans la région d'Arras à l'Oise, plusieurs tranchées ennemies ; les Allemands travaillent à en reconstruire de nouvelles en arrière.

En Woëvre, aux Eparges, cinq attaques allemandes sont arrêtées par notre artillerie.

Lundi 23 novembre 1914.

Un violent bombardement a détruit hier les halles et l'hôtel de ville d'Ypres.

Soissons et Reims ont été bombardés à nouveau, mais nous avons fait quelques progrès autour de Soissons et Vailly. Dans l'Argonne, journée extrêmement chaude.

Mardi 24 novembre 1914.

L'hôpital de Béthune a été bombardé avec violence, mais nous avons pu en retirer les blessés.

Mercredi 25 novembre 1914.

Le nouvel effort allemand sur le front Dixmude-Ypres est violemment soutenu. Nul doute que l'ennemi veut préparer là la suprême tentative de marche sur Calais déjà signalée. Des ingénieurs du port de Kiel ont amené à Zeebrugge de nouveaux sous-marins démontés. Le long du littoral, les positions allemandes sont constamment bombardées par les navires alliés. Aux abords de La Bassée, les troupes indiennes qui avaient perdu quelques tranchées les reprennent toutes.

Jeudi 26 novembre 1914.

La canonnade se ralentit légèrement dans le Nord ; Arras est bombardée ; attaque vaine des Allemands — qui y perdent beaucoup de monde — contre Missy-sur-Aisne ; légers progrès de nos troupes dans la région de Souain.

Le général Joffre reçoit la médaille militaire.

Vendredi 27 novembre 1914.

Deux attaques d'infanterie contre des têtes de pont que nous avons jetées sur la rive droite de l'Yser au sud de Dixmude sont aisément repoussées.

Samedi 28 novembre 1914.

Combats d'artillerie en Belgique ; une attaque allemande, facilement repoussée, au sud d'Ypres.

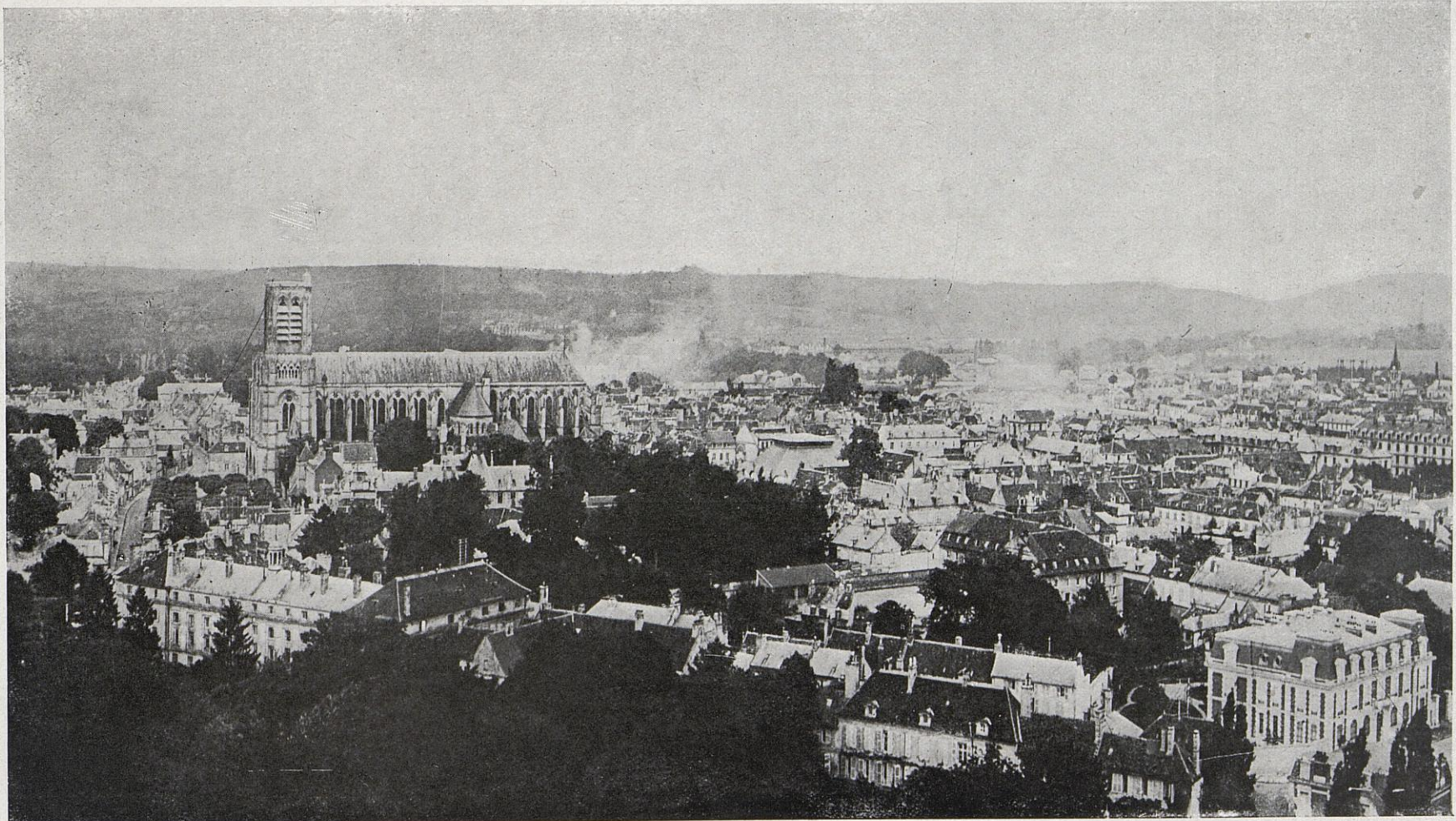
Dimanche 29 novembre 1914.

Canonnade assez vive et toute à notre avantage en Belgique, où notre artillerie enlève quelques points d'appui dans la région d'Ypres. Trois régiments ennemis exécutent au nord d'Arras une attaque qui échoue. Nous progressons près de Fay, entre la Somme et Chaulnes.

Entre Vailly et Berry-au-Bac nos batteries détruisent un groupe de mitrailleuses et déterminent l'explosion d'une batterie ennemie. Nous repoussons trois contre-attaques dans le Ban-de-Sapt.

Lundi 30 novembre 1914.

Sur certains points du front de l'Yser, l'ennemi a reculé d'environ 7 kilomètres et toute la région de Dixmude est nettoyée des Allemands qui tentaient de franchir le canal, mais la ville même est encore en leur pouvoir.



LE BOMBARDEMENT DE SOISSONS

Cette photographie a été prise le 23 Novembre, au cours du bombardement de Soissons. On distingue dans le lointain la fumée des obus qui éclatent çà et là au-dessus de la ville que les allemands désespèrent de reprendre.



(Cl. Marcel Meys)

Une tombe allemande, dans une tranchée française, sur la route de Reims.



Quelques tombes françaises dans une forêt, en Argonne.



Le calvaire de Heippe, dans la Meuse, entretenu par les camarades des morts.

Mardi 1^{er} décembre 1914.

La France a publié un *Livre Jaune* qui procure le plus favorable retentissement.

Mercredi 2 décembre 1914

L'ennemi semble préparer un suprême effort entre Ypres et Lens, — l'inondation entravant son action au sud de Dixmude.

A l'est du front, nous occupons le village de Lesménils, au nord-est de Pont-à-Mousson, et nous avançons quelque peu en Alsace, à l'est du Col du Bonhomme et aux environs de Thann.

Les aviateurs anglais ont accompli un raid heureux au-dessus des hangars et ateliers de construction de zeppelins à Friederichshafen.

Jeudi 3 décembre 1914.

On annonce la rentrée des Chambres françaises et leur réunion en session extraordinaire le 22 courant.

Hier, à l'ouverture du Reichstag, le chancelier

voie ferrée Ypres-Roulers et la route Becelaere-Passchendaele où l'infanterie ennemie tente en vain de gagner du terrain. Nous consolidons notre situation à la maison du Passeur conquise hier.

Nous nous organisons à Vermelles. En Argonne, nous repoussons plusieurs attaques, notamment au nord-ouest du bois de la Grurie.

Dimanche 6 décembre 1914.

Le *Bulletin des Armées* publie « Quatre mois de guerre », document qui, avec une grande sincérité, relate les faits écoulés depuis le début d'août.

Lundi 7 décembre 1914.

MM. Ribot, Malvy, Doumergue, Augagneur, rentrent à Paris. Par télégramme, tous les députés sont convoqués pour le 22.

Notre artillerie lourde a écrasé un fortin allemand non loin de la maison du Passeur, récemment conquise. Les Allemands ont en

rien de 200 à 600 mètres. Aux environs de Reims, notre artillerie lourde force les Allemands à évacuer plusieurs tranchées sous le feu de notre infanterie.

L'ennemi essaye en vain de reprendre les tranchées que nous lui avons enlevées le 8 dans la région de Perthes. Combats d'artillerie favorables pour nous sur les Hauts-de-Meuse. Nous enlevons quelques tranchées au bois Le Prêtre.

Vendredi 11 décembre 1914.

On apprend qu'une grande partie des troupes d'occupation de la Belgique est dirigée sur le front des Flandres, ainsi que 7.000 soldats allemands venant du nord-centre de la France.

Samedi 12 décembre 1914.

L'ennemi a évacué complètement la rive ouest du canal de l'Yser. Sur le reste du front, canonnades. Dans la région d'Arras, au nord de l'Aisne, en Champagne, en Argonne, sur les Hauts-de-Meuse, dans les Vosges, les artilleries



Quelques chefs : de gauche à droite les généraux Foch, Maunoury, Dubail, Pau, Castelnau et Sarrail.

von Bethmann-Hollweg a prononcé un discours où il était question du « danger de la patrie. »

Le Reichstag a voté à l'unanimité des voix, moins celle du député socialiste Liebknecht, six milliards pour la guerre.

Vendredi 4 décembre 1914.

Quelques canonnades aboutissent à des démolitions à Nieupoort et à Aix-Noulette.

Au nord de la Lys, dans la région de Poesele, nous prenons une maison de passeur vivement disputée depuis un mois.

Sur la rive droite de la Moselle, nous avons le signal de Xon. Dans les Vosges, nous avons enlevé Tête-de-Faux (au sud du village du Bonhomme) qui domine la crête frontière et servait d'observatoire aux Allemands. En Alsace, nous prenons la station de Burnhaupt et nous nous installons sur la ligne Aspach-pont d'Aspach-Burnhaupt.

Samedi 5 décembre 1914.

Canonnade intermittente mais vive entre la

vain essayé de nous reprendre Weidendrecht que nous leur avons enlevé il y a quelques jours.

Dans l'Argonne, la guerre de sape se poursuit. Nos aviateurs ont lancé des bombes sur la gare de Fribourg-en-Brigau.

Mardi 8 décembre 1914.

Nos troupes avancent devant Parvillers (plateau de Santerre) ; nous repoussons une attaque allemande à Tracy-le-Val (Oise).

Dans la région de Perthes-les-Hurlus, nous enlevons plusieurs tranchées ennemies.

Mercredi 9 décembre 1914.

Le gouvernement français rentre à Paris. Nous avons gagné du terrain au nord de Roye, près d'Andéchy et du Quesnoy-en-Santerre. Notre infanterie repousse des attaques au bois Le Prêtre où elle a gagné du terrain.

Jeudi 10 décembre 1914.

Dans la région du Quesnoy nous réalisons — et consolidons — nos récents progrès qui va-

opposées ont échangé des projectiles — à l'avantage de nos batteries.

Dimanche 13 décembre 1914.

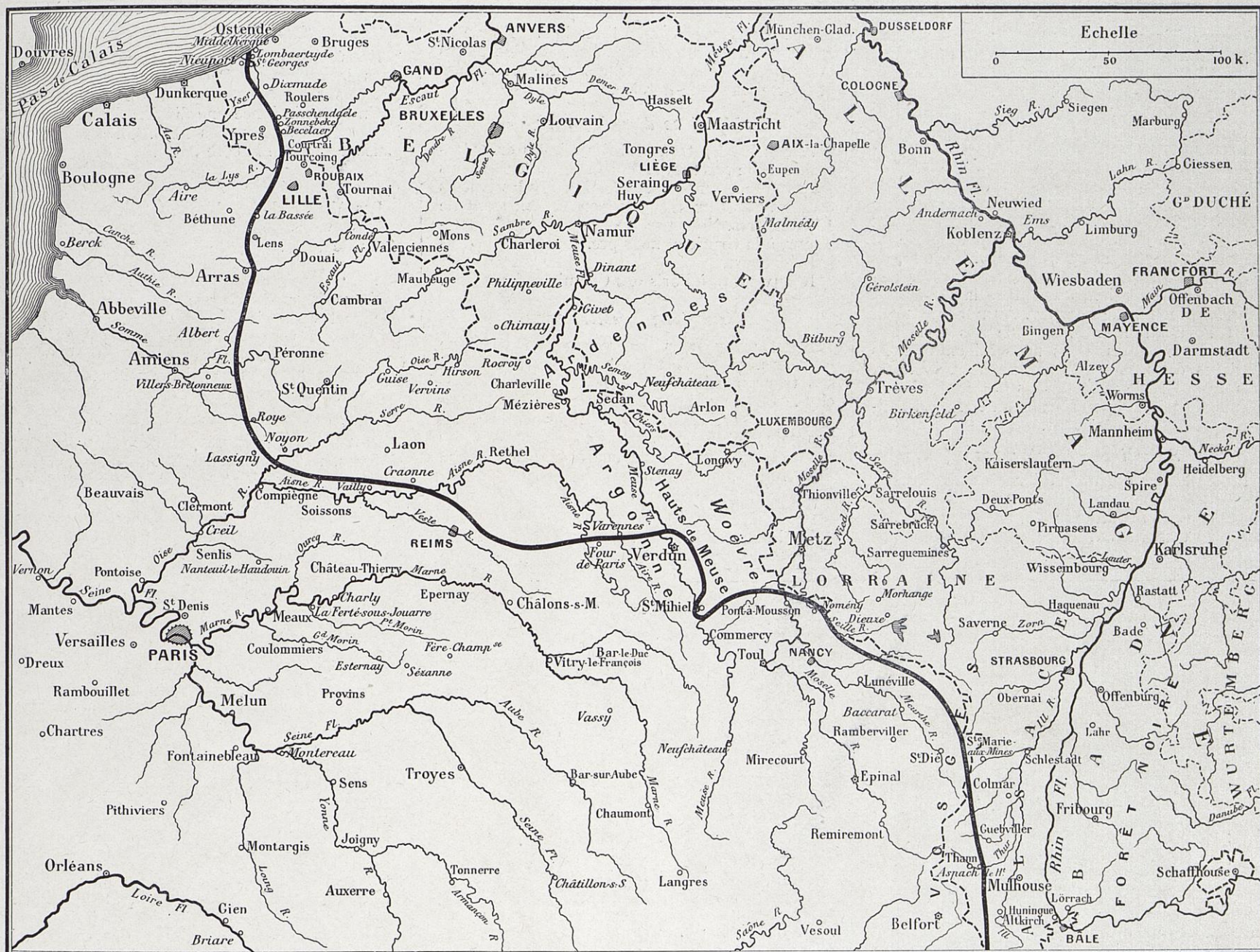
Journée relativement calme. Trois attaques ennemies sont repoussées dans la région au sud-est d'Ypres. Dans le bois Le Prêtre, nous progressons sérieusement. Au nord-ouest de Senones (Vosges), l'ennemi attaque en vain le signal de la Mère-Henry.

Lundi 14 décembre 1914.

Aux deux extrémités du front — nord-est d'Ypres et gare d'Aspach — des attaques ont été repoussées.

L'ennemi a bombardé nos tranchées au nord-ouest de Soupir (Aisne) ; nous avons bouleversé les siennes en ripostant, et détruit un ouvrage important aux environs d'Ailles.

Sensibles progrès dans la région de Bapaume. Au bois de la Grurie, nous progressons à la mine. Sur les Hauts-de-Meuse, canonnade violente qui permet de constater que les batteries



GARTE INDIQUANT LA SITUATION DES ARMÉES AU 31 DÉCEMBRE 1914.

ennemis se sont déplacées vers le nord. Au bois de Mortmare, nos troupes enlèvent 500 mètres de tranchées et repoussent deux violentes contre-attaques. En Alsace, notre front progresse notablement au nord de Steinbach.

Mardi 15 décembre 1914.

Nous progressons le long du canal d'Ypres à l'ouest de Hollebeeke et nous conservons nos gains malgré une violente contre-attaque. Les Anglais enlèvent le bois de Wytschaete à 7 kilomètres au sud d'Ypres. Canonnades peu intenses — sauf dans la région de Crouy où

le feu est vif — de la Somme à l'Argonne. La gare de Commercy est bombardée de très loin ; dégâts insignifiants. La gare de Saint-Léonard (sud de Saint-Dié) subit le même sort et dans les mêmes conditions. Un retour offensif de l'ennemi au nord-ouest de Cernay est repoussé. Nous maintenons nos progrès sur tout le front alsacien, sauf à Steinbach où une attaque ennemie peut prendre pied.

Mercredi 16 décembre 1914.

A l'ouest nous avons enlevé quelques tranchées, gagné un peu de terrain du côté de Lan-

ghemarck, à Zonnebeeke, près d'Arras, et entre Albert et Péronne. Une offensive franco-belge, soutenue par l'escadre franco-anglaise, a lieu contre Nieuport. A Westende, les positions allemandes sont copieusement « arrosées ».

Jeudi 17 décembre 1914.

L'infanterie française et belge a nettoyé le terrain entre Lombaertzyde et Saint-Georges et s'est emparée d'une ferme fortifiée. Les Anglais, venus en barques par l'Yser, ont fait agir leurs mitrailleuses avec vigueur et précision. Nous avons débouché au nord-est d'Arras,



Le roi d'Angleterre et le roi Albert passent l'armée belge en revue, sur la place de Furnes.

Péronne. Tir très efficace de notre artillerie lourde aux environs de Tracy-le-Val, sur l'Aisne et en Champagne, ainsi que dans l'Argonne et dans la région de Verdun.

Vendredi 18 décembre 1914.

Nous avons gagné un peu de terrain le long des dunes au nord-est de Nieuport. Deux fortes contre-attaques allemandes au nord de la route d'Ypres à Menin sont repoussées. Nous organisons le terrain gagné au sud de Dixmude ; notre avance au sud d'Ypres se poursuit dans un terrain marécageux très difficile. Nous avons progressé d'un kilomètre dans la région de Notre-Dame de Consolation, au sud de la Bassée, et dans la direction de Carency. Au nord de Maricourt, l'ennemi incendie une de nos tranchées que nous évacuons, mais nous lui en prenons plusieurs dans la région de Mametz. Dans le bois de la Grurie nous faisons sauter une sape allemande tandis que près de Saint-Hubert l'ennemi progresse légèrement.

Samedi 19 décembre 1914.

En Belgique, dans la région de Steenstraete, une attaque est refoulée, et nous progressons. Les troupes britanniques, qui avaient conquis plusieurs tranchées du côté de Neuve-Chapelle

Arras. Nous avons enlevé un bois près de la route d'Aix-Nouettes-Souchez, et occupons la première ligne de tranchées entre cette route et Notre-Dame-de-Lorette.

Mardi 22 décembre 1914.

A gauche, les troupes britanniques ont attaqué et reconquis tout le terrain perdu le 19. Nous avons enlevé aux abords de Perthes-les-Hurlus 3 ouvrages allemands représentant un front de 1.500 mètres. Nous progressons toujours à Beauséjour, à la Grurie et nous prenons des tranchées à Malancourt.

Réouverture à Paris des Chambres françaises.

Mercredi 23 décembre 1914.

Nous progressons légèrement en Belgique et reprenons, à l'est de Béthune, avec l'aide des troupes britanniques, le village de Givenchy-la-Bassée qui avait été perdu. Dans la région de Perthes-les-Hurlus nous complétons nos gains, et nous progressons au nord-est de Beauséjour. Sensible avance à la Grurie et à Bourevilles nous avons pris pied.

Jeudi 24 décembre 1914.

De la mer à la Lys : nous progressons à la

Samedi 26 décembre 1914.

Nous repoussons victorieusement une attaque dans la région de Perthes et progressons en Alsace sur les hauteurs qui dominent Cernay.

Un zeppelin lance une dizaine de bombes sur Nancy et tue deux personnes. Une escadre anglaise bombarde la côte belge.

Dimanche 27 décembre 1914.

Les Allemands bombardent Saint-Dié. Nos avions bombardent Frescaty et une des gares de Metz.

Lundi 28 décembre 1914.

Notre front a progressé un peu au-delà de Nieuport vers Middelkerke. L'ennemi s'est fortifié dans les dunes, ce qui, malgré l'appui des canonnières anglaises, ralentit notre avance.

Nous gagnons un peu de terrain en Argonne, à la Grurie.

Mardi 29 décembre 1914.

Les alliés s'établissent dans le village de Saint-Georges, récemment enlevé. Nous avançons en Flandre, malgré les contre-offensives violentes de l'armée du duc de Wurtemberg.

A l'ouest d'Apremont, au Bois Brûlé, nous enlevons des tranchées.

OPÉRATIONS DE GUERRE DU MOIS DE DÉCEMBRE 1914

Depuis le 17 octobre jusqu'à	5	Prise de la Maison du Passeur.	Depuis septembre jusqu'à	9	Rentrée du Gouvernement à Paris.	Depuis le 16 septembre jusqu'à	5	Nouveau bombardement de Reims.	Depuis le 15 septembre jusqu'à	Combats dans les Vosges et dans la Haute-Alsace.
	Bataille des Flandres			Combats dans le Nord.				Combats dans l'Argonne, dans la Woëvre et dans les Hauts-de-Meuse.		
	16	Bombardement de la côte belge par l'escadre anglaise.		22	Séance de réouverture des Chambres.					
ou de l'Yser		21	Bombardement de l'hôpital d'Ypres et de l'hôpital d'Arras.	22	Séance de réouverture des Chambres.	26	Bombardement de la gare de Saint-Dié.			

en perdent quelques-unes ; le corps indien progresse. Une offensive de nos troupes se dessine entre la Lys et l'Oise, au nord d'Arras et près d'Albert. À Lihons, une troupe ennemie a été surprise en colonne et fauchée.

Dimanche 20 décembre 1914.

De la mer à l'Oise, nous progressons sur quelques points ; nous reprenons une tranchée, prise puis perdue par nous, près de Maricourt. Au nord-est de Beauséjour, nous avons conquis du terrain ; de même à Consenvoye.

Lundi 21 décembre 1914.

L'ennemi a bombardé l'hôpital d'Ypres et

sape dans les dunes, repoussons une attaque à Lombaertzyde, les Belges organisent sur l'Yser une tête de pont au sud de Dixmude.

Notre infanterie a fait un bond en avant dans la région du Ban-de-Sapt.

Vendredi 25 décembre 1914.

On parle avec grand éloge de la besogne périlleuse et utile qu'accomplissent en Flandre les marins français : montés sur des canots automobiles, ils pénètrent par les canaux presque dans les lignes allemandes à l'est de Nieuport et facilitent considérablement l'attaque des tranchées ennemies.

Mercredi 30 décembre 1914.

Nous avons gagné un peu de terrain dans la région de Nieuport, en face des polders de Lombaertzyde. L'ennemi a violemment canonné Saint-Georges que nous organisons. Combats d'artillerie dans la vallée de l'Aisne et en Champagne. Progression en Argonne, au Four-de-Paris.

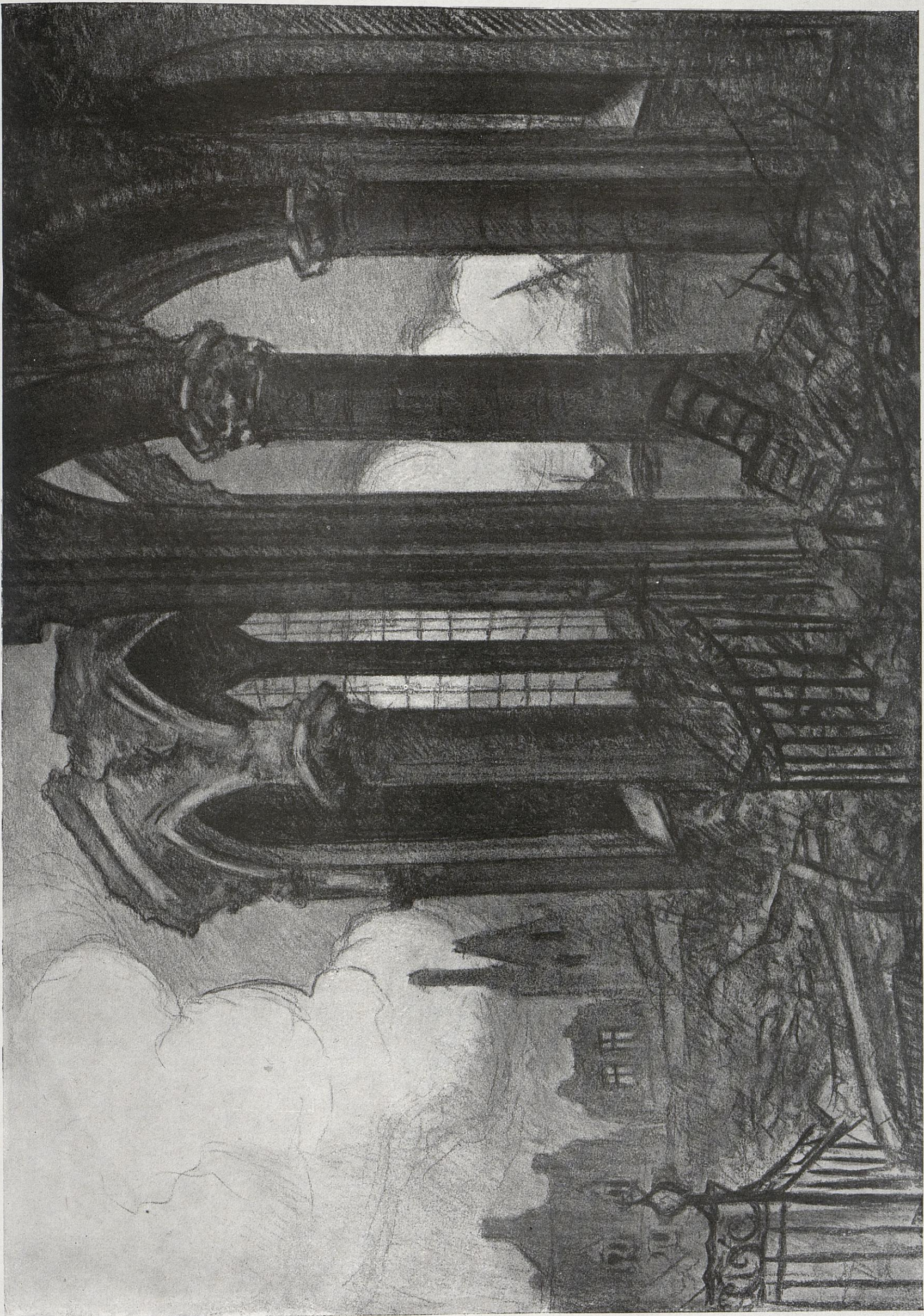
Jeudi 31 décembre 1914.

Les Allemands paraissent préparer entre Ostende et Knocke une expédition d'aéroplanes contre la côte anglaise.

Les Français ont repris la moitié de Steinbach en Alsace. Bombes d'avions sur Dunkerque.



La remise des drapeaux, pris à l'ennemi, au Général-Gouverneur des Invalides



LES HALLES D'YPRES APRÈS LE BOMBARDEMENT (Fusain de L. HUYGENS)

Les Allemands, pour se venger de l'échec de leurs tentatives répétées sur Calais et de la résistance que leur opposèrent, dans ce dernier bastion de l'héroïque Belgique, les soldats belges et anglais, commencent, dès le 23 novembre, à bombarder les Halles d'Ypres, ce merveilleux monument de l'art flamand au XV^e siècle. Notre dessin a été fait fin décembre, alors que les Allemands avaient complété leur œuvre.

SUR LE FRONT ORIENTAL

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

Août.

Dès le début du mois, Belgrade est bombardée par les Autrichiens et Kalicz occupée (Pologne) par les Allemands. Mais bientôt les Serbes entrent en Bosnie — où, cependant, ils s'efforcent d'épargner leurs frères, — et les Russes arrivent devant Tilsitt, et repoussent les Autrichiens à Sokal (Galicie). Grande émotion lorsque le Tsar promet la liberté aux Polonais.

Dans la deuxième quinzaine du mois, les Russes triomphent des Allemands à Stallupönen (Prusse orientale), des Autrichiens dans la région de Kielce, — et les Serbes triomphent des Autrichiens à Chabatz. Vainqueurs à Gumbinnen, les Russes prennent Goldap et Lyck (Prusse orientale), puis Soldau, Allenstein et Johannsburg et les Serbes remportent une victoire sur la Drina.

Chassés de Serbie, les Autrichiens avancent en Pologne au-delà de Kielce, — repoussent les Russes à Krasnik et s'avancent sur Lublin. La grande bataille de Lemberg commence entre Autrichiens et Russes — qui triomphent des Autrichiens à Lutzow, se préparent à assiéger Koenigsberg, mais, après une bataille de trois jours à Tannenberg, en Prusse orientale, se voient contraints dans cette région à une retraite périlleuse où ils perdent beaucoup d'hommes et de matériel.

Septembre.

Repoussés en Pologne, à Hrubieskow au nord de Lemberg, les Russes reculent sur le Boug, — mais à Lemberg, après sept jours de combats, la défaite des Autrichiens est complète ; les Russes occupent la ville, ainsi que Kalicz, et battent les Autrichiens à Tomaszow, région de Lublin. La cavalerie russe atteint les Carpathes dans la première semaine du mois.

Vainqueurs des Autrichiens à Ratcha, les Serbes occupent Semlin et rejettent l'ennemi sur la rive gauche de la Drina, puis marchent vers Visegrad. Les Monténégrins arrivent au sud de Serajevo.

En Bukovine, les Russes se voient forcés de reculer, mais à Krasnotav, près de Lublin, ils battent les Autrichiens, prennent Nikolaïew en Galicie, occupent Stryi et assiègent Grodec, en Galicie. Puis, après un nouvel échec en Prusse orientale, ils reculent vers le Niémen, tandis que leur autre aile bat les Autrichiens dans la région de Tomaszow, et, cette fois, s'empare de la ville. A la mi-septembre, les Russes réussissent en Bukovine à s'emparer de Czernovitz, — se voient obligés d'évacuer la Prusse orientale, — et contraignent les Autrichiens à évacuer la Galicie orientale. Le 18, ils prennent Sandomir, le 20, ils prennent Jaroslaw, le 24, ils investissent Przemysl, le 26, ils prennent Augustovo et rejettent les Allemands sur Suvalki et Mariampol, tandis que les Allemands bombardent inutilement Ossovetz ; le 28, ils envahissent le nord de la Hongrie ; le 29, ils repoussent les Allemands sur le Niemen, et le 30, les Allemands commencent à se fortifier au sud du gouvernement de Kielce.

Octobre.

Tandis que les Russes prennent Mariampol et que Serbes et Monténégrins s'avancent vers Serajevo, les Turcs ferment les Dardanelles. Le 3, on apprend que l'Etat-Major allemand prend le commandement des forces autrichiennes et le 4, Serbes et Monténégrins repoussés s'éloignent de Serajevo. Mais, en même temps, les Allemands défaits entre Augustovo et Suvalki se retirent.

Tandis que les Russes se retirent de Hongrie, les Allemands avancent en Pologne vers la Vistule. Tandis que les Russes prennent Lyck, les Allemands approchent d'Ivangorod où une grande bataille s'engage.

Le 10 octobre, mort du roi Carol de Roumanie.

Le 11, l'armée allemande atteint la Vistule à Grodec ; sur le front Ivangorod-Varsovie la bataille fait rage ; les Allemands lèvent le siège de Przemysl. Le 12, la cavalerie russe pénètre à nouveau en Hongrie.

Le choléra se déclare en Galicie.

Le 20, les Russes prennent l'offensive devant Varsovie, où l'attaque allemande faiblit. Ils



L'hiver, en Pologne, réservait des mécomptes aux Uhlans.



Passage d'une rivière, en Pologne, par l'artillerie russe.



Le service divin, en plein champ de bataille, sur un caisson de munitions.

prennent également l'offensive au nord de Jaroslaw, en Galicie, et sont vainqueurs sur le front Petrokow-Radom (qu'ils reprennent le 28), puis s'avancent sur Lovicz, Skierniewice et Rava,

reprennent Lodz le 28 et avancent en Galicie au sud de Sambor. Alors l'Etat-Major allemand avoue la retraite allemande en Pologne.

Après cinq jours de combat à Bakalayevo

(Prusse orientale), où ils avaient attaqué les Russes, les Allemands sont repoussés. Le 31, les Russes réoccupent à nouveau Czernovitz en Bukovine.

Novembre.

Les Russes reportent la guerre en Prusse orientale ; les Allemands envoient en Pologne d'importants renforts.

Les Russes battent les Autrichiens et occupent Kielce. Depuis le 23 octobre, date de leur offensive au nord de Jaroslaw en Galicie, ils se battent dans cette région contre les Autrichiens qui, le 4 novembre, se retirent vaincus dans les Carpathes, ayant laissé 19.000 prisonniers et 40 canons aux mains des Russes. Ceux-ci progressent de tous côtés : ils sont à Sandomir, près du confluent de la Vistule et du San (les Allemands ont transféré leur quartier général à Czenstochov) ; ils avancent dans le Caucase, prennent Diadin et Bayezid en Arménie, au nord-est du lac Van, puis Kœprikeni, à l'est d'Erzeroum. Ils reconquièrent tout le réseau ferré de la Pologne et reprennent Mlava. Ils

attaquent les Autrichiens en fuite sur la Nida.

Les Russes reprennent Eydtkuhnen et Stallupönen ; ils avancent en Prusse orientale dans la forêt de Rominten ; leurs avant-gardes détruisent en Silésie la gare de Pleschen à 80 kilomètres de Posen ; ils sont le 9 à Soldau, Prusse orientale, et à Kalicz, nord-est de Breslau. Le 10 ils sont à Goldap, Prusse Orientale, et à Miechov. Les Allemands fortifient Czenstochov et renforcent Thorn.

Les Autrichiens attaquent les lignes serbes à Krupanje, Misar et Platina ; à Grahovo, les Monténégrins sont violemment attaqués.

Vers la mi-septembre, les Russes reprennent l'investissement de Przemysl ; ils occupent Johannsburg et les passages à l'est des lacs Mazuriens ; ils sont à 30 kilomètres de Thorn où les Allemands ont amené mille canons ; en Galicie, ils s'établissent sur la Dunaietz et prennent d'assaut des positions autrichiennes dans la région de Sanok-Turka. Cependant, une nouvelle offensive allemande partie de Thorn se prononce sur les deux rives de la Vistule et fait reculer les avant-gardes russes, bouscule les

Russes à Vloclaveck et à Kutno et les oblige à reculer de 80 k. sur la ligne Plock-Lecyca.

Les Serbes, attaqués par des forces très supérieures, reculent sur la Koloubara.

Le 18 novembre, les Russes sont repoussés à Soldau et les Austro-Allemands, appuyés sur la ligne Czenstochov-Cracovie prennent à leur tour l'offensive, tandis que des attaques turques arrêtent les Russes dans le Caucase, que les Autrichiens prennent Valjevo et que la retraite des Serbes continue. En Pologne, les Allemands refoulent les Russes et se portent au nord-est de Lodz. Les Russes remportent un succès à Augerburg et résistent à une forte poussée allemande sur le front Lovicz-Skierniewice, toujours en vue de la marche sur Varsovie. En même temps, ils repoussent l'ennemi sur le front Kielce-Radom que, pour dégager Cracovie, les Allemands avaient attaqué. D'autre part, ils progressent vers Erzeroum.

Le 22, de fortes colonnes allemandes, progressant sur la Wartha, approchent de Lask, au sud-ouest de Lodz, tandis que des avions allemands bombardent cette ville, au nord-est de laquelle on se bat. Trois jours plus tard, l'ennemi, qui s'est imprudemment aventuré dans la région, échappe à un désastre par la faute d'une armée russe qui arrive trop tard. Trois divisions cernées en avant de Lodz arrivent à grand-peine à se frayer passage vers Strykow.

Les Russes pénètrent à nouveau en Hongrie, culbutent à Rava, près de Cracovie, les Autrichiens (qui d'autre part évacuent Czernovitz en Bukovine) et s'emparent, après dix jours de combat, des positions autrichiennes qui protégeaient les passages des Carpathes sur un front de 50 kilomètres. Vif engagement entre Autrichiens et Serbes à Lazarevatz, en Serbie.

Décembre.

Après de furieux combats sur le front Lovicz-Lodz-Pchokow, après des batailles acharnées dans les faubourgs de Lodz, les Russes évacuent le 7 la ville qui, faisant saillie sur leurs lignes, risque d'être détruite par les obus allemands. Malgré quoi, les Allemands ne parviennent point à faire vers Varsovie la trouée qu'ils espèrent.

Pendant cette première semaine, les Russes ont occupé Sarai et Bashkal, en Arménie, et Bartfeld, en Hongrie. D'autre part, les Autrichiens sont entrés dans Belgrade, évacuée par sa garnison, mais tandis que Vienne se réjouit encore, déjà les Serbes reprennent l'offensive contre l'aile droite autrichienne et rentrent à Valjevo.

Retranchés en Prusse orientale derrière la ligne Gumbinnen-Augerburg-lacs de Mazurie les Allemands y sont attaqués par les Russes — qui bombardent d'autre part le secteur nord de Cracovie et font 4.000 prisonniers autrichiens au sud de la même ville, — et refoulent les Turcs au sud de Batoum à travers la frontière.

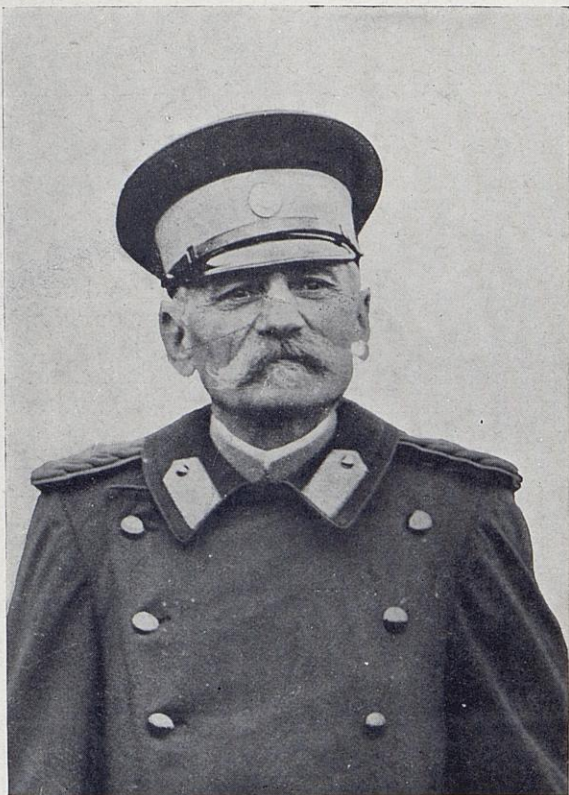
Tandis qu'une vigoureuse offensive russe fait reculer les Allemands dans la région de Mlava et au nord de Lovicz, les Serbes obligent les Autrichiens à repasser la Drina et les Monténégrins prennent Visegrad, en Bosnie.

La déroute autrichienne est complète en Serbie et les Serbes occupent de nouveau Belgrade et Chabatz ; à Przemysl où la garnison autrichienne tente une sortie, la fortune n'est pas plus heureuse et les Russes lui infligent des pertes très dures. Les Allemands à leur tour évacuent Lodz, et si, renforcés de neuf corps, ils font reculer les Russes sur la Bzoura, ils échouent néanmoins une fois de plus dans leur tentative de trouée sur Varsovie.

Le 20 décembre, les Russes s'emparent d'un des forts avancés de Przemysl. Par cinq cols des Carpathes, les Autrichiens débouchent et se heurtent aux Russes qui viennent d'être renforcés. Le centre serbe pendant ce temps enfonce la droite autrichienne.

Vainement, la lutte s'acharne, sanglante, sur la Bzoura, qui ouvre la voie de Varsovie.

Lorsque vient la fin du mois, les Russes ont vaincu, dans la région de Van, les Turcs qui ont éprouvé de fortes pertes ; ils ont battu les Autrichiens sur la Nida et leur ont fait 4.000 prisonniers — ce qui porte à plus de 60.000 leur total de prisonniers autrichiens pour décembre ; une nouvelle sortie de la garnison de Przemysl a été repoussée. Les Monténégrins ont repoussé les Autrichiens à Grahovo, et des Albanais qui, incités par l'Autriche, ont envahi le Monténégro ont été repoussés.



S. M. PIERRE I^{er},
Roi de l'héroïque et victorieuse Serbie.



Archiduc CH. FR. JOSEPH,
généralissime des armées autrichiennes.



En Prusse orientale : un abri improvisé.



Voiture de ravitaillement sur le front russe.



Une colonne russe dans les régions glacées de la Pologne.



Le Home-Fleet appareillant, dans la mer du Nord, pour aller à la recherche de la flotte allemande, qu'elle ne rencontrera d'ailleurs pas.

L'ACTION NAVALE — LES PRÉLIMINAIRES

Lorsque l'année 1914 a commencé, bien surpris eussent été la plupart des marins si on leur avait dit quelle physionomie allaient prendre, quelques mois plus tard, les opérations navales d'une grande guerre européenne. On ne pensait qu'à la belle lutte classique, violente certes, mais courtoise, au « fair play » de la bataille rangée des escadres de haute mer.

Dans les Écoles supérieures, qui donnent aux officiers les enseignements définitifs et qui fixent « la doctrine », on commentait avec autorité l'essentiel principe de la stratégie « qu'avant toute chose, il faut s'attaquer, pour la détruire, à la force organisée de l'adversaire ». Et si aucune voix ne songeait à s'élever contre une maxime de guerre aussi juste en soi, il est vraiment singulier que personne — ou presque personne — n'ait fait observer qu'en ce qui touche les opérations maritimes, l'application du principe était forcément subordonnée à la bonne volonté de l'un, au moins, des belligérants. Car enfin, pour se battre, il faut être deux. Or si, dans un conflit continental l'armée la plus faible ne peut — quoi qu'elle fasse — se soustraire au choc de l'armée la plus forte, il n'en est pas ainsi dans un conflit maritime où la flotte qui se reconnaît incapable de soutenir une lutte immédiate a toujours la ressource de se retirer dans le port qui lui sert de base d'opérations.

Si simple que fût cette idée, il fallut, pour éclairer je ne dis pas les États-majors dont il n'est pas toujours aisé de modifier le tour d'esprit, mais quelques officiers enclins à réfléchir, qu'un amiral allemand, prit la peine de dévoiler, dans une conférence faite devant la colonie germanique de Bâle, au printemps de 1914, la méthode de guerre que les chefs de la marine impériale se proposaient d'adopter :

« Notre flotte de haute mer, dit cet officier général, ne se mesurera avec la flotte anglaise que lorsque, par l'action de nos torpilleurs et de nos sous-marins, son infériorité numérique aura été sensiblement « atténuée ».

Ces termes étaient clairs. Le caractère général de la guerre maritime actuelle y était nettement tracé : la première et probablement la plus longue phase du conflit allait être marquée par le refus systématique du

combat des escadres, et par l'emploi soutenu des armes sous-marines.

Nos voisins du Nord ainsi désignés dans la déclaration de l'amiral Breusing aux Allemands de Bâle, allaient-ils se le tenir pour dit et prendre leurs mesures en conséquence ? Il n'est pas facile de le savoir. On ne modifie d'ailleurs pas du jour au lendemain la constitution d'une grande marine plus que la « mentalité » de son personnel. Une foi absolue dans l'écrasante supériorité des grands navires sur les petits, la croyance bien ancrée que les gros canons décideront toujours du succès, l'appréhension de commettre d'énormes unités dans les hasards d'opérations côtières, une sorte de dédain des sournois engins de la guerre sous-marine et une insouciance fâcheuse des terribles effets de ces engins, tels étaient les traits essentiels du tempérament militaire, d'ailleurs si énergique et d'une hauteur si noble, des marins anglais. Aussi le scandale fut-il grand, de l'autre côté de la Manche, lorsque, peu de temps après la conférence de Bâle, parut dans le « Times » la célèbre *interview* de l'amiral Percy Scott.

Les opinions émises par ce brillant officier parurent d'autant plus révolutionnaires qu'il était jusque-là, en même temps qu'un des plus zélés protagonistes des grands navires, seuls véhicules possibles des canons monstres, le créateur admiré des meilleurs procédés de tir à la mer.

« Vous pensez, disait en substance l'amiral Percy Scott, régler rapidement le compte de la marine allemande ? Vous vous trompez. Vos cuirassés seront balayés de la mer du Nord par des escadrilles de torpilleurs et de sous-marins éclairés par des avions. La seule chose à faire sera de faire rentrer vos belles escadres dans les ports ou dans les rades bien protégées et de ne tenir la mer qu'avec les bâtiments légers... »

Ce n'étaient pourtant pas là toutes les difficultés qu'il y avait lieu de prévoir pour les bâtiments de ligne. Il fallait encore compter avec les mines sous-marines, fixes et dérivantes. Jusqu'ici ces engins étaient considérés comme réservés à la défense des ports, rades, chenaux et estuaires. Le respect du droit des neutres et de la liberté de la navigation ne permettait pas de

songer à la mise en jeu de ces mines dans les mers libres ou dans les détroits ouverts à toutes les nations. Mais c'étaient là des scrupules dont ne pouvaient s'accommoder les nouvelles théories allemandes sur la guerre. Et comme le bruit des intentions de nos futurs adversaires ne laissait pas de se répandre dans les cercles maritimes, un amiral français n'avait pas hésité, à déclarer que nous n'aurions nous-mêmes rien de mieux à faire, pour défendre notre littoral contre une attaque allemande que de miner le Pas-de-Calais.

Cette opinion provoqua chez les Anglais de sérieuses réserves. Nos voisins ne se doutaient guère, alors, qu'ils en viendraient à créer un vaste champ de mines dans le vestibule septentrional du Pas-de-Calais et, un peu plus tard, à barrer de la même façon une voie maritime placée sous leur exclusif contrôle, le canal du Nord. C'est que, dès le début du grand conflit où nous sommes engagés, les Allemands avaient semé de mines automatiques non seulement les abords de leur littoral mais encore les lignes de navigation qui traversent obliquement cette mer ou qui vont du Skager Rack au détroit de Pentland. En peu de jours — après la destruction immédiate de quelques malheureux cargo-boats — le désert s'était fait dans ces parages, si animés d'ordinaire.

Contre les dangers que les engins sous-marins font courir aux bâtiments naviguant en surface, les constructeurs et les marins avaient-ils su se prémunir ? avaient-ils su créer, par l'égalité de valeur des moyens d'attaque et de défense, cette exacte balance que doit rompre, seule, la différence d'habileté des chefs. Malheureusement non. sont chargés de les mettre en œuvre ?

Toute la science des constructeurs s'était trouvée en défaut quand il s'était agi de donner à la coque la solidité nécessaire pour résister à la violence des explosions provoquées par les nouvelles torpilles et les nouvelles mines. Cela, on le savait. Les marins avaient-ils, dès lors, recherché les moyens stratégiques ou tactiques propres à écarter de leurs bâtiments le péril de ces blessures presque toujours mortelles ? Ou si, ne trouvant rien d'efficace, ils se résignaient à courir de telles chances, adoptaient-ils du moins tous moyens de nature à diminuer la

gravité du désastre par le sauvetage du personnel embarqué ? Ou encore, portant plus haut leurs vues, avaient-ils envisagé la possibilité de modifier assez profondément leurs méthodes de guerre et de combat, par conséquent les types de leurs navires, pour que la balance dont je parlais tout à l'heure pût être à peu près établie ?

Examinons ces trois points.

De moyens stratégiques, on n'en pouvait compter que deux d'efficaces. Le premier consistait, pour la marine la plus forte, à prendre résolument l'offensive sur la côte ennemie dès la première heure des hostilités, d'y organiser le blocus serré de la force principale de l'adversaire et, mieux encore, une attaque brusquée, de cette force sur la rade même de sa base d'opérations. En même temps toutes mesures devaient être prises pour obtenir l'occlusion des ports, passes ou estuaires qui pouvaient donner passage à des sous-marins. Ces résultats acquis, non sans pertes, évidemment, on avait le loisir d'opérer méthodiquement sur le littoral ennemi, d'y occuper les îles susceptibles de servir de points d'appui à la flotte et de bases de circonstance aux bâtiments légers ainsi qu'aux appareils aériens ; on avait aussi la faculté d'entreprendre sans courir de risques toute opération de descente jugée utile ; on prenait enfin, d'une manière immédiate, l'ascendant moral sur l'adversaire.

Que ce mode d'action, aussi vigoureux que hardi, supposât, avec une étude préalable très attentive des moyens de l'ennemi futur, une préparation matérielle minutieuse et un entraînement intensif du personnel, cela n'est point douteux. Mais cela supposait aussi, de la part des chefs dirigeants, l'exacte appréciation des changements que le rapide perfectionnement de certaines armes ainsi que, d'une manière générale, celui des explosifs violents, allait produire dans la grande tactique des armées navales. Cela supposait encore chez eux la conviction que tout valait mieux — alors qu'on était le plus fort — que de se laisser imposer par le plus faible des méthodes de guerre ayant pour objet de faire disparaître une supériorité si indispensable au succès final.

Le second moyen ne s'inspirait que du souci de préserver complètement de tout danger les grandes unités de combat en les tenant enfermées dans des rades bien défendues. Et sans doute on ne se déchargeait pas du soin de surveiller les bâtiments ou les forces navales de l'adversaire, mais il suffisait, pensait-on, grâce à des conditions géographiques favorables, d'un blocus lointain, d'une veille générale qu'exerceraient des divisions de croiseurs d'un type assez ancien pour qu'il n'y eût point trop de regrets à les compromettre, appuyées de nombreuses escadrilles, dites « de patrouille ».

Le procédé était, en soi, rationnel. Parfaitement réglé dans ses détails, il eût satisfait à l'objet que l'on se proposait, si l'adversaire s'était contenté d'agir avec des bâtiments de surface ou si, employant des sous-marins, il se fût borné à demander à ces petites unités d'assurer la liberté de ses mers territoriales. Il n'en fut rien ; ou du moins ce ne fut que dans les deux premiers mois de la guerre que ses submersibles limitèrent leur action au bassin de la partie nettement allemande de la mer du Nord.

Dès le mois d'octobre, enhardis par de brillants succès, mis en possession d'une base nouvelle, Zeebrügge, sur la côte de la Belgique à peine conquise et déjà organisée, ils prenaient hardiment l'offensive dans la Manche, et peu à peu, dans toutes les eaux anglaises. Le vice de la passivité initiale du plus fort était désormais bien établi. Le plus

faible lui imposait sa méthode de guerre.

La stratégie se trouvant en défaut, la tactique allait-elle atténuer, au moins, les dangers qui résultaient, pour les grands bâtiments de combat, de la liberté laissée à l'ennemi de faire sortir ses sous-marins de leurs bases d'opérations quand bon lui semblait ? — Oui, mais dans une faible mesure, malheureusement. C'est que l'action tactique dépend d'une condition essentielle : *Il faut voir*. Or, quand il s'agit des armes sous-marines et de leurs véhicules habituels, cette condition n'est remplie, que bien imparfaitement...

Le torpilleur, encore qu'il ait beaucoup grandi, reste du moins peu visible, la nuit et, en tout cas, par brume ou « temps bouché ». Sur les côtes, même en plein jour, il garde la chance des coups de surprise. Il la



L'Amiral BOUÉ DE LAPEYRÈRE
Commandant en chef de la première armée navale.

garde aussi dans la fumée des combats. Quant au sous-marin, en toute circonstance, son périscope se distingue mal et trop tard. Les progrès de la torpille automobile en portée, vitesse, justesse, viennent encore le favoriser en lui permettant de se tenir plus éloigné de sa victime, que rien ne prévient de son approche. Les hydravions ne peuvent-ils donc le voir ? Théoriquement, peut-être, mais pas par tous les temps. En tout cas, on ne peut attacher un appareil aérien à chaque unité isolée, heureux s'il est possible d'attribuer quelques hydravions à une force navale importante.

On avait compté, il y a quelque vingt-cinq ans, sur les filets Bullivant, pour arrêter la torpille automobile. Quand l'engin progressa, devint plus dangereux, on voulut faire plus encore. Les filets à mailles d'acier se renforcèrent en se dédoublant. Tout a été inutile. Munie de cisailles, animée d'une force vive considérable, la torpille rompt les deux filets et explose contre la coque plongée. Ces filets, d'ailleurs, obligent le bâtiment à ralentir son allure jusqu'à trois ou quatre nœuds. Dans bien des cas le remède devient donc dangereux, s'il est vrai que la vitesse soit encore le meilleur mode de protection pour le bâtiment menacé.

C'était vrai, en effet ; mais là encore, tout change du fait de l'augmentation énorme des facultés de la torpille, dont la vitesse passe en quelques années de 30 nœuds à 45, à 50 même, à la sortie du tube. Si j'ajoute

qu'il en est de même — dans de moindres proportions — de la vitesse de son véhicule favori, le sous-marin, on comprendra que tel paquebot qui pouvait se croire parfaitement en sûreté à l'allure de 18 nœuds ait été brusquement atteint par deux torpilles et coulé en vingt minutes.

Quand on reconnut qu'il n'était pas aisé de découvrir un périscope émergeant à un millier de mètres, on s'avisait que le moyen d'étendre le rayon de la surveillance était fort simple et qu'on l'avait sous la main. Il suffisait en effet de faire *flanquer* la force navale en marche par des bâtiments légers placés à une distance convenable de la colonne. Le nombre des petites unités — contre-torpilleurs ou « destroyers » — dont disposaient en général les escadres, en temps de *paix*, parut suffisant. Peu d'officiers pensèrent qu'il n'en serait plus du tout ainsi après le début des hostilités, tant devaient s'étendre les besoins auxquels auraient à satisfaire ces instruments d'exploration, de liaison, de communication, d'arraisonnement de navires marchands, d'escorte de transports, de petites opérations côtières, etc., etc. En fait, chez nous surtout, l'effectif des unités légères se révéla tout de suite bien au-dessous des exigences. Il fut impossible de donner même un seul flanqueur aux bâtiments détachés en croisière et il est intéressant de noter qu'aucune des grandes unités torpillées n'était accompagnée de bâtiments légers au moment de la catastrophe. Il ne semble même pas qu'un grand croiseur marchant à 6 nœuds, la nuit, par mer plate, dans des parages fréquentés par des sous-marins, ait pensé à mettre à la mer ses embarcations à vapeur qui auraient parfaitement pu lui servir de flanqueurs.

Mais peut-être hésita-t-on à entreprendre la longue opération du débarquement des canots à vapeur. C'est possible, en effet ; et ici on touche à la grave question de la disposition défectueuse, des moyens de sauvetage. Un grand bâtiment de guerre, d'ailleurs parfaitement organisé pour la navigation et le combat, n'a pu mettre à la mer, une fois frappé, qu'un canot à rames et une petite vedette à vapeur, presque aussitôt coulée sous le poids de ceux qui s'y cramponnaient. Le principal motif de cette funeste impuissance est que, dès la première explosion de torpille, le navire avait pris une bande d'une vingtaine de degrés. On ne saurait trouver de meilleure preuve de la méconnaissance du « péril-torpille », qui régnait d'une manière générale chez les constructeurs et chez les marins.

Peu ou point de ceintures et de colliers de sauvetage, point de petits radeaux légers, d'aussières en « jute » garnies de bouées de liège qui auraient pu sauver la vie à nombre de braves gens, voilà qui complète le tableau, un affligeant tableau.

Que dire maintenant sur le troisième point ? Assurément non, les amirautes ne songeaient pas à modifier les méthodes de guerre classiques plus que les types de grandes unités de combat. Ce n'est pas que des propositions ne leur eussent été faites depuis quelques années, depuis que les progrès des sous-marins et, peut-être plus encore, ceux de la torpille automobile avaient fortifié chez les esprits clairvoyants la conviction que des concepts nouveaux s'imposaient, aussi bien dans la « grande tactique » des armées navales et dans la tactique de combat que dans la construction des vaisseaux. Peine perdue !... ou à peu près. Des chefs d'élite, marins et militaires, techniciens et praticiens également distingués, se voilaient les yeux pour ne point voir, parce que le changement était trop grand, la révolution trop profonde... Il leur semblait

impossible de séparer l'idée de guerre navale de celle de l'énorme véhicule d'énormes canons ; il leur paraissait impie et presque criminel de saluer l'avènement d'une ère qui allait enlever au magnifique « dreadnought » la maîtrise des mers.

Il ne s'agissait cependant pas de cela, du moins pour quelques années encore. La simple réflexion indiquait que, tant que le sous-marin n'aurait pas acquis toutes les facultés nécessaires pour tenir le large *et le tenir longtemps*, il restait, non pas au cuirassé d'escadre proprement dit, mais au cuirassé rapide et à grand rayon d'action asscz improprement appelé « croiseur de combat », un champ d'opérations très vaste, et un rôle fort honorable encore, celui d'instrument essentiel de la guerre économique, de l'attaque et de la défense, au large, des lignes de ravitaillement des nations européennes.

En effet, nos lecteurs se le rappellent bien, les grandes unités dont il s'agit ont rendu déjà de sérieux services. Mais il est curieux de constater, par l'aveu même du chef de l'escadre anglaise des croiseurs de combat, dans la journée du 24 janvier, que le seul fait de se rapprocher, au cours de la poursuite des croiseurs allemands, des atterrages de l'île de Borkum, de ses pré-

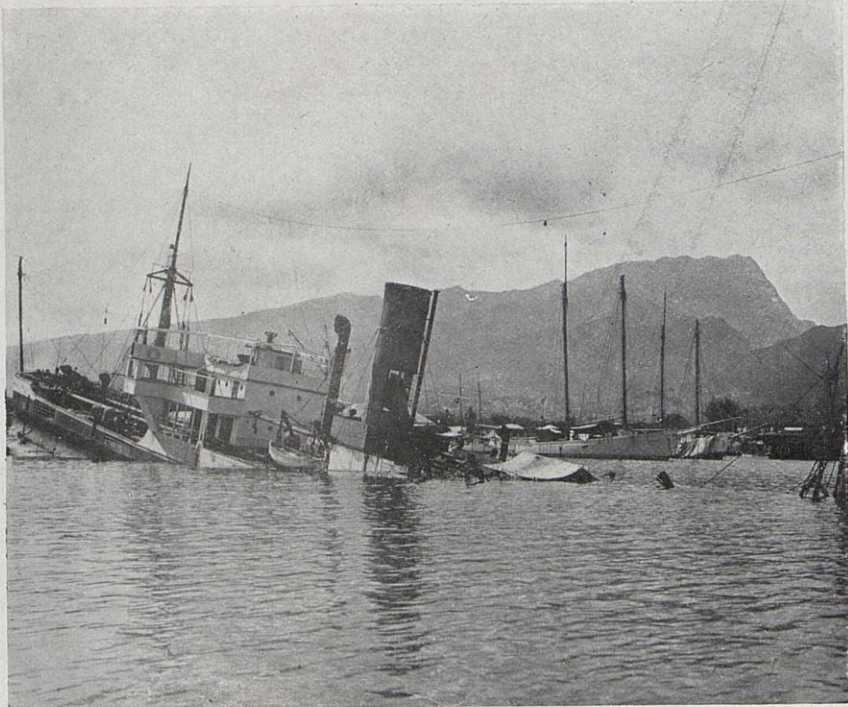
tendus champs de mines et de ses hypothétiques sous-marins, arrêta tout net l'offensive britannique et paralysa une superbe force navale au moment où elle allait recueillir de sa victoire les fruits les plus abondants.

N'insistons pas davantage. Ne disons rien non plus de l'inaptitude relative que montre le cuirassé d'escadre dans les opérations côtières. C'est là une question très complexe qu'il ne faut pas essayer de résoudre avec des formules d'école. Chaque cas est à considérer en soi, ce qu'explique aisément l'infinie variété des circonstances hydrographiques et géographiques ; et l'on me comprendra mieux sans doute, si j'affirme, par exemple, que l'attaque de Cuxhaven — côte plate, unie, sans replis de terrain et sans couverts, bordée par un chenal large et sain — eût été, plus facile que celle des Dardanelles et de leurs « Narrows » à double coude, qu'encadrent de hautes collines accidentées, d'où partent, presque à bout portant, des feux croisés, de flanc, d'enfilade, de revers, en tir plongeant comme en tir rasant.

Ainsi, pour conclure, les marines européennes entraient dans le grand conflit sans avoir ni la mentalité, ni les méthodes tactiques, ni les moyens d'action appropriés au genre d'opérations que devait développer chez le parti le plus faible la préoccupa-

tion d'établir un certain équilibre des forces, en usant des avantages qui résultaient pour lui des caractères hydrographique et géographique de ses mers territoriales. Il ne faudrait d'ailleurs pas s'imaginer que nos ennemis eussent prévu jusqu'où ils porteraient ce développement. Les circonstances, la passivité des alliés, certaine exaltation de leurs facultés offensives due au sentiment de la gravité de leur position les ont beaucoup aidés, les ont poussés fort loin. En tout cas, bien nouvelle était leur conversion aux méthodes qui semblent leur réussir si bien depuis huit mois, puisqu'en définitive, ni par sa composition, ni par le choix des types leur flotte ne diffère des autres ; puisque leur premier sous-marin date de 1907, douze ou quinze ans après le « Gymnote » et qu'au début du conflit ils n'avaient, tout compris, qu'une vingtaine d'unités de cette catégorie, alors que l'Angleterre en avait plus de soixante et nous plus de cinquante. Mais « il n'y a que les *forces agissantes* qui comptent à la guerre », a dit Napoléon ; et, d'autre part, ce n'est pas un mince mérite que de savoir adapter rapidement aux circonstances un organisme aussi complexe et aussi délicat qu'une grande marine moderne.

C. Amiral DEGOUY.



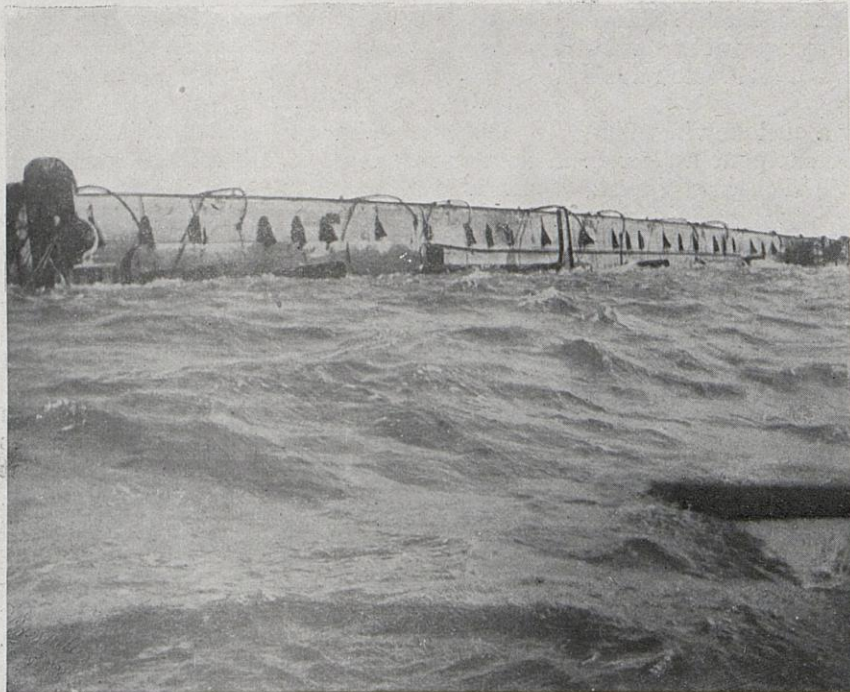
EN RADE DE TAHITI

La canonnière *Zélée* coulée, avec sa prise *La Walkyrie*, par les croiseurs allemands le *Sharnost* et le *Gneisenau*.



L'ENGLOUTISSEMENT DU *GNEISENAU*, AUX ILES FALKLAND

Les points noirs que l'on voit à l'horizon sont des cadavres de l'équipage du *Gneisenau* qui flottent sur la mer.



L'ÉPAVE DU *KAISER-WILHELM-DER-GROSSE* coulé le 27 août au large de Rio-de-Oro par le croiseur anglais *High-Flyer*.



SUR LA CÔTE BELGE

Les monitors anglais, que leur faible tirant rend presque invulnérables bombardent Ostende, le 15 décembre 1914

LA GUERRE SUR MER

LES ÉPHÉMÉRIDES

4 août. — Le *Gæben* et *Breslau* lancent des bombes sur Bône et Philippeville. Dans la Manche et en mer du Nord, les escadres anglaises forment leur ligne de combat.

Du 4 au 27 août, les alliés perdent le croiseur *Amphion* ; les Austro-Allemands perdent le croiseur *Koenigin-Luise*, deux autres croiseurs dans l'Adriatique, le paquebot *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse* et un sous-marin. Les Japonais bombardent Tsing-Tao et les alliés Cattaro. Les forces anglaises de la Nigeria et françaises du Dahomey s'emparent du Togo.

Le 11, les forces franco-anglaises poursuivent en Méditerranée le *Gæben* et le *Breslau* qui s'esquivent dans les Dardanelles, où la Turquie les protège, — puis feint de les acheter. Le *Birmingham* coule un sous-marin allemand.

Le 16, sommation du Japon à l'Allemagne, d'avoir à retirer ses navires de guerre des mers de Chine et d'avoir à évacuer le territoire de Kiao-Tchéou.

Le 17, la flotte autrichienne se réfugie à Pola, après que la flotte des alliés (amiral Boué de Lapyrère, commandant en chef) lui a coulé un croiseur sur devant Antivari.

Le 22, las d'attendre, le Japon déclare la guerre à l'Allemagne et se dirige sur Kiao-Tchéou. Un autre croiseur autrichien descend par le fond de l'Adriatique.

Le 28 août, grosse bataille navale à Héli-goland, où la flotte allemande perd trois croiseurs. Enfin, attaque du Congo belge par les Allemands et prise de Samoa par les Anglais.

**

Du 1^{er} au 30 septembre, les alliés perdent le *Pathfinder*, le *Pegasus*, l'*Aboukir*, le *Hogue* et le *Cressy* ; les ennemis perdent quatre croiseurs, dont le *Hela*, et deux torpilleurs.

Les Japonais détruisent plusieurs des forts de Tsing-Tao. Les troupes indiennes s'embarquent pour Marseille.

En Afrique du Sud, les Allemands fomentent une division au Transvaal ; Beyers prend le commandement des rebelles et Botha celui des Boers loyalistes.

Tandis que le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* bombardent Papeete et l'*Emden* Madras, les Anglais détruisent la station allemande de T. S. F. de l'île Nauru, les Français, avec la canonnière *Surprise* enlèvent Cocobeach et le général Largeau avec les forces françaises du Tchad s'empare de Kousseri (Haut-Cameroun).

**

Du 1^{er} au 31 octobre, les alliés perdent le croiseur *Pallada*, le *Haroke*, l'*Amiral Gantheaume* (chargé de réfugiés du Nord), l'*Audacious* et l'*Hermes*. Le 28 octobre, sous pavillon russe, l'*Emden* coule dans le détroit de Malacca le torpilleur français *Mousquet* et le croiseur russe *Jemsthoug*. Les Austro-Allemands perdent un contre-torpilleur près de l'embouchure de l'Ems, un autre au large de l'Ecosse, deux sous-marins dans la Baltique, le *Markomania* près de Sumatra, quatre torpilleurs ainsi qu'un sous-marin au large de la Hollande, un torpilleur à Kiao-Tchéou.

Le 19, bombardement de la côte belge par l'escadre anglaise.

Le 21, vaine tentative de sous-marins allemands contre les canonnières anglaises le long de la côte belge.

Le 24, un sous-marin allemand est coulé par le *Badger* sur la côte hollandaise.

Au commencement du mois les troupes indiennes débarquent à Marseille. Cattaro est bombardé par les alliés. L'Angleterre pose des mines dans la mer du Nord. Presque chaque jour de nouvelles actions s'accomplissent à peu près dans toutes les zones maritimes. Les Japonais livrent à Tsing-Tao plusieurs combats très durs pour les Allemands, s'emparent du chemin de fer de Chantoung, des îles Marshall, Marianne et Caroline. Les forces franco-anglaises prennent Bonabéri et Douala et les Allemands se font battre au Congo belge cependant que, par leurs soins, l'effervescence continue au Transvaal.

Enfin des vaisseaux turcs lancent des bombes sur Odessa, sur Théodosie et sur Novorossisk.

**

Du 1^{er} au 30 novembre, les Allemands perdent le croiseur *Yorck*, l'*Emden*, leur plus actif pirate,

que le croiseur australien *Sydney* fait échouer et brûle le 10 dans l'océan Indien, à l'île des Cocos, tandis que le croiseur *Chatham* immobilise le *Koenigsberg* à l'embouchure de la rivière Rufigi. De leur côté, dans une bataille navale livrée le 4 en vue des côtes chiliennes, les Anglais perdent deux croiseurs, et le 11 un sous-marin allemand torpille le *Niger* près de Douvres. Le 26, pour des raisons mal connues, le cuirassé *Bulwark* saute à Sheerness : 800 morts.

Le 2, l'Amirauté anglaise déclare zone de guerre la mer du Nord.

Le 4, deux navires allemands lancent des obus sur Yarmouth.

Dès le début du mois, les alliés bombardent les Dardanelles ; les Anglais occupent Akaba sur la mer Rouge ; Tsing-Tao capitule ; les Anglais occupent Faou, sur le golfe Persique et bientôt nous reprenons la plus grande partie du Congo cédé par nous par le traité de 1911.

**

Dans le courant de décembre, les Russes chassent de la mer Noire le *Breslau* qui y avait fait sa réapparition. Le 8, grande bataille aux Falkland ; cinq croiseurs allemands, — le *Scharnhorst*, le *Gneisenau*, le *Nurnberg*, le *Leipzig*, le *Dresden*, — découverts avec des charbonniers par une escadre anglaise, sont tous coulés à l'exception du *Dresden*, et le 10, attaque de Douvres par des sous-marins allemands.

Les Anglais qui, le 2 novembre avaient annexé Chypre, font le 17 décembre, un protectorat britannique de l'Égypte. Le 22, le Maroc devient protectorat français.

En Afrique du Sud, nouveaux combats entre les Boers rebelles et les Boers loyalistes.

A la faveur du brouillard, cinq croiseurs allemands bombardent, le 16 décembre Scarborough, Hartleypool et Whitby, font 700 blessés, 110 morts et réussissent à fuir. Mais le 25 décembre, des croiseurs et des torpilleurs convoient sept hydravions qui jettent des bombes sur les usines de Cuxhaven ; seul un aviateur anglais disparaît.

Le 30, les Etats-Unis demandent à la Grande-Bretagne l'adoucissement du traitement imposé au commerce américain.



L'ÉPAVE DE " L'EMDEN "

Le plus fameux des corsaires allemands fût coulé par le croiseur australien " Sydney " devant l'île des Cocos, dans l'océan Indien, le 10 Novembre 1914.

TABLE DES ÉPHÉMÉRIDES DU FRONT OCCIDENTAL

NOTA. — A chaque date, nous faisons, dans cette table, correspondre les noms importants cités dans la notice du jour — à laquelle il sera facile aux lecteurs de se reporter pour connaître le détail des faits.

AOÛT

1. Ordre de mobilisation en France.
2. Mobilisation française. Ultimatum d'Allemagne à Belgique. Violations de territoires.
3. Remaniement ministériel à Paris. Discours de Sir Edward Grey à Londres. Cirey-sur-Vezouze.
4. Déclarations de guerre.
5. Livre bleu. Bône. Philippeville. Visé-sur-Meuse.
6. Liège.
7. Altkirch.
9. Mulhouse. Liège.
10. Cols du Bonhomme et de Sainte-Marie. Sainte-Marie-aux-Mines.
11. Hesbaye. Landen.
12. Diest. Spincourt. Château-Salins. Avricourt. La Garde.
13. Eghezée. Pont-à-Mousson.
14. Col de Saales. Vallée de la Bruche. La Garde.
15. Vissenaeken. Avricourt. Blamont. Cirey. Thann.
16. Saint-Blaise. Dinant. Pologne.
17. Dinant. Abreschwiler. Lorquin. Azouanges. Marsal. Schirmeck. Wàvre. Gembloux.
19. Morhange. Delme. Aerschot.
20. Gouvernement belge à Anvers. Organisation allemande à Liège. Florenville. Guebwiller. Mulhouse. Morhange.
21. Namur. Charleroi.
22. Melle. Malines. Genappe. Braine l'Alleud. Ham-sur-Sambre. Thuin.
23. Lunéville. Grand-Couronné de Nancy. Thuin. Charleroi. Chaudfontaine.
24. Charleroi. Marchienne. Monceau. Anderlues. Châtelet. Châtelineau. Fontaine-l'Évêque. Thuin. Diest. Alost. Woëvre. Semoy.
25. Malines. Manage. La Louvière. Charleroi. Fleurus. Ligny. Tournai. Roubaix. Tourcoing. Lunéville. Grand-Couronné de Nancy.
26. Vezouze. Etain. Maubeuge. Donon. Saint-Dié. Gerbevillers. Courtrai. Douai. Condé-sur-Escaut. Somain. Cateau. Cambrésis. Denain. Bouchain.
27. Nouveau ministère. Saint-Dié. Longwy.
28. Malines. Louvain. Namur. Guise.
29. Guise. La Fère.
31. Grand-Couronné de Nancy. Neufchâteau. Paliseul. Spincourt. Longuyon. Meuse. Rethel. Amiens.

SEPTEMBRE

1. Rethel. Paris. Bruxelles. Liège.
2. Lille. Compiègne. Soissons. Senlis. Bordeaux.
3. Paris. Gallièni. Compiègne. Senlis. Dammartin. Namur. Anvers. Londres. Malines. Cardinal Mercier.
4. Lille. La Ferté-sous-Jouarre. Reims. Maubeuge. Bapaume. Havrincourt.
5. Compiègne. Senlis. Provins (von Klück). Paris. Maubeuge.
6. Paris. Ourcq. Grand-Morin. Coulommiers. La Ferté-Gaucher. Maubeuge.
7. Nanteuil-le-Haudouin. Meaux. Sézanne. Vitry-le-François. Verdun. Maubeuge.
8. Paris. Ourcq. Montmirail. Petit-Morin. Marne. Meaux. Sézanne. Fère-Champenoise. Vitry-le-François. Argonne. Château-Salins. Nancy. Champenoux.
9. Marne. Nancy. Meuse. Charlemont. Givet. Charleville. Montmédy. Longwy. Anvers. Bruxelles. Termonde. Nèthe. Saint-Amand. Capelle-au-Bois.
10. Marne. La Ferté-sous-Jouarre. Château-Thierry. Meuse. Mézières. Namur. Verdun. Epernay. Saint-Gond. Mailly. Vitry-le-François. Von Klück. Von Bülow. Ormain. Duc de Wurtemberg. Argonne. Kronprinz. Lorraine. Paris. Termonde.
11. Saint-Gond. Marne. Soissons. Compiègne. Sézanne. Revigny. Argonne. Anvers.

12. Marne. Reims. Argonne. Brie. Aisne. Soissons. Braimes. Fismes. Vitry-le-François. Sermaize. Revigny. Epernay. Bellenoue. Champenoux. Rechainvillers. Gerbevillers. Nancy. Lunéville. Saint-Dié. Anvers.
13. Joffre. Maunoury. Dubail. Foch. Montmirail. Aisne. Amiens. Soissons. Reims. Vesle. Marne. Revigny. Brabant-le-Roi. Argonne. Meurthe. Raon-l'Étape. Baccarat. Reméréville. Nomény. Pont-à-Mousson. Lierre. Anvers.
14. Amiens. Aisne. Reims. Argonne. Meuse. Woëvre. Froyon. Rethel. Mézières. Verdun. Moselle. Metz. Trèves.
15. Aisne. Argonne. Meuse. Laigue. Craonne. Reims. Châlons. Vienne-la-Ville. Varennes. Consenvoye. Etain. Metz. Delme. Château-Salins. Alost. Bruxelles. Malines. Louvain. Leman. Liège. Loncin.
16. Noyon. Meuse. Verdun. Vic-sur-Aisne. Soissons. Laon. Reims. Ville-sur-Tourbe. Argonne. Varennes. Forges. Termonde.
17. Oise. Meuse. Berry-au-Bac. Aisne. Argonne. Montfaucou. Woëvre. Etain. Thiaucourt. Castelnau. Armée de Lorraine. Grand-Couronné Nancy.
18. Oise. Woëvre. Aisne. Craonne. Reims. Argonne. Lorraine. Vosges.
19. Oise. Aisne. Argonne. Noyon. Craonne. Reims. Rhin.
20. Craonne. Reims. Brimont. Pompelle. Argonne. Somain. Avricourt. Louvain. Malines. Senlis. Termonde. Gerbevillers. Von Hausen. Armée de Saxe. Lorraine. Russie.
21. Paris. Reims. Maud'huy.
22. Oise. Aisne. Somain. Argonne. Meuse. Woëvre. Hauts-de-Meuse. Trésauvaux. Heudicourt.
23. Lassigny. Oise. Reims. Woëvre. Richecourt. Seicheprey. Lirouville. Mouilly. Dompierre. Verdun. Lorraine. Vosges. Nomény. Arracourt.
24. Aisne. Marne. Mandchourie. Péronne. Reims.
25. Oise. Meuse. Berry-au-Bac. Commercy. Stenay. Hauts-de-Meuse. Péronne. St-Quentin. Sampigny. Nubécourt.
26. Anvers. Tergnier. Cambrai. Saint-Quentin. Lorraine. Vosges. Noyon. Argonne. Varennes. Hauts-de-Meuse. Hattonchatel. Saint-Mihiel. Paroches. Camp des Romains. Toul. Nancy. Woëvre. Rupt-de-Mad.
29. Sambre. Bruxelles. Malines. Termonde. Anvers.
30. Aisne. Pont-à-Mousson. Apremont. Meuse. Saint-Mihiel. Hauts-de-Meuse. Verdun. Reims. Varennes. Somain. Berry-au-Bac. Chemin-des-Dames. Soissons. Laigle. Oise. Somme. Ribécourt. Lassigny. Roye. Chaulnes. Albert. Combles. Baye. Shooten. Hofstade. Termonde. Malines. Alost.

OCTOBRE

1. Aisne. Argonne. Woëvre. Hauts-de-Meuse. Somme.
2. Roye. Meuse. Saint-Mihiel. Woëvre. Apremont. Anvers. Waelhem. Wàvre. Rupel. Lierre.
3. Meuse. Saint-Mihiel. Argonne. Grurie. Varennes. Laharazée. Vienne-la-Ville. Aisne. Somme. Roye. Lassigny. Anvers.
4. Moselle. Arras. Lassigny.
5. Arras. Ancre. Somme. Oise. Soissons. Woëvre. Apremont. Meuse. Rupt-de-Mad. Anvers.
6. Pont-à-Mousson. Arras. Argonne. Hauts-de-Meuse. Lille. Tourcoing. Armentières. Lassigny.
7. Nord. Armentières. Tourcoing. Lens. La Bassée. Woëvre.
8. Invalides. Roye. Hauts-de-Meuse. Saint-Mihiel. Verdun. Hattonchatel. Woëvre. Apremont.

9. Compiègne. Arras. Aisne. Lys. Lille. La Bassée. Lens. Bray-sur-Somme. Chaulnes. Roye. Lassigny. Ostende. Escaut.
10. La Bassée. Armentières. Cassel. Oise. Saint-Mihiel. Anvers. Liège.
11. Anvers. De Guise. Lille. Soissons. Craonne. Reims. Apremont.
12. Ostende. La Bassée. Estaires. Hazebrouck. Lassigny. Aisne. Ban-de-Sapt. Saint-Dié. Lille. Paris.
13. Escaut. Anvers. Hazebrouck. Béthune. Bailleul. Estaires. La Bassée. Lille. Arras. Albert. Berry-au-Bac. Souain. Malancourt. Argonne. Meuse. Verdun. Metz. Hauts-de-Meuse. Le Havre.
14. Berry-au-Bac. Gand. Ypres.
15. Bruges. Ostende. Anvers. Arras. Saint-Omer. Lys. Oise. Meuse. Craonne. Berry-au-Bac. Reims. Prunay. Meurthe. Moselle. Verdun. Metz. Ban-de-Sapt.
16. L'Avantie. Estaires. Lille. Malancourt. Verdun. Ostende.
17. Roye. Ypres. Lens. Arras. Albert. Vosges. Haute-Alsace. Argonne. Woëvre. Hauts-de-Meuse. Nord. Yser.
18. Ypres. Lys. Fleurbaix. Armentières. Ostende. Thourout. Roulers. Menin.
19. Fromelles. Ypres. La Bassée. Givenchy. Illies. Armentières. Schlucht.
20. Lassigny. Roye. Nesle. Roisel. La Bassée. Chaulnes. Nieuport. Vladslou. Dixmude. Roulers.
21. Vermelles. La Bassée. Meuse. Camp des Romains. Arras.
22. Ypres. Meuse. Lille. Verdun. La Bassée. Arras. Mametz. Péronne. Albert. Vauquois. Argonne. Hauts-de-Meuse. Champenoux.
23. La Bassée. Nieuport. Dixmude. Ypres. Menin. Warneton. Fricourt. Albert. Craonne. Somain. Four-de-Paris. Argonne. Varennes. Malancourt. Champenoux. Woëvre. Bois d'Ailly. Saint-Mihiel. Mortmare.
24. Oise. Rosières-en-Santerre. Verdun. Pont-à-Mousson.
25. Yser. Armentières. La Bassée. Lange-marek. Mortmare.
26. Yser. Nieuport. Dixmude. Ypres. Roulers. Armentières. Lille. La Bassée. Lens. Arras. Melzicourt. Argonne. Varennes. Aisne.
27. Nieuport. Yser. Lens. Ypres. Roulers. Arras. Soissons. Berry-au-Bac. Nancy. Bezange. Parroy.
28. Cambrai. La Bassée. Arras. Apremont. Saint-Mihiel. Bois Le Prêtre. Chemin-des-Dames. Craonne.
29. Bruges. Yser.
30. Yser. Ypres. La Bassée.
31. Rampschelle. Nieuport. Ypres. Hollebecke. Zandvoorde. Paschendaele. Chaulnes. Lihons. Quesnoy-en-Santerre. Aisne. Soissons. Vailly. Somain. Argonne. Woëvre. Bois Le Prêtre.

NOVEMBRE

1. Ypres. Hollebecke. Messines. Quesnoy-en-Santerre.
2. Nieuport. Dixmude. Ypres. Warneton. Paschendaele. Poelkapelle. Gits. Vosges. Ban-de-Sapt. Saint-Dié.
3. Dixmude. Gheluvelt. Aisne. Laigue. Vailly. Chavonne. Soupir. Turquie.
4. Lombaertzyde. Yser. Dixmude. Nieuport. Vailly. Chavonne. Four-de-Paris. Saint-Hubert.
6. Zeebrugge. Dudzele. Ostende. Bruges. Roulers. Courtrai. Grand-Couronné de Nancy.
7. Dixmude. Bixchoote. Neuve-Chapelle. Soupir. Reims. Soissons. Verdun. Nancourt. Nogeville. Grand-Couronné de Nancy.
8. Messines. Armentières. Soissons. Vailly. Verdun.
9. Dixmude. Ypres. Lys. Oise. Col de Sainte-Marie.
10. Armentières. Ypres. Bixchoote. La Bas-

- sée. Woëvre. Reims. Berry-au-Bac. Col de Sainte-Marie. Thann.
11. Verdun. Compiègne. Nieuport. Lombaertzyde. Dixmude. Coincourt. Forêt de Parroy.
12. Lombaertzyde. Nieuport. Ypres. Zonnebeke. Armentières. Vailly. Heurtebise. Craonne. Berry-au-Bac.
13. Pervyse. Nieuport. Arras. Tracy-le-Val. Saint-Mihiel. Pont-à-Mousson. Cirey-sur-Vezouze. Hauts-de-Vosges.
14. Yser. Nieuport. Ypres. Dixmude. Calais. Boulogne.
15. Zonnebeke. Ypres. La Bassée. Arras. Lihons. Lys. Oise.
16. Dixmude. Bixchoote. Yser.
17. Dixmude. La Bassée. Armentières. Aisne. Vailly. Reims. Argonne. Hauts-de-Meuse. Chauvencourt. Saint-Mihiel.
18. Dunkerque. Calais. Ypres. Bixchoote. Craonne. Marne. Reims. Chauvencourt. Sainte-Marie-aux-Mines.
19. Tracy-le-Val. Chauvencourt.
20. Rampschelle. Chauvencourt.
21. Argonne. Verdun. Vosges.
22. Ypres. Nieuport. Arras. Oise. Woëvre. Eparges.
23. Ypres. Soissons. Reims. Vailly. Argonne.
24. Béthune.
25. Dixmude. Ypres. Calais. Kiel. Zeebrugge. La Bassée.
26. Arras. Missy-sur-Aisne. Souain. Joffre.
27. Yser. Dixmude.
29. Ypres. Arras. Fay. Somme. Chaulnes. Vailly. Berry-au-Bac. Ban-de-Sapt.
30. Yser. Dixmude.

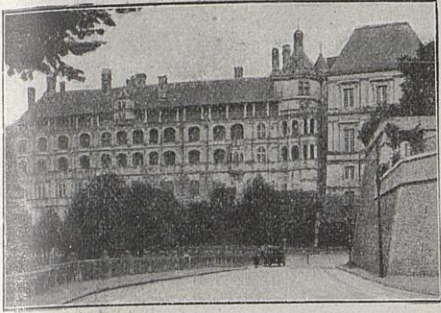
DÉCEMBRE

2. Ypres. Lens. Dixmude. Lesménils. Pont-à-Mousson. Col du Bonhomme. Thann. Friederichshafen.
3. Chambres. Reichstag.
4. Nieuport. Aix-Notettes. Poesle. Maison du Passeur. Xon. Tête-de-Faux. Bonhomme. Burnhaupt. Aspach.
5. Ypres. Roulers. Beclaere. Paschendaele. Maison du Passeur. Vermelles. Grurie.
7. Weidendref. Argonne. Fribourg-en-Brisgau.
8. Parvillers. Santerre. Tracy-le-Val. Perthes-les-Hurlus.
9. Rentrée du Gouvernement. Roye. Andéchy. Quesnoy-en-Santerre. Bois Le Prêtre.
10. Quesnoy-en-Santerre. Reims. Perthes. Hauts-de-Meuse. Bois Le Prêtre.
12. Yser. Champagne. Argonne.
13. Ypres. Bois Le Prêtre. Senones. Signal de la Mère-Henry.
14. Ypres. Soupir. Ailles. Grurie. Mortmare. Aspach. Steinbach.
15. Hollebecke. Wytshaete. Crouy. Commercy. Saint-Léonard. Saint-Dié. Cernay. Steinbach.
16. Langhemarek. Zonnebeke. Arras. Albert. Péronne. Nieuport. Westende.
17. Lombaertzyde. Saint-Georges. Arras. Bapaume. Péronne. Tracy-le-Val.
18. Nieuport. Ypres. Menin. Dixmude. Notre-Dame-de-Consolation. La Bassée. Carency. Maricourt. Mametz. Grurie. Saint-Hubert.
19. Steenstraete. Neuve-Chapelle. Arras. Albert. Lihons.
20. Oise. Maricourt. Beauséjour. Consenvoye.
21. Ypres. Arras. Aix-Notettes. Souchez. Notre-Dame-de-Lorette. Loos.
22. Perthes-les-Hurlus. Beauséjour. Grurie. Malancourt.
23. Béthune. Givenchy-la-Bassée. Perthes-les-Hurlus. Beauséjour. Grurie. Boureilles.
24. Lombaertzyde. Dixmude.
26. Perthes. Cernay. Nancy.
27. Saint-Dié. Frescaty. Metz.
29. Saint-Georges. Apremont. Bois-Brûlé.
30. Nieuport. Lombaertzyde. Saint-Georges. Four-de-Paris.
31. Ostende. Knocke. Steinbach.

FIN DE LA TABLE

LA SAISON THERMALE ET TOURISTIQUE

Depuis quelques semaines, tandis qu'approchait la date de l'annuel exode vers les villes d'eaux, un mouvement s'est créé en faveur de nos stations thermales et balnéaires. « Mouvement facile » objecterez-vous, « les voyages à l'étranger étant assez impraticables à présent ! »



CHATEAU DE BLOIS.

Eh non pas ! ce n'est point ainsi qu'il faut entendre la chose ! Il ne s'agit pas du tout de se résigner à faire une station thermale en France, il s'agit d'un véritable mouvement patriotique dont le but est de montrer par quelle erreur nuisible, par quelle inexplicable crise de snobisme, la vogue des « cures » germaniques s'est développée au détriment de nos stations françaises.

Le *Monde Illustré* ne peut qu'approuver un pareil mouvement, et se propose de l'appuyer par les moyens en son pouvoir.

Rien ne fut, en effet, plus méthodiquement organisé que le bluff allemand, soi-disant scientifique comme tout ce qui nous vient de ce pays de fausse culture, proclamant l'illusoire supériorité des stations thermales d'Outre-Rhin.

Pendant ce temps, les Français, dédaigneux de charlatanisme, confiants dans la richesse mille fois proclamée de leurs eaux minérales, négligeaient de répondre... Et la clientèle étrangère, attirée par tant de bruit, était tout doucement accaparée par nos ennemis. Peu à peu, nos nationaux eux-mêmes avaient pris l'habitude de se rendre en Allemagne pour se soigner ou tout simplement pour se reposer.

Depuis quelques années cependant, un mouvement de réaction commençait heureusement à se dessiner en France. Aujourd'hui que le bouleversement de l'Europe rend si difficiles les communications internationales, les Français vont définitivement refaire connaissance avec leur pays. Ils vont apprécier combien particulièrement favorisées sont, tant au point de vue des eaux thermales que des stations d'altitude ou maritimes, les régions desservies notamment par les compagnies d'Orléans ou du Midi, — et l'an prochain, ils ne pourront se rendre ailleurs que dans les villes coquettes qui vont leur être accueillantes en cette dure année 1915... et c'est là qu'ils amèneront, pour se guérir entièrement, leurs convalescents glorieux.

Mais dès aujourd'hui, il faut que les médecins, qui volontiers cédaient à la mode, et envoyaient leurs malades chez les austro-allemands, se rappellent que les stations thermales et balnéaires des réseaux d'Orléans et du Midi sont prêtes à recevoir les visiteurs de la saison 1915. Il faut enfin que les étrangers des pays sympathiques à la France soient eux aussi renseignés plus exactement et décidés à tenter l'expérience : le jour où ils seront venus chez nous, ils seront conquis !..

SUR LE RÉSEAU D'ORLÉANS

Stations balnéaires. — Le réseau d'Orléans dessert les plages de la côte sud de Bretagne. On y accède par la grande ligne de Paris à Nantes qui, depuis Orléans et tout le long de la vallée de la Loire en passant par la jolie ville de Tours, permet la visite des plus magnifiques châteaux historiques comme ceux de Blois, Chambord, Amboise, Chenonceaux, Langeais, Angers,

etc... Des trains express avec voitures de toutes classes et wagons-restaurant pour les trajets de jour offrent toutes facilités ; pour les parcours de nuit, les voyageurs ont à leur disposition des lits-toilette et des compartiments-couchettes sur le Croisic, un wagon-lits sur Quimper.

Plages de l'embouchure de la Loire. — Aux environs de Saint-Nazaire ; Saint-Marc et Sainte-Marguerite, Pornichet, la Baule et le Pouliguen, dont les villas s'étalent le long d'une côte sablonneuse, en arc de cercle de 7 kilomètres et en avant de magnifiques forêts de sapins, — Batz, Le Croisic.

Département du Morbihan. — De Vannes, par la pittoresque Mer intérieure du Morbihan, on accède aux plages de Port-Navalo, Larmor-Baden, etc... De la presqu'île de Quiberon qui a aussi ses plages de Carnac, de Penthievre et de Quiberon, on se rend à Belle-Ile.

Département du Finistère. — Aux environs de Lorient, Port-Louis et le Pouldu, — Concarneau. Aux environs de Quimper : Benodet et Beg-Meil, Pont-l'Abbé, Loctudy, Douarnenez, Audierne, Morgat.

La région est des plus attrayantes par ses coutumes, ses vieilles villes comme Auray, Hennebont, Guérande, ses monuments religieux, etc...

Stations thermales. — Dans le Centre : La Roche-Posay (ligne de Châtelleraut au Blanc), à 334 kilomètres de Paris, trajet en 8 h. 45, eaux sulfatées, traitement des affections du sang, de la gravelle.

NÉRIS-LES-BAINS, gare de Chamblet-Néris près Montluçon, à 339 kilomètres de Paris, trajet en 7 h. 40, eaux bicarbonatées sodiques ; maladies du système nerveux. Située dans le Bourbonnais, l'antique et célèbre station de *Néris-les-Bains*, « Aquæ Neris » des Romains, possède des eaux éminemment sédatives et on y traite avec succès les affections nerveuses, la neurasthénie, les rhumatismes et les maladies des femmes. La saison y est extrêmement agréable, elle dure de mai à octobre. Le pays est très pittoresque et les excursions à pied et en voiture sont nombreuses.

Les eaux de Néris remplacent avantageusement celles de Wiesbaden et Baden-Baden.



L'ÉTABLISSEMENT THERMAL ET LE GRAND HOTEL DES BAINNOTS A DAX.

Eaux-les-Bains (ligne de Montluçon à Eygurande, à 358 kilomètres de Paris, trajet en 7 heures) ; eaux thermales très radioactives, traitement de l'arthritisme, des maladies du cœur, etc...

Dans le Puy-de-Dôme. — La Bourboule (à 454 kilomètres de Paris, trajet en 11 heures) ; eaux chlorurées sodiques, arsenicales, bicarbonatées, très efficaces notamment contre l'anémie, le diabète, les maladies des enfants, etc...

Le Mont-Dore (à 459 kilomètres de Paris, trajet en 11 h. 30), eaux thermales, bicarbonatées, sodiques, arsenicales, ferrugineuses et siliceuses, utilisées pour le traitement de l'asthme, des bronchites, des maladies du nez et de la gorge.

Saint-Nectaire. — Accès du Mont-Dore, par un service automobile organisé par la Compagnie d'Orléans en correspondance aux trains de jour et de nuit de ou pour Paris, du 25 juin au 1^{er} septembre 1915. Eaux ferrugineuses et arsenicales, traitement des maladies de l'estomac, de la sciaticque et surtout de l'albuminurie.

Département du Cantal. — Vic-sur-Cère (566 kilomètres de Paris, trajet en 15 heures). Eaux ferrugineuses, bicarbonatées et chlorurées sodiques ; traitement de l'anémie et des gastralgies.

Station climatique du Lioran, à 1.152 mètres d'altitude, au milieu d'une magnifique forêt de sapins (à 549 kilomètres de Paris, trajet en 14 h. 30).

A Vic-sur-Cère et au Lioran, hôtels édifiés par la compagnie d'Orléans.

Département du Lot. — Alviac-Miers, le « Carlsbad »

français. Desservi par la station de Rocamadour (549 kilomètres de Paris, trajet en 10 heures). Eaux sulfatées sodiques. Traitement des entérites, de l'obésité, etc...

Toutes les stations précitées sont en même temps des centres de tourisme de premier ordre, dans de fraîches vallées, au centre de beaux massifs montagneux ou à proximité de curiosités naturelles de premier ordre comme les grottes de Lacave et la rivière souterraine de Padirac, aux environs d'Alviac.

Les services de trains offrent toutes facilités pour s'y rendre.

En outre, par ses deux grandes lignes de Bordeaux et de Toulouse, le réseau d'Orléans en donnant accès au réseau du Midi conduit aux grandes stations thermales, si nombreuses, des Pyrénées, ainsi qu'aux plages de la Côte d'Argent sur l'Atlantique et de la Côte Vermeille sur la Méditerranée.

Principales stations thermales : Salies-de-Béarn, Les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes, Argelès-Gazost, Caunterets, Saint-Sauveur, Barèges, Bagnères-de-Bigorre, Capvern, Luchon, Ax-les-Thermes, Ussat, Alet, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, Le Boulou.

Stations climatiques de Pau, Luchon-Superbagnères, Font-Romeu (Pyrénées-Orientales).

Stations balnéaires de la Côte d'Argent : Soulac, Arcachon, Biarritz, Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye.

Stations balnéaires de la Côte Vermeille : Argelès, Collioure, Port-Vendres, Banyuls.

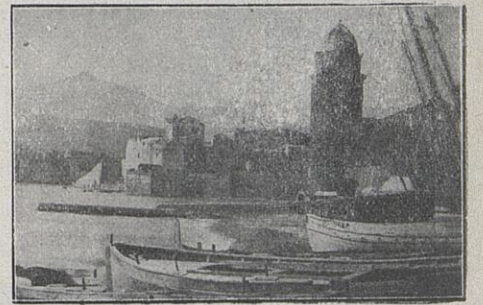
LES EAUX-BONNES

Les Eaux-Bonnes sont situées à 790 mètres d'altitude, dans le magnifique pays de Béarn, à trois quarts d'heure au sud de Pau. Elles sont toutes proches, à l'ouest de Biarritz et de Saint-Sébastien, à l'est de Lourdes et d'Argelès. Situation privilégiée entre toutes !

Les Eaux-Bonnes constituent la perle de la Vallée d'Ossau, une des plus belles des Pyrénées.

Les Eaux-Bonnes sont souveraines contre les inflammations de la gorge et les sommités citent la source *Vieille* des Eaux-Bonnes comme unique au

installation balnéo-thérapique des plus complètes, des plus modernes, avec piscines à boues, et tout y est réuni pour le séjour le plus confortable et le plus agréable. L'Établissement thermal et le Grand Hôtel des Baignots sont ouverts toute l'année ; en tout temps on y fait une cure efficace. On y reçoit deux classes de pensionnaires, absolument séparées et logées dans deux hôtels distincts. Ils sont des plus fréquentés.



COLLIOURE.

BARÈGES ET LUZ-ST-SAUVEUR.

Barèges (Hautes-Pyrénées) est une station de vieille renommée à 1.245 mètres d'altitude. Ses eaux sulfurées, thermales, radioactives, chlorurées, sodiques, arsenicales, sont réparties en quinze sources différentes et d'une température variant de 21° à 45°. Ces sources sont absolument remarquables par leur fixité en monosulfure et par leur teneur en *Barégine*. Elles guérissent entre autres : les maladies des os (véritables *eaux d'arquebusades*, elles ont été de tous temps désignées comme souveraines dans les *blessures de guerre*) la tuberculose osseuse et certains accidents spécifiques ; les maladies des articulations, de la peau ; du système nerveux. La source *Barzun* qui est exploitée dans deux établissements (l'un à 500 mètres de Barèges, l'autre à *Luz*), est sulfurée-sodique et très azotée. Son eau plus douce convient surtout aux femmes et aux enfants. Au point de vue climat, Barèges est indiqué pour toutes les manifestations d'anémie et de débilité infantile. *Barèges doit être une station d'enfants*, a déclaré le professeur Landouzy.

On y pratique en outre la *Mécanothérapie* et l'*Héliothérapie* « en altitude forte ». Les médecins attitrés de Barèges sont les docteurs Cruzel, Molinéry, Mandoul et Péré. La saison dure environ toute l'année. Les excursions sont infiniment nombreuses et pittoresques ; on y trouve hôtels confortables et pensions à des prix abordables.

Luz-Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées) à 17 heures de Paris est situé tout à côté de Barèges. C'est une des plus pittoresques stations des Hautes-Pyrénées.

Les eaux de St-Sauveur (dépendant de la commune de St-Luz) sont sulfurées, sodiques et leurs principales indications sont les affections utérines, les maladies nerveuses, la gravelle, le rhumatisme articulaire.

Le traitement interne et le traitement externe y sont appliqués, mais la balnéothérapie est la base de la médication de cette station. Saint-Sauveur possède deux établissements thermaux, l'un, l'Établissement Communal, est alimenté par la source des Dames ; l'autre, l'Établissement Houtalade par la source de ce nom. Ce dernier est le moins important : les médecins de Luz-St-Sauveur sont les docteurs Macrez et Savail.

Nos richesses naturelles sont grandes profitons-en pour augmenter la richesse financière de notre pays ; profitons-en aussi pour augmenter notre santé physique et morale, pour nous reposer nous-mêmes, pour augmenter la force de nos enfants.

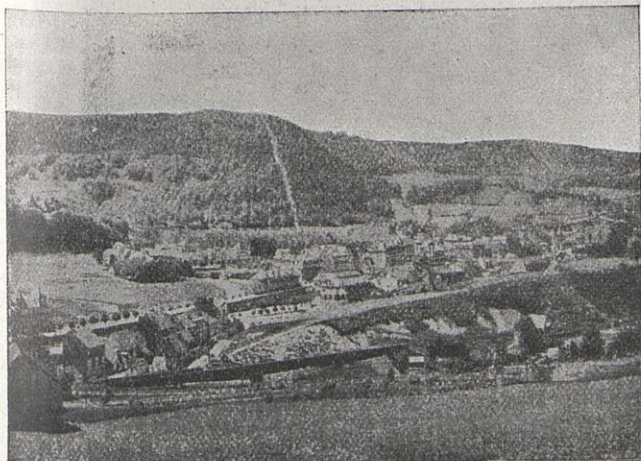
EDMOND DEPAS.

Des billets d'aller et retour collectifs de famille pour la saison d'été offrent les plus grandes facilités pour les voyages à toutes ces stations des réseaux d'Orléans et du Midi.

Leur réduction peut atteindre 75 0/0, suivant le nombre de personnes et ils offrent certaines facultés très appréciables, comme la possibilité du voyage individuel pour plusieurs membres de la famille ou celle pour eux de voyager à prix réduit de 50 0/0 entre le point de départ et le lieu de destination pendant la durée de la villégiature.

La période de délivrance va du 20 juin au 1^{er} octobre pour les billets délivrés entre les gares du réseau d'Orléans et du 1^{er} juillet au 30 septembre pour ceux délivrés de l'une des gares des réseaux d'Orléans, de l'Etat, de l'Est, du P.-L.-M. et du Midi pour une autre gare des mêmes réseaux.

Quelle que soit la date de délivrance, les billets sont valables jusqu'au 5 novembre sans supplément.



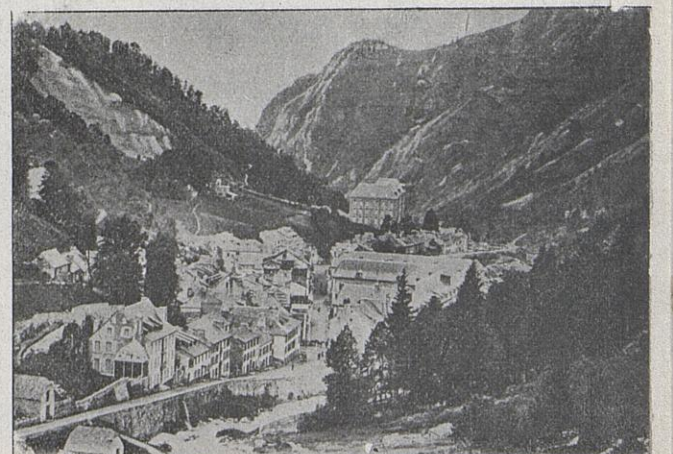
LA BOURBOULE ET LE PLATEAU DE CHARLAUNE.



LE CHATEAU DE PAU.



CASCADE DU MONT-DORE.



BARÈGES — VUE GÉNÉRALE SUR SAINT-JUSTIN.

Paru dans "l'illustration" du 6 juillet 1907



*Avec
le Savon
Gibbs
se raser
devient
un plaisir !
Coquelin cadet
à la Société Française*

*Autrefois
Coquelin cadet disait :
"Avec le Savon Gibbs, se raser devient un plaisir"
Aujourd'hui,
C'est dans les tranchées
Que ce refrain fameux*

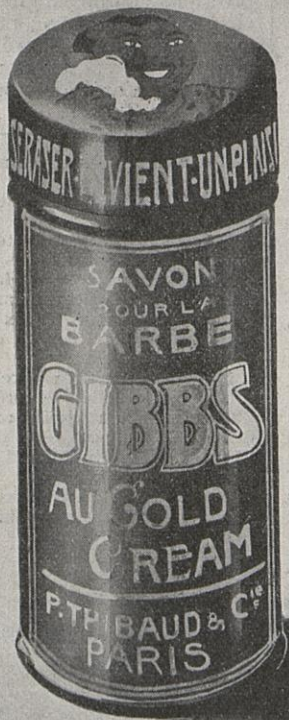
*fait la joie
Du Chœur des poilus*

Poliz

DERNIÈRE HEURE

Y a-t-il encore des poilus ?

Nous apprenons que, pour satisfaire au désir du Généralissime, GIBBS vient de faire tomber la dernière barbe du dernier des poilus...



*Emmanuel Vancet
1915.*

Demandez le NOUVEAU CATALOGUE ILLUSTRÉ et échantillons copieux
contre 0.50 à P. THIBAUD et Cie, Concessionnaires généraux, 7 et 9, Rue La Boétie. — PARIS

Aspirine Antipyrine Pyramidon

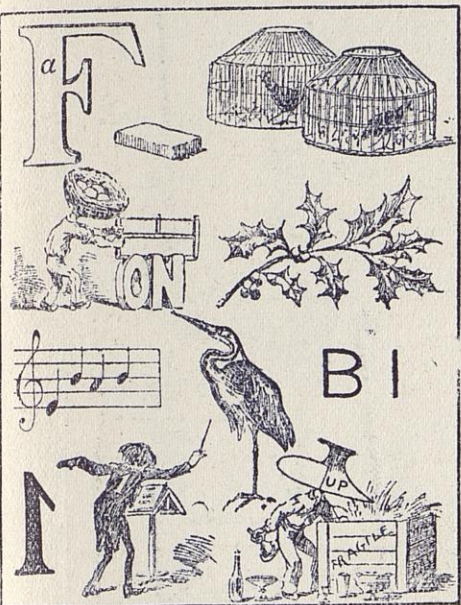
des "Usines du Rhône"
SEULS FABRICANTS EN FRANCE
Exiger la marque sur chaque Comprimé.

MAÏZALINE Alimentation des ENFANTS et des Estomacs délicats.
La Boîte: 1.50. Catalogue franco.
FARINE PHOSPHATÉE PARIS. 25, Galerie Vivienne et Pharm.

* R É B U S *

L'Italie tombant sur le dos des Germains, c'est là une botte qui va leur être fatale, puisqu'ils ne pourront la parer.

Lit — Thalie tombant sur le dos — dé — Gers — main — sel a une botte qui va — l'heure — être fat — halle — PU hisse KIL nœud pour rond — la — pas ré.



Solutions justes :

Le Pérot de Nini et de Kiki. — Thourel, Epinay-sur-Orge ; Le devin d'Agonges ; L'Œdipe du Mans et de l'Univers ; Doyen (est, au lieu de tombant) ; Xavier Davel ; Un Targuet de Marvejols (tombant a été oublié) ; L'Antiboche du café de Valence, à Valence (tombant a été oublié) ; Le Lapin de Montroy ; La Sibylle d'Andrézy ; Docteur Matheus ; L'Académie de Manille, Grand Café, Lorient.

NOS CONCOURS

DEUXIÈME CONCOURS DE JUIN ETOILE SIMPLE

Solution :

A
J L A
É E T
ZXH
ELISABETH
LNB
I D E
E R L
E

Solutions justes :

Le Pérot de Nini et de Kiki ; Antiboche ; Un Rural, Café Prabel, Bourg-en-Bresse ; Ti-mus-mé ; L. Philibert, à Millery ; Fri et Mara, Trégunc ; Thourel, Epinay-sur-Orge ; Café Mourellon, Aubusson ; L. Blanvillain, Montpellier ; Mlle A. Viret, Bordeaux ; X. Davel ; M. Lamy, Chemin des Grandes Terres, Lyon (pas de Portugal, Madame, de Belgique. Ne croyez-vous pas que c'est de circonstance ? Et l'exactitude que c'est de circonstance ? Et l'exactitude d'ailleurs l'exige ! le Portugal est en république et la Reine s'appelait Amélie. Tandis que la Reine Elisabeth de Belgique est, incontestablement, héroïque et souriante) ; Café Lécaille, Boulogne-sur-Mer ; Cours Fauriel, Saint-Etienne ; Pimpanello ; O'Kilé Kalé, Grand Café, Condom ; Cécile des Louvellières ; La Sibylle d'Andrézy ; Docteur Matheus ; F. Berger, soldat.

Coaltar Saponiné Le Beuf antiseptique, détersif ni caustique, ni toxique

Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le COALTAR LE BEUF, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : Ferd. LE BEUF, en rouge.

Ce produit unique en son genre et bien Français
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE - NON TOXIQUE, NON CAUSTIQUE

Possède une puissance anti-microbienne 2 fois et demie plus grande que le sublimé, suivant l'analyse faite par M. FOUARD, Chimiste de l'Institut Pasteur.

PRÉVIENT et GUÉRIT toutes les MALADIES INFECTIEUSES et CONTAGIEUSES

ANIODOL EXTERNE USAGE : Dans la toilette quotidienne est reconnu par tous les Médecins comme le plus grand préservatif et le curatif certain des maladies de la femme : Métrites, Pertes, Cancers, etc. Maladies des yeux : Ophthalmies, Conjonctivites. Dans les maladies de la peau : Herpès, Eczéma, Ulcères, Furoncles, Anthrax, Coupures, Brûlures, Piqûres d'insecte, quelques lavages à l'ANIODOL calment la douleur, empêchent l'infection, activent la cicatrisation.

DOSE : 1 à 2 cuillerées à soupe dans un litre d'eau.

ANIODOL INTERNE C'est le désinfectant interne le plus puissant. On l'utilise avec succès en gargarisme, dans les cas d'Angines et à l'intérieur dans Grippe, Bronchite, Fièvre typhoïde, Fièvres éruptives et paludéennes, Tuberculose. Il guérit les fermentations du tube gastro-intestinal, la Diarrhée verte des nourrissons, l'Entérite simple et muco-membraneuse, la Dysenterie, Constipation. Il met ainsi à l'abri de l'Appendicite qui en est la conséquence.

DOSE : 50 à 100 gouttes par jour dans une tasse d'infusion ou un verre d'eau.

L'ANIODOL, désodorisant parfait se trouve dans toutes les Pharmacies à 3 fr. 25 le flacon pour 20 litres.

Renseignements et Brochures : SOCIÉTÉ de l'ANIODOL, 32, rue des Mathurins, Paris

PREMIER CONCOURS DE JUIN MOT CARRÉ

Solutions justes reçues trop tard pour être publiées précédemment.

Mlle Blanvillain, Montpellier ; Criquet algérien ; Café Mourellon, Aubusson ; O' Kilé Kalé, Grand Café, Condom ; Les Œdipes du Café de la Place d'Armes, à Roanne ; Mlle Trapes, Yvetot ; Pastiss, Café Monge ; Docteur Matheus ; Un Rural, Café Prabel, Bourg ; Café Lécaille, Boulogne-sur-Mer ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Pimpanello ; Paul Descoutures, à Romilly-sur-Seine ; Cécile des Louvellières.

MÉTAGRAMME

Solutions justes reçues trop tard pour être publiées précédemment :

Mlle Blanvillain, Montpellier ; Criquet

algérien ; Café Mourellon, Aubusson ; O' Kilé Kalé, Grand Café, Condom ; Mlle Trapes, Yvetot ; Mlle Carli, Nice ; Pastiss, Café Monge ; Docteur Matheus ; Un Rural, Café Prabel, Bourg ; Café Lécaille, Boulogne-sur-Mer ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Xavier Davel ; Paul Descoutures, à Romilly-sur-Seine ; Cécile des Louvellières.

Autres solutions :

Pimpanello (le 2, établi, est oublié).

Les Œdipes du Café de la Place d'Armes, à Roanne (solution fautive).

DEUXIÈME CONCOURS DE MAI

Solution reçue trop tard pour être publiée antérieurement

Les Abrutis de Plaisance, Morcenx.

VIN AROUD
VIANDE - QUINA - FER
MÉDICAMENT-ALIMENT
le plus puissant RECONSTITUANT
PRÉSCRIT par les MÉDECINS dans les cas de
Chloro-Anémie, Convalescence, Suites de couches, Troubles de Croissance, Influenza.
Laboratoires H. FERRÉ-BLOTTIÈRE et C^{ie}, rue Dombasle Paris et 1^{re} pharmacie.

BISCUITS
Olibet
LES PLUS FINS
LES PLUS APPRÉCIÉS
30.000 Kilos par JOUR

EAU
DE LECHELLE
Arrête les PERTES, CRACHEMENT S. S. SANG, HÉMORRHAGIES INTESTINALES, DYSENTERIES etc. Flacon 5 fr. Franco
PARIS - PH^o SÉGUIN-165 R. SAINT-HONORÉ

SOLUTION DU PROBLÈME DE DAMES

Blancs	Noirs
36 à 31	13 à 36 Dame prend Pion
26 à 21	3 à 26 Dame prend Pion
16 à 11	2 à 16 Dame prend Pion
49 à 43	16 à 49 Dame prend Pion
48 à 42	26 à 48 Dame prend Pion
47 à 41	36 à 47 Dame prend Pion
50 à 44	49 à 40 Dame prend Pion
45 à 34 Pion prend Dame.	48 à 3 ^o Dame prend Pion
35 à 24 Pion prend Dame.	47 à 2 Dame prend Pion
25 à 3	

Le dernier pion blanc fait dame, prend les dernières dames noires et les quatre pions noirs sont empêchés de passer.

Solutions justes.

Simonne, Café Lécaille, Boulogne-sur-Mer ; Juliette de Saint-Hubert ; M. Devaux, boulevard l'Imbert, Avignon ; Les Habités du Café Capman, Lespignan.

E. Carli : Les primes ne sont pas dues à tous les lecteurs trouvant une solution juste. Il s'agit non de primes, mais de trois prix tirés au sort chaque mois entre tous les concurrents ayant trouvé la solution exacte de tous les concours du mois, ainsi qu'il a été expliqué.

Café de la Place d'Armes, Roanne : Bien volontiers.

L'Œdipe du Mans et de l'Univers : Merci.

Un Rural : 1^o Oui, une enveloppe ouverte affranchie à 5 centimes suffit pour l'envoi des solutions ; 2^o vos deux lettres me sont parvenues presque en même temps, après le 8 juin ; 3^o en théorie, votre réflexion est juste, mais relisez l'exposé, il précisait ce point ; 4^o restez le « fidèle habitué » : les sympathies nous sont précieuses.

NOTA : Les dates de 15 et de 22 pour fixer l'arrêt de réception des réponses à nos concours et le tirage au sort des prix, ne représentent évidemment qu'une évaluation approximative. Nos lecteurs comprendront aisément que, dès que la solution d'un concours est publiée, soit exactement deux semaines après que ce concours lui-même a paru, nous ne pouvons plus recevoir de solution y ayant trait. Ainsi, lorsqu'a paru notre dernier numéro, soit le 11 juin, le deuxième concours de mai était fermé par le fait même. Or nous avons encore reçu à cette date deux réponses pour le premier concours de mai...

La plus grande régularité préside au classement de la correspondance et la plus grande impartialité au tirage au sort des prix.

PRIX POUR LE MOIS DE MAI :

1^{er} prix (un coffret de parfumerie), Thourel, Epinay-sur-Orge.

2^o prix (un flacon de parfumerie), Anti boche.

3^o prix (un flacon de parfumerie), L. Phi libert, à Millery.

Les gagnants de ces prix m'obligeraient en me faisant connaître leur nom et adresse exacts ; les prix leur revenant leur seront adressés dans la huitaine qui suivra l'arrivée de ces renseignements.

ALEC CENDRE.

Concours N° 4 de Juin

Bon à détacher et à joindre
à la solution.

L'Hygiène dans la Famille !



Grâce à la découverte du Docteur Gustin, il n'est pas un foyer, si modeste soit-il, où l'on ne puisse préparer soi-même la meilleure et la plus efficace des eaux minérales. Les

LITHINÉS du D^r GUSTIN

renfermant les principes actifs des sources minérales les plus réputées, constituent la cure la plus scientifique à suivre, à tout âge, pour préserver les bien portants ou guérir les malades des affections du **foie**, des **reins**, de la **vessie**, de l'**estomac** et des **articulations**.

Une bonne ménagère doit toujours faire dissoudre dans un litre de son eau de table un paquet de Lithinés du Docteur Gustin. Cette eau, ainsi minéralisée, peut se mélanger à toutes les boissons, auxquelles elle donne une saveur agréable, légèrement gazeuse et très rafraîchissante; elle est surtout délicieuse dans le vin.

12 paquets font 12 litres d'eau minérale pour 1 franc (F^o poste) (1 fr. 20)

Exigez toujours sur la boîte en fer-blanc et sur chacun des 12 paquets qu'elle contient, le nom du Docteur Gustin.

Dans toutes les bonnes pharmacies du monde entier. — Dépôt Principal et vente en gros : Pharmacie Commerciale de France, 25-27, rue Drouot, Paris.